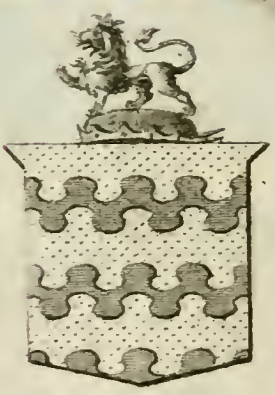


Samuel Blunt Esq.

Cable...?

Maximal norm at level
of vol 4.

Ex Libris G.ᵉ Blunt

LF
T4543
.2

ŒUVRES

DE M. THOMAS,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

438289
2H.P.H5

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIII.

AVERTISSEMENT.

CETTE nouvelle Edition des Œuvres de M. THOMAS eſt fort ſupérieure à toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent, ſoit à Paris, ſoit dans les Provinces, ou dans les pays étrangers. Elle eſt la ſeule qui ſoit avouée par l'Auteur. Les deux premiers volumes ſont entièrement nouveaux. Les Eloges qui avoient déja paru, ont été corrigés avec le plus grand ſoin, pour être rendus plus dignes du Public. Dans quelques-uns de ces Diſcours, il y a des augmentations & des changemens conſidérables; & tous ont été revus avec attention pour le ſtyle.

On n'a point ajouté à cette Edition les Poéſies de l'Auteur, parce qu'il les donnera ſéparément, & auſſi retouchées. Ces quatre volumes ne contiennent que des ouvrages de proſe, & à peu près du même genre.

On remarquera ici que dans l'*Eſſai ſur les Eloges*, à l'article des Eloges religieux, ou des Hymnes, l'Auteur n'a point parlé des Cantiques des Hébreux, par reſpect, & parce qu'il les regarde comme d'un ordre trop ſupérieur pour être ſoumis à une diſcuſſion littéraire.

ESSAI

SUR

LES ÉLOGES,

OU

HISTOIRE

DE LA LITTÉRATURE

ET

DE L'ÉLOQUENCE,

APPLIQUÉES

A CE GENRE D'OUVRAGE.

ESSAI

SUR

LES ÉLOGES.

CHAPITRE I.

De la Louange, & de l'Amour de la Gloire.

LA louange, ſi déſirée & ſi prodiguée ſur la terre, n'eſt point & ne peut être une choſe indifférente; elle eſt ou utile ou funeſte; elle eſt tour-à-tour ce qu'il y a ou de plus noble, ou de plus vil. En ſociété, c'eſt le plus ſouvent un commerce de menſonges, établi par la convention & le beſoin de ſe plaire: alors elle nuit aux hommes,

parce qu'elle les diſpenſe d'avoir des vertus qu'ils auroient peut-être, ou du moins qu'ils devroient avoir. Si c'eſt un inſtrument que l'intérêt employe pour parvenir à la fortune, on doit la mépriſer. Si c'eſt la flatterie d'un eſclave qui trompe un homme puiſſant, on doit la craindre. Mais quelquefois auſſi c'eſt l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnoiſſance au génie; & ſous ce point de vue, elle eſt une des choſes les plus grandes qui ſoient parmi les hommes: d'abord, par ſon autorité; elle inſpire un reſpect naturel pour celui qui la mérite & qui l'obtient: par ſa juſtice; elle eſt la voix des nations qu'on ne peut ſéduire, des ſiècles qu'on ne peut corrompre: par ſon indépendance; l'autorité toute-puiſſante ne peut l'obtenir, l'autorité toute-puiſſante ne peut l'ôter: par ſon étendue; elle remplit tous les lieux: par ſa durée; elle embraſſe les

ſiècles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'ame s'élève, l'homme tout entier multiplie ſes forces; & delà les travaux, les méditations ſublimes, les idées du légiſlateur, les veilles du grand écrivain; delà le ſang verſé pour la patrie, & l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de ſa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les ames ardentes & actives aient été toutes paſſionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe, à qui un courtiſan féroce conſeilloit de détruire Athènes; *& par qui ſerons-nous loués*? Ces mêmes Athéniens étoient les maîtres & les tyrans d'Alexandre qui étoit le maître du monde; c'étoit pour eux qu'il combattoit, qu'il détrônoit, qu'il faiſoit des Rois. Il ſe précipitoit ſur les champs de bataille, pour que les poëtes, les muſiciens & les ouvriers d'Athènes diſſent, en ſe promenant ſur la

place, qu'Alexandre étoit grand *.

Ce ſentiment eſt un aiguillon pour les uns, eſt un frein pour les autres. *Souviens-toi*, diſoit un Philoſophe à un Prince, *que chaque jour de ta vie eſt un feuillet de ton hiſtoire.* Et il faudroit que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux Princes, à leur réveil. L'amour de la gloire veilleroit autour d'eux pour en repouſſer les foibleſſes & les vices ; car tel eſt le caractère de ce ſentiment ; il eſt fier, délicat, ſévère à lui-même. A chaque penſée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins. L'univers eſt ſon cenſeur, & la poſtérité ſon juge.

D'où naît ce ſentiment ? de la nature même de l'homme. Ambitieux & foibles, mêlanges d'imperfection & de grandeur, une eſtime étrangère

---

* *O Athéniens*, diſoit-il, *qu'il en coûte pour être eſtimé de vous !*

peut ſeule juſtifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous raſſure ſur nos foibleſſes. Elle occupe de plus notre activité inquiète qui a beſoin de mouvement, & qui cherche à ſe répandre au dehors. L'amour de la gloire nous pouſſe & nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui & à nous-mêmes; nous volons au devant du temps; nous vivons où nous ne ſommes pas. La calomnie ſiffle dans un coin; mais la gloire parcourt la terre; elle acquitte la dette du genre-humain envers la vertu & le génie.

On a beaucoup déclamé contre la gloire; cela eſt naturel: il eſt beaucoup plus aiſé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite étoit plus ingénu; il convenoit que c'étoit la dernière paſſion du ſage, & apparemment la ſienne. Il y a des hommes qui ſe vantent de la mépriſer, & pour qu'on

n'en doute pas, ils le répètent: c'eſt une raiſon de plus pour ne les point croire. Chacun en ſecret y prétend; mais l'un s'affiche, & l'autre ſe cache. L'un a la vanité des petites choſes, & l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettoit ſa gloire à faire Cinna; un courtiſan de ſon ſiècle, à paroître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous ſavoir ce que peut le ſentiment de la gloire? ôtez-la de deſſus la terre. Tout change. Le regard de l'homme n'anime plus l'homme; il eſt ſeul dans la foule. Le paſſé n'eſt rien. Le préſent ſe reſſerre. L'avenir diſparoît. L'inſtant qui s'écoule périt éternellement, ſans être d'aucune utilité pour l'inſtant qui doit ſuivre.

En parcourant l'hiſtoire des empires & des arts, je vois par-tout quelques hommes ſur des hauteurs, & en bas, le troupeau du genre-humain qui ſuit de loin & à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, & ils guident l'univers.

En méchanique, on préfère les machines qui produiſent les plus grands effets par les plus petits moyens. En politique on doit faire de même ; or telle eſt cette paſſion : Sparte a beſoin de trois cents hommes qui meurent ; ils ſe dévouent. Sparte fait graver quelques lettres ſur les rochers teints de leur ſang ; voilà leur récompenſe. C'eſt peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illuſions ſublimes n'appartiennent ni à toutes les ames, ni à tous les ſiècles.

Le ſentiment de la gloire ſuppoſe le retranchement des paſſions communes. Ou il n'exiſte pas, ou il occupe l'ame toute entière. Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt : la gloire eſt la monnoie des Etats, mais la gloire ne repréſente rien où l'or repréſente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux : ce peuple n'a que des ſens ; il ne ſait

renoncer à rien ; il ne fait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple esclave : la gloire est fière & libre ; & l'esclave, corrompu par sa servitude, n'a pas assez de vertu pour lever les yeux jusqu'à elle. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre : je ne dis pas celui qui resté près de la nature & de l'égalité, borne ses desirs, vit de peu, & met les vertus à la place des richesses ; mais celui qui environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste & la misère, & voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence. Ce peuple occupé & avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la Société. Chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour cher-

cher & obtenir des ſuccès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de ſi près, on met moins de prix à leur opinion. En général, le ſentiment de la gloire a je ne ſais quoi de réfléchi & de profond qui ſe nourrit ſur-tout dans la retraite. C'eſt là qu'occupé de grands travaux, on eſt frappé de la rapidité de la vie, & qu'on veut étendre ſur l'avenir une exiſtence ſi courte. C'eſt à cette diſtance des hommes que la renommée paroît auguſte, que la poſtérité ſe montre, que la gloire tourmente & fatigue l'imagination. Il faut qu'elle ſoit vue de loin pour qu'elle en impoſe; elle reſſemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avoient ſoin de placer dans les forêts, ou dans des lieux obſcurs. Moins on les voyoit, plus elles obtenoient d'hommages.

On a demandé ſouvent ſi le devoir ſeul ne peut pas ſuppléer à la gloire. Cette queſtion honore ceux qui la

font, mais la réponſe eſt ſimple; faites que tous les gouvernemens ſoient juſtes, & que tous les hommes ſoient grands; & alors la gloire ſera peut-être inutile aux hommes. Je ſuis loin de calomnier l'humanité. Sans doute il y a eu des ames qui, en faiſant le bien, ont obéi au devoir, & n'ont obéi qu'à lui, & à qui de grandes actions ſont échappées en ſilence. Athènes éleva un autel au Dieu inconnu: on pourroit élever ſur la terre une ſtatue avec cette inſcription: *aux hommes vertueux que l'on ne connoît pas.* Ignorés pendant la vie, oubliés après la mort, moins ils ont cherché l'éclat, & plus ils ont été grands. Mais ne nous flattons point; il y a peu de ces ames qui ſe ſuffiſent, & marchent d'un pas ferme ſous l'œil de la raiſon qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plûpart des hommes foibles par leur nature, foibles par le peu de rapport qu'il y a entre

leur eſprit & leur caractère, plus foibles encore par les exemples qui les aſſiègent, par le prix que les circonſtances mettent trop ſouvent à la baſſeſſe & au crime, n'ayant ni aſſez de courage pour être toujours bons, ni aſſez de courage pour être toujours méchans, embraſſant tour à tour & le bien & le mal, ſans pouvoir ſe fixer ni à l'un, ni à l'autre, ſentent la vertu par le remords, & ne ſont avertis de leur force, que par le reproche ſecret qu'ils ſe font de leur foibleſſe. Dans cet état il leur faut un appui. Le deſir de la renommée ſe mêlant au devoir, les enchaîne à la vertu. Ils oſeroient peut-être rougir à leurs yeux; ils craindront de rougir aux yeux de leur nation & de leur ſiècle. Et à l'égard des hommes même dont l'ame eſt d'une trempe plus vigoureuſe & plus forte, la gloire eſt un dédommagement, ſi elle n'eſt un appui. Nous nous récrions contre Athènes

qui proſcrivoit ſes grands hommes. L'oſtraciſme eſt par-tout. Un monſtre parcourt la terre, pour flétrir ce qui eſt honnête, & rabaiſſer ce qui eſt grand. Il a à la main la baguette de Tarquin, & abat en courant tout ce qui s'élève. Dès que le mérite parut, l'envie naquit, & la perſécution ſe montra ; mais au même inſtant la Nature créa la gloire, & lui ordonna de ſervir de contre-poids au malheur.

Il ſemble en effet que la vertu & le génie ſouvent opprimés, ſe réfugient loin du monde réel, dans ce monde imaginaire, comme dans un aſyle où la juſtice eſt rétablie. Là Socrate eſt vengé, Galilée eſt abſous, Bacon reſte un grand homme. Là Cicéron ne craint plus le fer des aſſaſſins, ni Démoſthène le poiſon. Là, Virgile eſt au deſſus d'Auguſte, & Corneille près de Condé. L'or & la vanité ne ſe trouvent point là pour diſtribuer les

rangs & aſſigner les places. Chacun, par l'aſcendant de ſon génie ou de ſes vertus, monte & va prendre ſon rang. Les ames opprimées ſe relèvent, & recouvrent leur dignité. Ceux qui ont été outragés pendant la vie, trouvent du moins la gloire à l'entrée du mauſolée qui doit couvrir leurs cendres. L'envie diſparoît, & l'immortalité commence.

Soit intérêt, ſoit juſtice, on a donc par-tout rendu des honneurs aux grands hommes; & delà les ſtatues, les inſcriptions, les arcs de-triomphe; delà ſur-tout l'inſtitution des éloges, inſtitution qui a été univerſelle ſur la terre. Nous nous propoſons d'examiner ce qu'ils ont été chez les différentes nations & dans les différens ſiècles; quels ſont les hommes à qui on les a accordés, à qui on les a refuſés; comment le pouvoir les a uſurpés ſur la vertu; comment ce qui étoit inſtitué pour être utile aux peuples, eſt devenu

quelquefois le fléau des peuples en corrompant les Princes. Nous indiquerons le caractère, & le mérite ou la baſſeſſe des Ecrivains qui ont travaillé dans ce genre. Ainſi nous ſuivrons de ſiècle en ſiècle les révolutions de l'éloquence & des arts ; nous marquerons leur décadence ou leurs progrès. Souvent nous jugerons d'après l'hiſtoire, les hommes qui ont été loués, afin de mieux connoître l'eſprit des panégyriſtes, & l'eſprit du temps. Enfin nous terminerons cet Eſſai, par quelques idées générales ſur le ton & l'eſpèce d'éloquence qui nous paroît convenable aux éloges des grands hommes ; non que nous nous propoſions de donner la poétique de ce genre ; nous voulons nous inſtruire & non pas tracer des règles. On ſait que la première règle eſt le génie ; & celui qui l'a, trouve aiſément les autres. Il ſeroit d'ailleurs injuſte (quoique cette injuſtice ne ſoit que trop commune)

de vouloir donner à ſon art les limites de ſon talent.

A l'égard des jugemens que, dans le cours de cet Eſſai, nous porterons ſur certains hommes, s'il y en a qui puiſſent déplaire, nous ne répondrons qu'un mot : nous croyons avoir été juſtes. La juſtice eſt le premier de nos ſentimens ; elle ſera le dernier. En parcourant la claſſe des hommes loués, il eſt difficile de ne pas s'indigner ſouvent. Trop de panégyriques reſſemblent à ces ſtatues qu'on élevoit dans Rome aux Empereurs, & dont le plus grand nombre étoit briſé, dès que l'Empereur n'étoit plus. Que l'intérêt & la crainte prodiguent l'éloge ; c'eſt le contrat éternel du foible avec le puiſſant. Mais la poſtérité, ſans eſpérance comme ſans crainte, doit être plus libre ; elle peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après la juſtice

& ſon cœur. Quoi, même après des ſiècles, faudroit-il encore avoir des égards pour des tombeaux & pour des cendres ?

CHAPITRE II.

Des Eloges religieux, ou des Hymnes.

LE genre des éloges eſt très-ancien. Si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premières hymnes qui furent adreſſées à la Divinité. Ces hymnes furent inſpirées par l'admiration & la reconnoiſſance. L'homme placé en naiſſant ſur la terre, dut être frappé du grand ſpectacle que déployoit à ſes yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immenſité des mers, la richeſſe & la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, deſtinés à ſervir d'ornement au globe qu'il habite; tout ce vaſte aſſemblage dut porter à ſon eſprit une impreſſion de grandeur. Bientôt un autre ſentiment dut ſuccéder à celui-là.

Il vit que cette nature ſi riche avoit des rapports avec lui. Les aſtres lui prêtoient leur lumière. Des fruits naiſſoient ſous ſes pas, ou ſe détachoient des branches pour le nourrir. Les arbres le protégeoient de leur ombre, & offroient un aſyle à ſon repos. Les cieux, pendant ſon ſommeil, ſembloient ſe couvrir d'un voile, & n'envoyoient à ſon ſéjour qu'une lumière douce & tranquille. Frappé de tant de merveilles, il ſent que leur cauſe n'eſt point en lui-même; il ſent que tout eſt l'ouvrage d'un être qui ſe dérobe à ſes ſens, mais qui ſe manifeſte à lui par ſes bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde ſolitaire où il a été jetté; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du ſentiment religieux qui s'élève dans ſon cœur, il mêle ſa voix à celle de la nature; & du ſommet d'une montagne, ou dans un vallon

écarté, au bruit des fleuves & des torrens qui roulent à ſes pieds, il chante une hymne en l'honneur de la Divinité dont il éprouve la préſence, & qui le fait exiſter & ſentir.

La première Hymne qui fut chantée dans cette ſolitude du monde, fut une grande époque pour le genre-humain. Bientôt on vit les pères aſſembler leurs enfans au milieu des campagnes pour rendre les mêmes hommages. On vit le vieillard entouré de moiſſons, tenant d'une main une gerbe de bled, & de l'autre montrant les cieux, apprendre à ſa famille à louer le Dieu qui la nourriſſoit.

Dans ces premiers temps on loua la Divinité au lever du ſoleil; c'étoit une eſpèce de création nouvelle qui rendoit l'univers à l'homme. On la loua aux approches de la nuit, parce que ſon obſcurité & ſon ſilence inſpiroient l'effroi. On la loua de même au renouvellement de l'année, au com-

mencement des saisons, à chaque nouvelle lune. Il semble que, vers l'origine du monde, l'homme peu assuré des bienfaits de la nature, s'étonnoit, pour ainsi-dire, à chaque instant, de n'en être pas abandonné; & le désordre qu'il voyoit dans plusieurs endroits de la terre encore sauvage, lui faisoit mettre un plus grand prix à l'ordre constant qu'il apperçevoit dans les cieux.

Dans la suite, & chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empressa partout à louer les Dieux qu'on adoroit. Ainsi nous voyons par l'histoire, que c'est sur-tout dans le temps des épidémies & des guerres; lorsque de grandes batailles étoient perdues; lorsque la peste faisoit périr les citoyens par milliers; lorsque le peuple croyoit voir pendant la nuit un spectre pâle & terrible répandre la déso-

tion ſur ſes murs; c'étoit alors que les prêtres, dans les temples & aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, & levant tous enſemble leurs mains vers le ciel, compoſoient & chantoient de nouvelles hymnes.

Dans ces temps d'effroi, les hymnes durent être animées par l'imagination, & reſpirer l'enthouſiaſme; car l'homme aux priſes avec la nature, conçoit des idées plus grandes par la vue de ſa foibleſſe même. Alors tout s'exagère à ſes yeux; ſes expreſſions s'élèvent avec ſes idées; il peint tout avec force; il emprunte de toute la nature, des images pour louer celui à qui la nature eſt ſoumiſe. Son ſtyle eſt quelquefois myſtérieux comme l'Etre à qui il parle. Son oreille même cherche dans les ſons une harmonie inconnue: & comme pour donner une habitation à la Divinité, il a élevé des colonnes, exhauſſé des voûtes, deſſiné des portiques; comme pour la repré-

ſenter, il a agrandi les proportions, & cherché à faire une figure impoſante ; comme pour en approcher dans les jours de fêtes, il a ſubſtitué à la marche ordinaire, des mouvemens cadencés & des pas en meſure ; ainſi, pour la louer, il cherche, pour ainſi-dire, à perfectionner la parole ; & joignant la poéſie à la muſique, il ſe crée un langage diſtingué en tout du langage commun.

Mais comment l'eſprit humain oſa-t-il concevoir le projet de louer Dieu ? L'ami peut louer ſon ami, l'eſclave ſon maître, le ſujet ſon Roi. Malgré la diſtinction des rangs, l'homme eſt à côté de l'homme. L'orgueil les ſépare ; la nature les rapproche. Mais l'homme & Dieu, où eſt la meſure commune ?

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchans, les beſoins, les vices ou les vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans

dans la Divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant ſauvage du Groenland, ô toi dont la main inviſible amène tous les ans la baleine ſous mes harpons, & fait couler ſon ſang dans les mers, pour m'aider à ſuivre ſa trace quand elle s'éloigne du rivage. Et à l'autre extrémité du globe, l'Indien chante ſous ſon beau ciel : je te loue, ô toi qui fais croître des moiſſons de riz dans mes plaines, & qui fais fleurir le citronnier & l'oranger au bord de mes ruiſſeaux ; tandis que vers les bords de la Ruſſie orientale, un autre peuple ſauvage chante auprès de ſes volcans : je t'adore & te loue, ô Etre puiſſant & terrible qui habites ces ſouterrains enflammés, & qui, delà, roules tes feux parmi nos neiges & nos glaces. Ainſi, chez tous les peuples, les hymnes prennent, pour ainſi dire, la teinte du climat ; & une nature, ou ſauvage ou riante, influant par les ſenſations ſur les idées, y dé-

termine les différens éloges qu'on fait de la Divinité *.

On nous a conſervé beaucoup d'hymnes des anciens. Le pays où Homère chanta, ou Orphée inſtitua des myſtères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciſeau de Phidias ſembloit faire deſcendre la Divinité ſur le marbre ; ce pays où l'air, la terre & les eaux avoient, aux yeux des habitans, quelque choſe de divin, & où chaque loi de la nature étoit repréſentée par une Divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des Dieux qu'on adoroit. Mais la plûpart de ces hymnes furent défigurées par des fables & des contes de Fées. Faites pour les poëtes & les peintres, elles amuſoient le peuple & révoltoient les ſages.

---

* On voit qu'il ne s'agit ici que des peuples qui ne ſont pas éclairés des lumières de la foi.

Nous en avons quelques-unes attribuées à Homère. On ſait que dans ſes poëmes il a mieux célébré les héros que les dieux. Ses hymnes ſont du même ton. Ce ſont plutôt des monumens de la mythologie payenne, que des éloges religieux. Mais on y retrouve quelquefois ſon pinceau & les charmes de la plus riante poéſie.

Les hymnes de Callimaque offrent les mêmes beautés & les mêmes défauts. On y voit le génie eſclave de la ſuperſtition ; & des erreurs populaires chantées avec autant d'harmonie que de grace.

Il ne nous reſte rien des hymnes de Pindare : mais nous ſçavons qu'elles étoient toutes conſacrées à cet Apollon de Delphes, dont les oracles mettoient à contribution, la crédulité des peuples & l'ambition des rois.

Tandis que les poëtes & le peuple défiguroient ainſi la Divinité en la célébrant, les initiés dans leurs myſtères

lui rendoient un hommage plus pur & plus digne d'elle. Le ton de leurs hymnes eſt impoſant. Mais l'initié, en parlant à Dieu, ſembloit ne s'occuper que de ſes propres beſoins. Il oublioit que des êtres foibles, en louant leur père commun, ne doivent pas ſe ſéparer du reſte de la famille, & implorer des bienfaits qui ne ſoient que pour eux.

Si les Grecs nous ont laiſſé quelque choſe d'auguſte & de grand dans le genre des hymnes, il faut convenir que c'eſt celle du philoſophe Stoïcien, nommé Cléanthe. Cette hymne trop peu connue annonce en même-temps une imagination forte & une ame épurée des ſuperſtitions. Elle eſt digne de la ſecte qui devoit former un jour Epictète dans les fers, & les Antonins ſur le trône. Je m'imagine que Cléanthe qui fut le ſecond fondateur du portique, & qui obligé de travailler de ſes mains pour vivre, compta un Roi

parmi ſes diſciples, un jour, après leur avoir expliqué ſes principes ſur le ſyſtème du monde & ſon Auteur, tout-à-coup enflammé d'enthouſiaſme, ſe fit apporter une lyre, & chanta en leur préſence cette hymne qui nous a été conſervée par Stobée.

» O toi qui as pluſieurs noms, mais » dont la force eſt une & infinie, ô Ju- » piter, premier des Immortels, ſou- » verain de la nature, qui gouvernes » tout, qui ſoumets tout à une loi, je » te ſalue: car il eſt permis à l'homme » de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout » ce qui rampe, tout ce qui exiſte de » mortel ſur la terre, nous naquîmes » de toi, nous ſommes de toi une foi- » ble image; je t'adreſſerai donc mes » hymnes, & je ne ceſſerai de te chan- » ter. Cet univers ſuſpendu ſur nos » têtes, & qui ſemble rouler autour » de la terre, c'eſt à toi qu'il obéit; il » marche, & ſe laiſſe en ſilence gou- » verner par ton ordre. Le tonnerre,

» miniſtre de tes loix, repoſe ſous tes
» mains invincibles ; ardent, doué
» d'une vie immortelle, il frappe, &
» la nature s'épouvante. Tu diriges
» l'eſprit univerſel qui anime tout, &
» vit dans tous les êtres. Tant, ô Roi
» ſuprême, ton pouvoir eſt illimité
» & ſouverain. Génie de la nature,
» dans les cieux, ſur la terre, ſur
» les mers, rien ne ſe fait, ne ſe
» produit ſans toi, excepté le mal
» qui ſort du cœur du méchant. Par
» toi, la confuſion devient de l'or-
» dre : par toi, les élémens qui ſe com-
» battent, s'uniſſent. Par un heureux
» accord, tu fonds tellement ce qui
» eſt bien avec ce qui ne l'eſt pas, qu'il
» s'établit dans le tout, une harmonie
» générale & éternelle. Seuls parmi
» tous les êtres, les méchans rompent
» cette grande harmonie du monde.
» Malheureux ! ils cherchent le bon-
» heur, & ils n'apperçoivent point la
» loi univerſelle qui, en les éclairant,

» les rendroit tout à la fois bons &
» heureux : mais tous s'écartant du
» beau & du juſte, ſe précipitent cha-
» cun vers l'objet qui l'attire ; ils cou-
» rent à la renommée, à de vils tré-
» ſors, à des plaiſirs qui, en les ſédui-
» ſant, les trompent. O Dieu qui
» verſes tous les dons, Dieu à qui les
» orages & la foudre obéiſſent, écarte
» de l'homme cette erreur inſenſée ;
» daigne éclairer ſon ame ; attire-la
» juſqu'à cette raiſon éternelle qui te
» ſert de guide & d'appui dans le gou-
» vernement du monde, afin qu'ho-
» norés nous-mêmes, nous puiſſions
» t'honorer à ton tour, célébrant tes
» ouvrages par une hymne non-inter-
» rompue, comme il convient à l'être
» foible & mortel : car, ni l'habitant
» de la terre, ni l'habitant des cieux
» n'a rien de plus grand, que de cé-
» lébrer dans la juſtice, la raiſon ſu-
» blime qui préſide à la nature ».

Il eſt difficile ſans doute de parler

de Dieu avec plus de grandeur. Nous avons des hymnes des Romains, ou du moins quelques morceaux dans leurs poëtes, qui nous en donnent une idée *; mais nous n'avons rien de ce genre, & qui nous peigne la Divinité d'une manière éloquente & forte. Les hymnes qu'Horace fit pour les jeux séculaires de Rome, ont le mérite de la délicateſſe & du goût; mais combien elles ſont au deſſous du ſujet! une fête établie pour la révolution des ſiècles; l'idée de la Divinité, pour qui tous les ſiècles enſemble ne ſont qu'un moment; la foibleſſe de l'homme que le temps entraîne; ſes travaux, qui lui ſurvivent un inſtant pour tomber

* Voyez une hymne à Bacchus, dans Ovide; L'hymne à Hercule, dans Virgile; & pluſieurs hymnes, dans Horace. On y peut joindre le *pervigilium Veneris*, qui probablement étoit une hymne qu'on chantoit dans les fêtes de Vénus.

enſuite; les générations qui ſe ſuccèdent & qui ſe perdent; les malheurs & les crimes qui avoient marqué dans Rome le ſiècle qui venoit de s'écouler; les vœux pour le bonheur du ſiècle qui alloit naître: il ſemble que toutes ces idées auroient dû fournir à un poëte tel qu'Horace, une hymne pleine de chaleur & d'éloquence. Mais plus un peuple eſt civiliſé, moins ſes hymnes doivent avoir & ont en effet d'enthouſiaſme. Ce ſont les peuples nouveaux qui ſont plus frappés de la nature, & par conſéquent de l'idée d'un Etre créateur. A imagination égale, cette impreſſion même eſt plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes; & l'on ſent bien que cela doit être. Dans les villes on n'apperçoit, pour ainſi dire, que l'homme. Par-tout l'homme y rencontre ſa grandeur. Les objets qui l'environnent & qui le frappent,

c'eſt l'architecture qu'il a créée, les métaux qu'il a tirés du ſein de la terre, les richeſſes qu'il a cherchées au delà de l'océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a de brillant le tableau de la ſociété, des loix, & des arts; mais dans les campagnes, l'homme diſparoît, & la Divinité ſeule ſe montre. C'eſt là que, de toute part, on rencontre les cieux. Là, le ſpectacle du jour a quelque choſe de plus impoſant, & la nuit de plus terrible. Là, le retour conſtant des ſaiſons eſt marqué par de plus grands effets. L'œil, en découvrant autour de lui des eſpaces ſans bornes, eſt plus frappé de l'étendue de l'univers, & de la main inviſible qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner ſi les premiers peuples du monde, qui étoient preſque tous des peuples paſteurs, & ſur-tout les Orientaux, qui habitant un plus beau climat, devoient plus aimer &

ſentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux, un caractère que l'on ne trouve point parmi nous. Dans nos climats d'Occident, & ſur-tout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé preſque tous, par être des eſpèces de ſauvages ſans imagination, enfermés dans des forêts, & ſous un ciel triſte. Enſuite nous avons été tout à la fois corrompus & barbares, par des circonſtances ſingulières & des mêlanges de nations. Enfin, nous avons fini par être corrompus & polis. On voit aiſément que dans ces trois époques, les éloges religieux ont dû être foibles & froids. Notre ſeul mérite aujourd'hui, eſt d'avoir mis quelque pureté de ſtyle dans un genre d'ouvrage le plus ſuſceptible de beautés fortes, & qui ſembleroit devoir être grand & ſublime, comme le tableau de la nature.

CHAPITRE III.

Des Eloges chez tous les premiers Peuples.

LA louange élevée vers la Divinité, descendit bien-tôt jusqu'à l'homme. Elle devoit s'avilir un jour, mais elle commença par être juste. Elle célébra des bienfaits, avant de flatter le pouvoir, ou d'honorer des crimes. La raison en est simple. Dans ces premiers temps, l'homme plus indépendant & plus fier, étoit plus près de l'égalité. La foiblesse & le besoin ne s'étoient point encore vendus à l'orgueil : et le maître en enchaînant l'esclave, ne lui avoit point encore dit ; loue-moi, car je suis grand ; & je daignerai te protéger, si tu me flattes.

On sent qu'alors pour être loué, il falloit des droits réels ; & ces droits ne purent être que des services rendus

aux hommes. Ainſi la découverte du feu, l'application de cet élément aux uſages de la vie, l'art de forger les métaux, l'idée de fertiliſer la terre en la remuant, la première & la groſſière ébauche d'une charrue, voilà ſans doute quels furent les premiers titres pour les éloges des nations. Tout ce qui eſt vil aujourd'hui, commença par être grand. Les légiſlateurs vinrent enſuite, & ils reçurent auſſi des hommages ; car les loix étoient un beſoin pour le foible. Enfin, comme la ſociété naiſſante avoit différentes eſpèces d'ennemis ; qu'il falloit faire reculer les bêtes féroces dans les déſerts ; qu'il falloit repouſſer les brigands ou les peuples armés ; on célébra ceux qui pour le repos de tous ſacrifiant le leur, ſe dévouèrent à combattre les lions, les tigres & les hommes.

Dans ces temps d'une groſſièreté ſimple, on loua les bienfaiteurs de l'humanité, même de leur vivant. L'or-

gueil n'avoit point encore éveillé l'envie. L'homme ſauvage admire, & ne calcule point avec art pour échapper à la reconnoiſſance. Cependant les héros dûrent recevoir de plus grands honneurs après leur mort; car on reſpecte toujours plus ce qu'on ne voit pas. Dans la ſuite même, quand il ne reſta plus d'eux que leur nom & leurs bienfaits, & cet éclat de réputation qui aggrandit tout, on en fit des Dieux. Alors leur tombe fut un autel; & leurs éloges furent des hymnes.

Tout peuple dès ſa naiſſance, eut des éloges. Les Chinois, les Phéniciens, les Arabes célébroient par des chants les grandes actions & les grands hommes. La Gréce étoit encore loin d'être le pays d'Homère & de Platon, lorſque déja elle avoit adopté ou créé cet uſage. Nous verrons la même coutume chez les premiers Romains. Enfin, chez tous les Peuples Celtiques la même inſtitution régna pluſieurs

ſiécles. Les Druides étoient les philoſophes & les prêtres de la nation : les Bardes étoient les chantres & les panégyriſtes des héros. On les plaçoit au centre des armées. » Viens nous voir » combattre & mourir, & tu nous » chanteras ». Et le guerrier qui tomboit percé de coups, tournoit ſes regards mourans vers le poëte qui étoit chargé de l'immortaliſer. Ces chants, ou ces éloges étoient la principale ambition de ces peuples. C'étoit un malheur de mourir ſans les avoir obtenus ; & l'on croyoit qu'alors ces ombres guerrières apparoiſſoient aux yeux du Barde pour ſolliciter ſes chants, ou qu'il étoit averti par le bruit de ſa harpe qui retentiſſoit ſeule & à travers le ſilence de la nuit.

Ces chants ſe conſervoient par la mémoire, & paſſoient d'âge en âge. On les répétoit dans les familles. On les chantoit dans les fêtes. La veille des batailles ils ſervoient de prélude

aux combats; ils animoient le guerrier & ſervoient de conſolation au vieillard. Le héros qui ne pouvoit plus combattre, aſſis ſous le chêne, entendoit chanter les exploits de ſa jeuneſſe; & il étoit entouré de ſes fils & de ſes petits-fils, qui, appuyés ſur leur lance, écoutoient en pleurant les actions de leurs pères.

On ne peut concevoir l'influence que ces panégyriques guerriers avoient ſur ces peuples. Ils leur inſpiroient un enthouſiaſme de valeur, qui, pluſieurs ſiècles de ſuite, leur ſervit de barrière contre les tirans. C'eſt par eux, que la Germanie, la Gaule & l'Angleterre ſe défendirent ſi long-temps contre les Romains. Ces chants conſervèrent dans le nord de l'Ecoſſe un ſentiment de liberté, & une indépendance qui a ſubſiſté juſqu'aujourd'hui. Enfin, lorſqu'au neuvième ſiècle Edouard I voulut conquérir le pays de Galles, il ne crut pouvoir l'aſſervir qu'en faiſant

maſſacrer tous les Bardes : mais en les faiſant périr, il ne put anéantir leurs chanſons qui perpétuèrent dans ces montagnes tout ce que les conquérans redoutent, le courage & l'horreur de la ſervitude.

On a raſſemblé depuis peu en Angleterre pluſieurs de ces monumens qui s'étoient conſervés dans le nord de l'Ecoſſe ; & ils ſont connus en France ſous le titre de *poéſies erſes*. On y trouve une imagination plus forte qu'étendue, peu de variété, peu d'art, peu de liaiſons, nulle idée générale, nul de ces ſentimens qui tiennent au progrès de l'eſprit, & qui ſont les réſultats d'une ame exercée & d'une réflexion fine. Mais il y regne d'autres beautés, le fanatiſme de la valeur, une ame nourrie de toutes les grandes images de la nature, une eſpèce de grandeur ſauvage, ſemblable à celle des forêts & des montagnes qu'habitoient ces peuples, & ſurtout une teinte

de mélancolie tour-à-tour profonde & douce, telle que devoient l'avoir des hommes qui menoient ſouvent une vie ſolitaire & errante, & qui ayant une ame plus ſuſceptible de ſentiment que d'analyſe, converſoient avec la nature aux bords des lacs, ſur les mers & dans les bois, attachant des idées ſuperſtitieuſes aux tempêtes & au bruit des vents, trouvant tout inculte & ne poliſſant rien, peu attachés à la vie, bravant la mort, occupés des ſiècles qui s'étoient écoulés avant eux, & croyant voir ſans ceſſe les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemploient, ou dans les pierres griſes qui au milieu des bruyères marquoient les tombeaux, & ſur leſquelles le chaſſeur fatigué ſe repoſoit ſouvent.

On ſent aſſez quel doit être le caractère des ouvrages d'un pareil peuple. Mais ce qui étonne, c'eſt que déja on y trouve l'art d'oppoſer les idées dou-

ces aux idées terribles, & de placer preſque partout l'image de l'amour à côté de celle de la guerre. Peut-être ce qui nous paroît un art, n'étoit que l'expreſſion naturelle des mœurs de ces peuples. On ſait que les Huns, les Goths, les Germains & les Bretons étoient entièrement aſſervis à leurs femmes. Chez des peuples paſteurs & à demi ſauvages, l'amour devoit ſe mêler à toutes les idées, & même à celles de la guerre, parce que les femmes y étoient des objets de conquêtes. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi parmi tous ces éloges guerriers, il n'y en a aucun où l'on ne trouve des femmes à côté des héros, & preſque partout le contraſte ou l'union de l'amour & des combats.

Les Germains eurent comme les Ecoſſois & les Bretons, leurs éloges compoſés par leurs Bardes, & ils les conſervoient de même. Pluſieurs ſubſiſtoient encore du temps de Charle-

magne. Ce Prince qui au milieu d'une vie agitée, & occupé ſans ceſſe de légiſlation & de conquêtes, trouvoit encore du temps pour aimer les arts, fit raſſembler tous ces ouvrages, & les fit traduire en vers dans la langue des anciens Romains. Tant qu'il vécut, ces monumens reſtèrent : mais à ſa mort on les vendit : & une collection qui avoit coûté tant de ſoins, ſe trouva encore diſperſée. Un pareil trait nous donne l'idée d'un ſiècle, & des barbares au milieu deſquels la nature avoit jetté un grand homme *.

---

* Il y a pourtant apparence que ces monumens ſi curieux ne ſont point anéantis. Albert Krantz & Jean Aventin, deux hiſtoriens qui écrivoient au commencement du ſeizième ſiècle, citent d'anciennes chanſons des Bardes, qu'ils prétendent avoir trouvées dans des couvents d'Allemagne. Ainſi, peut-être les éloges d'Arminius & de ces fameux Germains, ſont enſevelis aujourd'hui dans quelque abbaye, bâtie dans les mêmes forêts où les Germains com-

Si de la Germanie nous remontons vers le nord & chez les Scandinaves, nous retrouvons le même uſage. Les peuples qui brûlèrent Rome, avoient des prétentions à la gloire. Chez eux les Scaldes chantoient les héros. Souvent même ils gravoient ces chants & ces éloges, ou dans les forêts, ou en pleine campagne : & l'on en trouve encore aujourd'hui ſur les rochers du nord. Les Danois qui ſous le nom de Normands, ravagèrent la moitié de l'Europe & mirent deux fois le ſiége devant Paris, en s'embarquant pour aller exercer leur métier de conquérans ou de pirates, ne manquoient jamais de mettre dans leurs vaiſſeaux, avec leurs proviſions, leurs armes & leurs tonneaux de biere, quelques Scaldes ou poëtes pour chanter leurs ſuccès.

---

battirent autrefois pour leur liberté. Il eſt probable que cette découverte ſe fera un jour.

Nous avons encore aujourd'hui quelqu'un de ces chants. On ſe doute bien qu'ils ſont barbares comme les héros qu'ils célébrent : mais à travers le déſordre des idées, il y règne une éloquence fière & ſauvage : & jamais peut-être le mépris de la mort, n'a été mieux peint chez aucun peuple. Tel eſt ſurtout l'ouvrage d'un de ces Scandinaves, qui au neuvième ſiècle fut en même-temps, roi, guerrier, poëte & pirate, & qui pris en Angleterre les armes à la main, condamné à mourir dans une priſon pleine de ſerpens, chanta lui-même ſon éloge funèbre.

Après avoir raconté tous ſes exploits, il s'écrie, « quelle eſt la deſti-» née d'un homme vaillant, ſi ce n'eſt » de mourir dans les combats ? Celui » qui n'eſt jamais bleſſé, eſt-il digne » de vivre ? Il traîne une vie en-» nuyeuſe ; & le lâche ne fait jamais » uſage de ſon cœur. Quand les épées

» ſe heurtent, le devoir du guerrier
» eſt de ſe préſenter contre le guer-
» rier. J'honore l'homme qui ne recule
» pas devant un homme. C'eſt la
» gloire de celui qui a du courage :
» & qui veut inſpirer de l'amour à
» une femme, doit être prompt &
» hardi dans les batailles.... Non dans
» le palais du puiſſant Odin, l'homme
» brave ne gémit point ſur ſa mort.
» Je ne vais point vers Odin avec la
» voix du déſeſpoir. Oh ! comme tous
» mes enfans courroient à la guerre,
» s'ils ſavoient le malheur de leur père
» qu'une multitude de ſerpens déchire !
» J'ai donné à mes enfans une mère qui
» a mis du courage dans leur ſein.....
» Mes derniers inſtans approchent.
» La lente morſure des ſerpens me
» donne une mort cruelle. En voici
» un qui s'entrelaſſe autour de mon
» cœur. J'eſpère que l'épée de mes en-
» fans ſera teinte du ſang de mon en-
» nemi. Mes enfans ! leur front rou-

» gira de colère; & ils ne demeure-
» ront point assis dans le repos. J'ai
» cinquante & une fois élevé l'étendard
» des batailles ; j'ai appris dans ma
» jeunesse à teindre une épée de sang.
» Mon espérance étoit alors qu'aucun
» Roi parmi les hommes ne seroit plus
» vaillant que moi. N'entends-je pas
» les Déesses de la mort qui m'appel-
» lent ? Je vous suis. Je serois un lâ-
» che si je m'affligeois de mourir. Il
» est temps de finir mes chants. Les
» Déesses m'invitent. Elles s'avancent.
» Odin de son palais les a envoyées
» vers moi. Je serai assis sur un siége
» élevé, & les Déesses de la mort me
» verseront le breuvage immortel.
» C'en est fait. Les heures de ma vie
» sont écoulées. Je vais sourire en
» mourant ».

On peut juger par ce morceau, quelle étoit la mythologie, le caractère, & le tour d'imagination de ces peuples, plus connus jusqu'à présent

par

par leur férocité que par leur génie. Mais ce qui mérite d'être obſervé, c'eſt que la plûpart des ſcaldes ou chantres du nord étoient Iſlandois. Ces inſulaires avoient la plus grande réputation. Ils étoient accueillis chez les Rois, & conſervoient le ſouvenir de tout ce qui ſe faiſoit de grand dans le nord. Ainſi une Iſle qui n'eſt aujourd'hui qu'un amas de rochers briſés, ou noircis par les Volcans, & à travers leſquels on voit de diſtance en diſtance des cabanes & des troupeaux, quand tout le reſte de l'Europe étoit barbare, a produit une foule de poëtes. Aujourd'hui les Iſlandois ſont encore diſtingués par leur eſprit; mais ils ne chantent plus. Ils chaſſent l'ours & le renard au lieu de célébrer les héros.

L'Amérique eut les mêmes uſages que notre ancienne Europe. Au Méxique, au Pérou, au Bréſil, au Canada, & juſque dans des pays

où les peuples ignoroient l'uſage du feu,* on a trouvé des eſpèces de poëmes deſtinés à célébrer des eſpèces de grands hommes. Ainſi partout, l'intérêt public a dicté les éloges. Chaque nation a loué ce qui étoit utile à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs. On a loué la piraterie chez les Scandinaves, le brigandage chez les Huns, le fanatiſme chez les Arabes, les vertus douces & les talens chez les peuples civiliſés, la chaſſe ou la pêche chez les ſauvages, la navigation chez les habitans des iſles. Mais il y a une qualité qui partout, qui toujours a été également louée; c'eſt celle qui a créé toutes les révolutions, qui bouleverſe tout, qui aſſujettit tout, qui ſoutient les loix & qui les combat, qui fonde les empires & qui les détruit, à qui tout eſt ſoumis dans la nature, & devant qui l'univers & les panégyriſtes ſeront éternellement proſternés; la force.

* Iſles Mariannes.

CHAPITRE IV.

Des Eloges funèbres chez les Egyptiens.

NOUS avons vu l'origine des éloges chez preſque toutes les nations. Je voudrois maintenant ſuivre leurs différentes formes chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. A la tête de ces pays civiliſés, je vois d'abord l'ancienne Egypte, pays de ſuperſtition & de ſageſſe, fameux par ſes monumens & par ſes loix, & qui a été en même-tems le berceau des arts, des ſciences & des myſtères. On ſait que ce pays eſt un de ceux qui a eu le plus d'influence ſur le reſte du monde. Il fut l'école d'Orphée & d'Homère, de Pythagore & de Platon, de Solon & de Lycurgue. Il donna ſes obéliſques à Rome, ſes loix à la Gréce, ſes inſtitutions religieuſes à une partie de

l'orient, ſes colonies & ſes uſages à pluſieurs pays de l'Aſie & de l'Europe. Il n'eut preſque ſurtout que des idées vaſtes. Ses ruines même nous étonnent ; & ſes pyramides qui ſubſiſtent depuis quatre mille ans, ſemblent faire toucher le voyageur aux premiers ſiècles du monde.

C'eſt dans ce pays que l'on conçut une des idées les plus grandes & les plus utiles à la morale qu'il y ait jamais eu. Les loix par la nature, n'ont de priſe ſur l'homme qu'autant qu'il reſpire. Elles le ſuivent juſqu'au bord du tombeau ; là elles s'arrêtent, & il leur échappe. Les légiſlateurs de l'Egypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque choſe qui lui ſurvive, & de l'intéreſſer encore quand il ne ſeroit plus. Ils virent que l'opinion reſte ſur la terre, quand l'homme en diſparoît, & qu'elle porte à travers les ſiècles, la renommée & le mépris. Ils ſoumirent donc

l'opinion à la loi. Alors la loi atteignit l'homme au fond de la tombe; & l'on redouta quelque choſe ſur la terre, même au delà de la vie. Tel fut l'effet que produiſirent ces fameux jugemens exercés en Egypte ſur les morts, & qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverſer pour arriver au lieu de la ſépulture: ſur les bords de ce lac on arrêtoit le mort. » Qui que tu ſois, rends compte » à la patrie de tes actions. Qu'as-tu » fait du temps & de la vie ? La loi » t'interroge; la patrie t'écoute; la vé» rité te juge ». Alors il comparoiſſoit ſans titres & ſans pouvoir, réduit à lui ſeul, & eſcorté ſeulement de ſes vertus ou de ſes vices. Là, ſe dévoiloient les crimes ſecrets, & ceux que le crédit ou la puiſſance du mort avoit étouffés pendant ſa vie. Là, celui dont on avoit flétri l'innocence, venoit à ſon tour flétrir le calomniateur, & rede-

mander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point obſervé les loix, étoit condamné ; la peine étoit l'infamie. Mais le citoyen vertueux étoit récompenſé d'un éloge public. L'honneur de le prononcer étoit réſervé aux parens. On aſſembloit la famille. Les enfans venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendoit en foule. Le Magiſtrat y préſidoit. Alors on célébroit l'homme juſte, à l'aſpect de ſa cendre. On rappelloit les lieux, les momens & les jours où il avoit fait des actions vertueuſes. On le remercioit de ce qu'il avoit ſervi la patrie & les hommes. On propoſoit ſon exemple à ceux qui avoient encore à vivre & à mourir. L'orateur finiſſoit par invoquer ſur lui le Dieu redoutable des morts, & par le confier pour ainſi-dire à la Divinité, en la ſuppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obſcur & inconnu où il venoit

d'entrer. Enfin en le quittant, & le quittant pour jamais, on lui disoit pour soi & pour tout le peuple, le long & éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère & grave, devoit affecter profondément & inspirer des idées augustes de religion & de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués & corrompus, ne fissent une forte impression sur les ames. Leur institution ressembloit beaucoup à celle de nos oraisons funèbres : mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étoient accordés à la vertu, non à la dignité. Le laboureur & l'artisan y avoient droit comme le souverain. Ce n'étoit donc point alors une cérémonie vaine, où un orateur que personne ne croyoit, venoit parler de vertus qu'il ne croyoit pas davantage, tâchoit de se passionner un instant pour ce qui étoit quelquefois l'objet du mépris public & du

ſien, & entaſſant avec harmonie des menſonges mercénaires, flattoit longuement les morts, pour être loué lui-même, ou récompenſé par les vivans. Alors on ne louoit pas l'humanité d'un général qui avoit été cruel, le déſintéreſſement d'un magiſtrat qui avoit vendu les loix: tout étoit ſimple & vrai. Les Princes eux-mêmes étoient ſoumis au jugement, comme le reſte des hommes; & ils n'étoient loués que lorſqu'ils l'avoient mérité. Il eſt juſte que la tombe ſoit une barrière entre la flatterie & le Prince, & que la vérité commence où le pouvoir ceſſe. Nous ſavons par l'hiſtoire, que pluſieurs des Rois d'Egypte qui avoient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenſes, furent flétris par la loi, & privés des tombeaux qu'ils s'étoient eux-mêmes conſtruits. Lorſqu'un de ces Princes étoit mort, & que le peuple étoit aſſemblé, il paroiſſoit alors différens

accuſateurs pour dépoſer contre ſa mémoire. L'un venoit en habits de deuil, & diſoit : il a fait périr ma femme & mes enfans ; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant ; ô juges, vengez-nous. Un autre ; il m'a ravi ma liberté & j'étois innocent ; voilà mes chaînes ; elles dépoſent contre lui ; & je viens les ſecouer ſur ſa tombe. Des malheureux, en lambeaux, diſoient : nous avons été arrachés de nos maiſons pour bâtir ces pyramides & ces palais : ſur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes. Et ſouvent des milliers d'hommes, de femmes & d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écrioient tous enſemble : il a cauſé la mort de nos pères, de nos frères, de nos époux, qui tous ont péri dans une guerre injuſte ; ô juges, en prononçant ſur lui, ſongez à leur ſang. Ainſi, aux pieds de ce tribunal de l'Egypte, retentiſ-

ſoient les plaintes des malheureux : mais il manquoit quelque choſe à la juſtice ; il eût été à ſouhaiter que l'oppreſſeur entendît ſous ſa tombe, & que ſa froide cendre pût friſſonner. Mais auſſi lorſqu'un Prince humain & bienfaiſant, tel qu'il y en eut pluſieurs, avoit ceſſé de vivre, & que les prêtres récitoient ſes actions en préſence du peuple, les larmes & les acclamations ſe mêloient aux éloges; chacun béniſſoit ſa mémoire, & on l'accompagnoit en pleurant, vers la pyramide où il devoit éternellement repoſer.

Depuis trois mille ans, ces uſages ne ſubſiſtent plus : & il n'y a dans aucun pays du monde, des magiſtrats établis pour juger la mémoire des Rois. Mais la renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre; elle dicte les arrêts, la poſtérité les écoute, & l'hiſtoire les écrit.

CHAPITRE V.

Des Grecs, & de leurs Eloges funèbres en l'honneur des Guerriers morts dans les combats.

DES Egyptiens, les arts paſsèrent chez les Grecs, & bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs ſont peut-être ceux qui ont été les plus paſſionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnoit un caractère enthouſiaſte & ſenſible. La liberté élevoit leurs ames. L'égalité des citoyens leur faiſoit mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens. La loi, en permettant à chacun d'aſpirer aux charges, & de décider des affaires de l'Etat, leur défendoit de ſe mépriſer eux-mêmes. Les arts vils abandonnés à des mains d'eſclaves, les empê-

choient de se flétrir sous les travaux. Les exercices & les jeux les donnoient continuellement en spectacle les uns aux autres. La multitude des petits Etats établissoit des rivalités d'honneur entre les peuples. Enfin les grands intérêts & les victoires leur donnoient ce sentiment d'élévation qui aspire à la renommée. Au sortir des combats, où des millions de Perses avoient été vaincus par quelques hommes libres, y avoit-il un Grec dont l'ame ne fût plus sensible & plus grande? Ajoutez les institutions particulières de chaque ville, & celles de la Grèce entière; ces fêtes; ces jeux funèbres; ces assemblées de toutes les nations; les courses & les combats le long de l'Alphée; ces prix distribués à la force, à l'adresse, aux talens, au génie même; des Rois venant se mêler parmi les combattans; les vainqueur proclamés par des hérauts; les acclamations des villes sur leur passage;

les pères mourans de joie, en embraſſant leurs fils vainqueurs ; & leur patrie à jamais diſtinguée dans la Gréce, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle étoit la ſenſibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernemens attentifs nourriſſoient encore ce ſentiment, en ne donnant jamais de récompenſe qui pût avilir les ames. On ne rabaiſſoit pas les talens ou les vertus, juſqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendoit à la gloire, & rien à l'intérêt. Des couronnes, des inſcriptions, des vaſes, des ſtatues, voilà ce qui récompenſoit & faiſoit naître les grands hommes. Je me repréſente un père dans ces anciens temps & chez ce peuple ſingulier, voulant animer ſon fils, & le promenant à travers les rues d'Athènes: vois-tu, lui dit-il, ces deux ſtatues ? adore-les ; ce ſont celles de deux citoyens vertueux qui ont délivré leur patrie. Ce monument eſt celui d'une

femme qui aima mieux mourir, que trahir des citoyens qui vouloient rendre la liberté à l'Etat. Chacun de ces tableaux que tu vois, eſt une récompenſe. Ce général exhortant les troupes, & diſtingué des neuf autres, c'eſt Miltiade : il a ſauvé la Grèce ; mais auſſi il a obtenu ce prix de ſa victoire.—Peut être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec qui regardoit ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappoit, & couloit le long de ſes joues.—Mon fils, ce Grec que tu vois, c'eſt Thémiſtocle. Bientôt il ſera grand, puiſqu'il verſe de ſi nobles larmes.—Ils ſortent d'Athènes, & parcourent la Grèce. A quelque diſtance ils trouvent Marathon. Ils approchent, & voient au milieu de la plaine un mauſolée.— C'eſt le tombeau de ceux qui ſont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes Là ſont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu & péri

dans cette journée. Mon fils, lis tous ces noms, honore-les, & adore la patrie qui récompenſe ainſi le courage.— Arrivés aux Thermopiles, ils ſe proſternent ſur le lieu où trois cents hommes ſe ſont dévoués contre trois cent mille. Le père fait lire à ſon fils cette inſcription ſur le rocher : *Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts pour obéir à ſes ſaintes loix* ; & ils redeſcendent à travers les rochers, en ſilence. Ils continuent leur courſe. Ils apperçoivent une ville. La plaine des environs eſt couverte de monumens. D'abord ſe préſente à eux un trophée ; plus loin un mauſolée en bronze, & près de là, un autel au Dieu de la liberté.— Cette ville eſt Platée. C'eſt là, mon fils, c'eſt là que les Grecs viennent de remporter une victoire ſur les Perſes. Vois les honneurs qui ſont rendus à ceux dont le ſang à coulé. Approche, & lis ſur l'airain ces vers gravés en leur hon-

neur.— C'eſt ainſi qu'ils parcourent la Grèce. Ils terminent leur voyage par les jeux olympiques. En arrivant, ils viſitent le bois ſacré, où ils contemplent plus de ſix cents ſtatues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avoient remporté les prix. Delà ils ſe rendent aux jeux, & y trouvent la Grèce aſſemblée. Suppoſons que dans ce moment même Thémiſtocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux. On ſait que lorſqu'il s'y montra après ſa victoire, tout retentit d'acclamations & de battemens de mains; les jeux furent interrompus, & l'on oublia pendant une journée entière les combattans, pour voir & regarder un grand homme. Je m'imagine que dans ce moment, le père devoit approcher de ſon fils, & lui dire: tu vois dans quel pays tu es né, & comme on y honore tout ce qui eſt grand; & toi auſſi, mérite un jour que ton pays t'honore.

Ainſi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jettât les yeux, on trouvoit par-tout des monumens de la gloire. les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnoit des leçons aux citoyens. Par-tout le peuple reconnoiſſoit les images de ſes grands hommes; & ſous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts ſacrées, parmi les cérémonies & les fêtes religieuſes les plus brillantes, environnés d'une foule d'artiſtes, d'orateurs & de poëtes qui tous peignoient, modéloient, célébroient ou chantoient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poéſie & de la muſique, qui étoient animées du même eſprit, les Grecs victorieux & libres, ne voyoient, ne ſentoient, ne reſpiroient par-tout que l'ivreſſe de la gloire & de l'immortalité.

Il n'eſt pas étonnant que chez un pareil peuple, l'uſage des éloges ait

été établi. Les Grecs eurent, comme les Egyptiens, des éloges funèbres; mais ils les appliquèrent d'une manière différente. En Egypte, où la politique étoit liée à la religion, on ſe propoſoit ſur-tout de faire régner la morale dans toutes les claſſes de citoyens: dans la Grèce, compoſée de républiques libres & guerrières, on s'attachoit à élever les ames & à y nourrir le mépris des dangers & de la mort. Ainſi les éloges funèbres n'étoient accordés au nom de l'Etat, qu'à ceux qui étoient morts pour l'Etat.

D'abord on frappoit les yeux par un appareil impoſant & auguſte; car chez tous les peuples, la première éloquence eſt celle qui parle aux ſens. On dreſſoit une tente, où étoient portés les oſſemens des guerriers. Là, ils demeuroient trois jours expoſés à la vénération publique. Le peuple y accouroit en foule; il jettoit ſur ces oſſemens des couronnes de fleurs, de

l'encens & des parfums. Le troiſième jour, on mettoit les reſtes de ces braves citoyens ſur des chars ornés de branches de cyprès. La pompe s'avançoit au ſon des inſtrumens, juſqu'au lieu de la ſépulture. Cette enceinte étoit regardée comme un temple conſacré à la valeur.

Les derniers devoirs rendus, l'orateur montoit ſur la tribune, & prononçoit l'éloge funèbre. Nous avons encore trois de ces diſcours. L'un eſt de ce Périclès qui fut tout à la fois capitaine & orateur, élève d'Anaxagore, amant d'Aſpaſie, redoutable à la Grèce, & corrupteur d'Athènes. On ſait qu'il enivra le premier les Athéniens de ſpectacles & de fêtes, & leur donna des vices pour les gouverner; mais ce fut ſon éloquence qui le rendit quarante ans monarque d'une république. Je le renverſe en luttant, diſoit un de ſes rivaux; mais lors même qu'il eſt à terre, il prouve aux

Athéniens qu'il n'eſt pas tombé ; & les Athéniens le croient. Ce fut après la guerre de Samos, où il avoit lui-même commandé, & remporté pluſieurs victoires, qu'il prononça cet éloge funèbre. Je vais tâcher d'en donner une idée; mais il faut ſe ſouvenir que ce n'eſt ici qu'un extrait, c'eſt-à-dire une copie foible & par lambeaux, dans une langue qui n'a ni la richeſſe & l'harmonie de la langue grecque, ni la mélodie des accens, ni l'heureuſe compoſition des mots, ni cette foule de liaiſons qui enchaînent les idées, ni cette liberté des inverſions qui met tant de variété dans la marche, & qui permet à la langue de ſuivre avec ſoupleſſe, & de deſſiner pour ainſi dire, tous les mouvemens de l'ame & des paſſions. Je ferai comme ces peintres qui ne pouvant tranſporter avec eux un antique pour le faire admirer, en crayonnent rapidement les contours & les principaux

traits : preſque tout le mérite de la figure échappe ; mais on connoît du moins les mouvemens & l'attitude.

Périclès commence par faire un magnifique éloge d'Athènes. Il vante la liberté dont on y jouit, & la gloire immortelle qu'elle s'eſt acquiſe en ſauvant pluſieurs fois la Grèce. « Ci-» toyens, c'eſt pour cette patrie que » ſont morts les guerriers que vous » venez d'enſevelir. Quand vous con-» templerez ſa grandeur, ſongez que » c'eſt à leur ſang que vous la devez. » En donnant leur vie pour l'Etat, ils » ont mérité la plus honorable des » ſépultures. Je ne parle pas de celle » où repoſent leurs oſſemens : la gloire » des grands hommes n'eſt pas ren-» fermée ſous le marbre qui les cou-» vre. La terre entière eſt leur mau-» ſolée. Leur nom vit dans toutes les » ames. C'eſt là que leur mémoire » habite éternellement ; au lieu que » les tombeaux élevés de la main des

» hommes ſont détruits par le temps.
» Imitez donc ces braves citoyens.
» Penſez, à leur exemple, que le bon-
» heur eſt la liberté, & que la liberté
» eſt dans la grandeur de l'ame ». Il s'adreſſe enſuite aux pères de ces guerriers. « Je ne cherche point à » vous conſoler, dit-il. Vos enfans » ne ſont-ils pas morts avec courage? » Ne préférez-vous point, comme eux, » un trépas honorable à une vie qui » ſeroit ou obſcure, ou honteuſe? » Il exhorte les pères qui ſont encore dans la force de l'âge, à donner de nouveaux défenſeurs à l'Etat. Il anime & conſole ceux qui, affoiblis par la vieilleſſe, n'ont plus l'eſpérance de ſe voir revivre dans leur poſtérité. «Non, » votre maiſon n'eſt pas ſolitaire. Vos » enfans ne ſont plus, mais leur gloire » y habite avec vous. Elle répandra » ſon éclat ſur vos derniers jours ». Enſuite adreſſant la parole aux frères & aux enfans des morts. « Une grande

» carrière vous eſt ouverte, dit-il : » vous avez l'exemple de vos pères & » de vos frères : mais ne vous flattez » pas d'atteindre aiſément à leur re- » nommée ; car tant que l'homme eſt » vivant, il a des rivaux ; & la haine » qui le pourſuit, cherche ſans ceſſe à » lui arracher ſa gloire : mais on rend » juſtice à celui qui n'eſt plus. La mort » ſeule fait diſparoître l'envie, & » donne leur place à ceux qui ont été » grands ».

Ce diſcours de Périclès, qu'il faut voir tout entier dans Thucidide, fit tant d'effet, que les mères & les femmes des guerriers coururent l'embraſſer avec tranſport, quand il deſcendit de la tribune, & le reconduiſirent en triomphe, en chargeant ſa tête de fleurs. Tel étoit le pouvoir de l'éloquence ſur ces ames ſenſibles, & la vigueur de caractère qui, chez les femmes même, faiſoit préférer la gloire à la vie.

Le ſecond diſcours de ce genre, que nous ayons, eſt de Démoſthène. Son nom rappelle encore aujourd'hui de grandes idées, les idées de patrie, de courage & d'éloquence. On ſait que ſeul & ſans ſecours, il fit trembler Philippe; qu'il combattit ſucceſſivement trois oppreſſeurs; que dans l'exil même il fut plus grand, que ſes concitoyens n'étoient ingrats; qu'il penſa, parla, vécut toujours pour la liberté de ſon pays, & travailla quarante années à ranimer la fierté d'un peuple devenu, par ſa molleſſe, le complice de ſes tyrans. Peut-être eut-il le tort de Caton; peut-être fut-il trop grand pour ſa patrie & pour ſon ſiècle. Son caractère ardent voulut donner à ſes concitoyens un mouvement qu'ils n'étoient pas en état de ſuivre: leurs ames qui avoient perdu l'habitude des grandes choſes, n'avoient plus que de l'imagination pour les ſentir. Il prit en eux le courage d'un moment pour de

la vertu ; & les précipitant dans une guerre au-deſſus de leurs forces, il détruiſit le dernier rempart d'Athènes, le reſpect qu'inſpiroit un grand nom. Il les perdit en apprenant à leur tiran & à eux-mêmes le ſecret de leur foibleſſe.

L'époque de ce malheur fut la bataille de Chéronée. On n'ignore point qu'elle fut livrée par les conſeils de Démoſthène, & qu'elle fut perdue. Dans une ville diviſée en factions, & dont la moitié corrompue par l'or de Philippe, ſe précipitoit au-devant de ſes fers, on ne manqua point une ſi belle occaſion de déclamer contre un grand homme. Démoſthène fut accuſé par l'envie, mais abſous par le peuple. Les Athéniens oublièrent ce qu'il y avoit de malheureux dans l'événement, pour ne voir que ce qu'il y avoit de grand dans le conſeil. On lui accorda même l'honneur de louer les guerriers morts dans cette bataille.

Il faut avouer que ce diſcours n'eſt pas digne de la réputation de l'orateur. Ce n'eſt point là que ſe trouve ce beau mouvement ſi connu & qui a rapport à la même bataille ; » non, Citoyens, » non, en combattant Philippe, vous » n'avez point fait de faute. J'en jure » par les mânes de ces grands hom- » mes qui ont combattu pour la mê- » me cauſe aux plaines de Mara- » thon ». Son éloge funèbre n'a preſque ni élévation, ni chaleur. On lui fit même un crime de l'avoir prononcé. Malheureuſement il s'étoit trouvé à cette bataille, & il avoit été entraîné dans la fuite par le reſte des citoyens. Eſchine avec toute l'éloquence d'un ennemi & d'un rival, s'écrie dans le fameux diſcours qu'il prononça contre lui : » comment avec ces mêmes » pieds qui ont ſi lâchement quitté » eur poſte dans le combat, as-tu » oié monter ſur la tribune pour y » oüer ces mêmes guerriers que tu as

» conduits à la mort » ? Et ailleurs il repréſente aux Athéniens que s'ils accordent à Démoſthène une couronne d'or, au moment où le hérault proclamera ſur le théâtre cet honneur qui lui eſt rendu, les pères, les femmes & les enfans de tous ceux qui ſont morts par ſa faute à Chéronée, pouſſeront des cris d'indignation & verſeront des larmes, de ce que tant de braves guerriers ſont morts ſans vengeance, & que Démoſthène qui eſt leur aſſaſſin, reçoit cependant un honneur public en préſence de toute la Grèce aſſemblée. Ce mouvement ſeul, il faut en convenir, vaut mieux que tout le diſcours que prononça Démoſthène, après la bataille, en l'honneur des morts.

On ne peut faire un pas dans la Grèce, ſans trouver de grands noms. Le troiſième diſcours que nous avons à citer, eſt de Platon. Il eſt renfermé dans un de ſes dialogues intitulé le

Ménéxene. Socrate apprend qu'on va choiſir un orateur pour faire l'éloge funèbre des guerriers morts cette année. Il demande ſur qui pourra tomber le choix. On lui nomme deux orateurs. Alors il raconte qu'il étoit la veille chez Aſpaſie, & que la converſation étant tombée ſur le même ſujet, cette femme qui avoit donné des leçons d'éloquence à Périclès, & qui alors en donnoit à Socrate, ſe mit tout-à-coup à prononcer un éloge funèbre des guerriers, moitié fait ſur le champ, moitié préparé. Ménéxène eſt curieux de l'entendre ; & Socrate qui l'a retenu, a la complaiſance de le répéter. Le diſcours eſt cenſé d'Aſpaſie: mais on apperçoit Platon caché derrière la courtiſanne.

La fin eſt d'une grande beauté. L'orateur après avoir loué les morts, s'adreſſe aux vivans, comme c'étoit l'uſage, & ſurtout aux enfans de ceux qu'il vient de célébrer ; il les

tranſporte au moment où leurs pères mouroient ſur le champ de bataille. Il ſuppoſe que lui-même étoit alors préſent, & qu'il a reçu le teſtament de mort de ces guerriers, & leurs dernières paroles pour ceux qui leur ſont chers. Il faut lire tout ce morceau dans l'original même ; je doute que l'on trouve rien chez les Grecs d'une éloquence plus noble. C'eſt là ſurtout que regne cet amour de la patrie & cet enthouſiaſme républicain qui caractériſe preſque tous les ouvrages de leurs orateurs. Les guerriers de la Grèce après avoir lu ou entendu de pareils diſcours, devoient être plus enflammés que dans les pays où le ſoldat mercénaire mépriſé & payé, combat ſans vertu, meurt ſans gloire, eſſuye le dédain pendant ſa vie, & l'oubli après ſa mort. Au reſte il paroît que ce dernier diſcours ne fut pas prononcé. Platon, qui ne ſe mêla jamais des affaires publiques, ne parut

point dans Athènes au rang des orateurs; mais dans cet éloge funèbre, composé en l'honneur des guerriers, il voulut disputer le mérite de l'éloquence à Périclès, comme dans ses autres ouvrages il lutte avec Pythagore pour la philosophie, avec Licurgue & Solon pour la politique, avec Homère pour l'imagination; souvent sublime, & presque toujours poëte, orateur, philosophe & législateur.

CHAPITRE VI.

Des Eloges des Athlètes, & de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs.

NOUS venons de voir les guerriers mourans pour la patrie, loués par la patrie. C'étoit une inſtitution politique, & une dette de l'état. Quoique le ſang des hommes n'ait pas toujours été fort reſpecté, nous concevons pourtant qu'il y ait eu des pays où on l'a honoré de quelques larmes. On conçoit un peu moins les éloges prodigués aux Athlètes. Nous ſavons cependant que les vainqueurs des jeux étoient célébrés par des chants publics. Les poëtes immortaliſoient la patrie & les noms de ces hommes robuſtes ; & les concitoyens d'Homère & de Platon, d'Euripide & de Socrate,

chantoient dans les assemblées & sous les portiques d'Athènes, des vers destinés à célébrer la souplesse ou la force des muscles d'un lutteur. Quelqu'éloignés que ces éloges soient de nos mœurs, il est pourtant aisé d'en rendre raison. L'univers a changé. Arts, sciences, travaux, instrumens, guerres, tout est perfectionné, ou du moins tout a pris une forme différente. La vigueur du corps n'est plus rien. L'intelligence a trouvé l'art de se passer de la force. Avec la foule des instrumens qu'il a créés, l'homme sépare & façonne sans peine les bois, les métaux & les pierres. Avec les cabestans, les leviers & les roues, il soulève & transporte des fardeaux immenses. Avec le secours de l'eau, il communique un mouvement perpétuel & rapide à de vastes machines. Avec le secours de l'air, il fait moudre ses grains & mouvoir ses vaisseaux. Avec le secours du feu, il fait monter l'eau

dans ſes pompes, ſépare les rochers, creuſe les mines. Ainſi on eſt parvenu à vaincre & à s'aſſujettir la nature par les forces de la nature même. En affoibliſſant les réſiſtances, en augmentant les vîteſſes, partout on produit de grands effets par de petits moyens. L'invention de la poudre, c'eſt-à-dire l'application de l'air & du feu aux combats, a rendu de même la force inutile pour attaquer ou pour défendre. Les armées aujourd'hui ſont de grandes machines, dont toutes les parties ſe meuvent enſemble, & renverſées tout à la fois, ou percées, mutilées, & diviſées par le feu. Les hommes s'envoyent mutuellement la mort ſans ſe joindre. On peut la prévoir, on ne peut l'éviter. Une force unique & terrible, diſtribuant au hazard les dangers, égale le fort au foible & le courageux au lâche. L'art même plus perfectionné, décide preſque toujours

la victoire par les postes. Le génie d'un homme rend inutiles les bras de cent mille hommes.

On sent que presque rien de tout cela n'étoit chez les anciens. L'homme n'avoit pas encore eu le temps de rassembler autour de lui tant de machines. Il n'avoit que lui-même à opposer à la nature, aux travaux, aux dangers. Dans les batailles, c'étoit presque toujours une lutte d'homme à homme. Tout guerrier étoit chargé de sa propre défense. Aujourd'hui, chaque force se mêle & se confond dans la masse générale des forces: alors chaque force étoit isolée, & ne protégeoit qu'elle-même. On devoit donc attacher un grand prix à la vigueur. Delà tous ces jeux, & l'importance qu'on y mettoit. Que parlons-nous de jeux? C'étoit là que les Grecs apprenoient à vaincre les Perses. Là, ils apprenoient à mesurer

le danger, à le prévoir, à uſer tour-à-tour de force ou d'adreſſe, à terraſſer, à ſe relever, à lancer des poids énormes, à franchir des barrières, à parcourir rapidement de vaſtes eſpaces, à ſupporter les impreſſions de l'air, l'ardeur du ſoleil, les longs travaux, à voir couler leur ſueur avec leur ſang, enfin à préférer la fatigue à la molleſſe, & l'honneur à la vie. Leurs gymnaſes étoient pour eux les apprentiſſages de Marathon & de Platée. A Rome, ſans avoir les mêmes inſtitutions, on fortifioit de même les corps par l'exercice. La courſe, la lutte, le diſc, la danſe militaire, le tibre traverſé à la nâge, étoient l'amuſement de tous les Romains. C'étoit ſur le champ de Mars que ſe formoient les conquérans de l'Afrique & de l'Aſie. Au temps de la chevalerie en Europe, la jeune Nobleſſe étoit obligée de ſubir des épreuves qui donnoient aux corps une vigueur inconnue aujourd'hui. En Amé-

rique, on exerçoit les jeunes gens comme à Sparte, à vaincre la douleur; & pour être admis à l'honneur de combattre & de porter les armes, il falloit donner les plus grandes preuves d'intrépidité & de force. Ainſi avant l'invention de la poudre, c'eſt-à-dire avant qu'on eût découvert l'art d'unir la molleſſe au courage, & que la foibleſſe fût parvenue à détruire ſans effort, & à triompher ſans mouvement, la force du corps a été & a dû être en effet dans la plus grande eſtime ſur toute la terre. Il faut donc pardonner aux Grecs les éloges de leurs Athlètes. La Grèce en louant la vigueur des muſcles, louoit l'inſtrument de ſes victoires & les garants de ſa liberté.

On n'ignore pas que toutes les odes de Pindare ſont des éloges de ce genre; & je m'y arrêterai peu. Leur impétuoſité, leurs écarts, leur déſordre, & ſurtout les longs détours par leſ-

quels il paſſe pour trouver ou fuir ſon ſujet, tout cela eſt connu. Il ſemble que Pindare a peur de rencontrer ſes héros, & qu'il les chante, à condition de n'en point parler. Cependant il a paſſé ſa vie à célébrer des Athlètes, mais toujours plein d'enthouſiaſme pour la victoire, & froid pour le vainqueur; à peu-près comme ces hommes qui ayant le beſoin ou l'intérêt de louer, admirent comme ils peuvent, mépriſent la perſonne & flattent le rang.

Outre ces éloges chantés, ou prononcés une fois, les Grecs avoient des eſpèces d'éloges périodiques ou anniverſaires, en l'honneur des citoyens qui avoient fait quelqu'action extraordinaire, ou rendu de grands ſervices à l'Etat. Ainſi à Sparte, on prononçoit tous les ans l'éloge de Léonidas ſur ſon tombeau. Nous n'avons aucun de ces diſcours, mais nous ne pouvons douter qu'il n'y en eut quel-

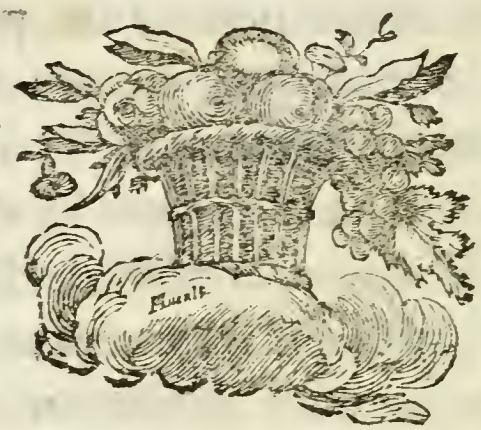
quefois de très-éloquens. On raconte qu'un philoſophe Grec arrivant par hazard à Smirne le jour qu'on y célébroit la fête d'Homère, fut prié de prononcer ſon éloge. Il n'étoit pas préparé : mais traverſant en ſilence la foule du peuple, il ſe rendit au lieu où étoit la ſtatue d'Homère. Là, poſant les deux mains ſur la baſe, il rêva quelque temps profondément, puis comme inſpiré par la ſtatue du poëte, il parla tout-à-coup avec la plus grande éloquence. Sans doute à Sparte, la vue du tombeau de Léonidas, & cette fête conſacrée à un héros, devoit exciter le même enthouſiaſme chez l'Orateur.

A Athènes les chants de Calliſtrate célébroient tous les jours les deux héros qui avoient délivré la ville de la tyrannie des Piſiſtratides. Ces chants étoient dans la bouche de tous les citoyens; & à la fin des repas, dans ces momens où l'on couvroit la table de

fleurs, où les jeunes eſclaves diſtribuoient des couronnes ſur toutes les têtes, & où les vins délicieux de l'Archipel animoient déjà les convives, chacun prenant dans ſa main des branches de myrthe, faiſoit une libation aux Muſes, & chantoit l'hymne d'Armodius, & d'Ariſtogiton.

Périclès ayant inſtitué un prix de muſique, voulut que, chaque année, le ſujet du chant fut auſſi les louanges de ces deux citoyens; & dans la ſuite on y ajouta le nom de Thraſibule qui chaſſa les trente tirans. Remarquons que pour rendre hommage à ſes libérateurs, le peuple d'Athènes avoit choiſi les fêtes de Minerve. Ce peuple généreux penſoit que c'eſt honorer les Dieux, que de louer ceux qui rendent la liberté aux hommes. C'eſt-là encore que l'on voit le génie de ce peuple, qui mêloit à ſes plaiſirs même des leçons de grandeur. Là, tous les arts étoient aſſervis à la

politique ; & la muſique même qui ailleurs n'eſt deſtinée qu'à réveiller des idées douces & voluptueuſes, ou à irriter une ſenſibilité vaine, célébroit dans Athènes les grandes actions, & les héros.



CHAPITRE VII.

D'Iſocrate & de ſes Eloges.

TANDIS que les Orateurs dans la tribune, les Poëtes dans leurs vers, les Muſiciens dans leur chant, célébroient publiquement les guerriers, les athlètes & les grands hommes, d'autres Ecrivains compoſoient dans la retraite des éloges qui étoient écrits & rarement prononcés. Il paroît que le premier qui travailla dans ce genre fut Iſocrate. Cet Orateur, comme on ſait, eut la plus grande réputation dans ſon ſiècle. Il étoit digne d'avoir des talens; car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppreſſeurs qui régnoient dans ſa patrie, faiſoient traîner au ſupplice un citoyen vertueux, il oſa ſeul paroître pour le défendre, & donna l'exemple du courage, quand tout donnoit l'exemple de

l'aviliſſement. Après la mort de Socrate dont il avoit été le diſciple, il oſa paroître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple aſſaſſin de ſon maître; & des hommes qui parloient de vertus & de loix en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer ſéditieux, lorſqu'il n'étoit que ſenſible. Ayant perdu des biens conſidérables, il ouvrit une école & y acquit des richeſſes immenſes. Le fils d'un Roi lui paya ſoixante mille écus un diſcours où il prouvoit très-bien qu'il faut obéir au Prince. Mais bien-tôt après il en compoſa un autre, où il prouvoit au Prince qu'il devoit faire le bonheur des ſujets. Pluſieurs de ſes diſciples devinrent de grands hommes; & comme partout le ſuccès fait le mérite, leur gloire ajouta à la ſienne. Il avoit eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe le plus adroit des conquérans & le plus politique des Princes : aimé de l'oppreſ-

ſeur de ſon pays, il s'en juſtifia en mourant; car il ne put ſurvivre à la bataille de Chéronée. Voilà pour ſa perſonne : à l'égard de ſon éloquence, ſi nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie & la Grèce. Les calomnies de ſes rivaux nous atteſtent ſa gloire ; car l'envie ne tourmente point ce qui eſt obſcur. Nous ſavons qu'on venoit l'entendre de tous les pays, & il compta parmi ſes auditeurs des Généraux & des Rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la ſuperſtition & de l'enthouſiaſme d'un culte, il joignit le ſuffrage de quelques-uns de ces hommes, qu'on pourroit, au beſoin, oppoſer à un peuple entier. On prétend que Démoſthène l'admiroit. Il fut loué par Socrate. Platon en a fait un magnifique éloge. Cicéron l'appelle le père de l'éloquence. Quintilien le met au rang

des grands Ecrivains. Denis d'Halicarnaſſe le vante comme Orateur, Philoſophe, & homme d'Etat. Enfin après ſa mort on lui érigea deux ſtatues : & ſur ſon mauſolée on éleva une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle étoit placée une ſyrène, image & ſymbole de ſon éloquence. Il eſt difficile que dans les plus beaux temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre. D'un autre côté, Ariſtote n'en parloit qu'avec mépris. *Il eſt honteux de ſe taire*, diſoit-il, *lorſqu'Iſocrate parle.* Faut-il penſer qu'un grand homme connut l'envie ? Et l'ame qui forma Aléxandre, eut-elle un ſentiment bas ? Ou bien un Philoſophe qui étoit tout à la fois Phyſicien, Géometre, Naturaliſte, Politique, Dialecticien, qui avoit porté l'analyſe dans toutes les opérations de l'eſprit, aſſigné l'origine & la marche de nos idées, cherché dans les paſſions humaines toutes les

règles de l'éloquence & du goût, & en qui le concours & l'union de toutes ces connoiſſances devoit former un eſprit vaſte, & une imagination qui aggrandiſſoit tous les arts en réfléchiſſant leur lumière les uns ſur les autres, ne devoit-il pas en effet avoir moins d'eſtime pour un Orateur qui avoit plus d'harmonie que d'idées, & pour un Maître d'Eloquence qui ſavoit mieux les règles de l'art, que l'origine & le fondement des arts même & des règles ? Mais Ariſtote n'a pas été le ſeul à penſer ainſi. Au ſiècle de Céſar & d'Auguſte, pluſieurs Romains célèbres ne goûtoient point du tout les ouvrages d'Iſocrate ; & sûrement Brutus étoit de ce nombre. Au ſiècle de Trajan, Plutarque le peignoit comme un Orateur foible & un citoyen inutile, qui paſſoit ſa vie à arranger des mots & à compaſſer froidement des périodes. Au ſiècle de Louis XIV, Fénélon le traitoit encore plus mal.

Iſocrate ſelon lui, n'eſt qu'un Déclamateur oiſif qui ſe tourmente pour des ſons, avide de petites graces & de faux ornemens, plein de molleſſe dans ſon ſtyle, ſans philoſophie & ſans force dans ſes idées. Ainſi preſque toutes les réputations ſont des procès indécis, qu'on perd d'un côté & qu'on gagne de l'autre. L'un mépriſe ; l'autre admire. Je me rappelle ce français pendu en effigie à Paris, & dans le même temps Miniſtre de France en Allemagne.

Pour lever ces contradictions, il faut avoir recours aux ouvrages même. Je ne parlerai ici que des éloges de cet Orateur. Ils ſont au nombre de ſix.

Et d'abord, qui croiroit que l'homme qui prit le deuil à la mort de Socrate, ait compoſé un éloge d'Hélène ? Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'eſt & ne peut être qu'un miſérable abus de l'eſprit. On y fait

ſérieuſement la comparaiſon d'Hélène avec Hercule, à peu-près comme Fontenelle dans ſes dialogues compare Aléxandre & Phriné. Cette manière de chercher de petits rapports qui étonnent l'eſprit ſans l'éclairer, n'a du être approuvée dans aucun ſiècle. Cet éloge en vingt pages ne vaut pas les trois vers d'Homère, où deux vieillards qui s'affligeoient enſemble des maux de la guerre, en voyant paſſer Hélène auprès d'eux, ceſſent tout-à-coup de s'étonner que l'Europe & l'Aſie combattent depuis dix ans. Les trois vers ſont d'un grand homme: les vingt pages ſont d'un rhéteur.

On trouve enſuite l'éloge de Buſiris, Roi d'Egypte. C'eſt à peu-près comme l'éloge de Domitien ou de Néron. Comment un Ecrivain eſt-il aſſez malheureux pour ſe dire à lui-même de ſang-froid, eſſayons de faire l'éloge d'un tyran. Ce n'eſt pas qu'Iſocrate ne blâme ce ſujet: mais il le

traite, dit-il, pour faire voir à un rhéteur qui l'avoit manqué, comment il auroit dû le traiter lui-même. Il faut en vérité eſtimer bien peu l'art d'écrire & de parler aux hommes, pour donner de pareilles leçons.

Le troiſième éloge eſt pour l'exécution & le ſujet, d'un mérite fort ſupérieur à celui-là. C'eſt l'éloge funèbre d'un Roi, adreſſé à ſon fils. Ce Roi, grand homme aſſez obſcur, ſe nommoit Evagoras & étoit Souverain de l'iſle de Chypre. Ligué avec les Athéniens & les Perſes, il contribua à abbattre les Lacédémoniens oppreſſeurs de la Grèce, & tirans d'Athènes. Il ſervit aſſez bien le Roi de Perſe pour mériter d'en être craint, & ayant eſſuyé l'ingratitude & l'orgueil ordinaires aux grandes puiſſances contre les petites, il oſa combattre le Roi qu'il avoit ſervi, & avec ſes ſeules forces, ſoutint pendant dix ans les forces de l'Aſie. Iſocrate ajoute qu'il eut le talent

talent de gouverner ; qu'avant lui les habitans de l'Ile de Chypre entièrement ſéparés des Grecs, étoient tout à la fois efféminés & ſauvages, ignorant également la guerre & les arts, & joignant la barbarie à la molleſſe ; que ce Roi leur donna & le courage qui élève l'ame, & les arts qui l'adouciſſent ; qu'il créa parmi eux un commerce & une marine, & de ces barbares voluptueux fit tout à la fois des guerriers & des hommes inſtruits. C'eſt à la tête de ce diſcours qu'Iſocrate ſe plaint que de ſon temps on aimoit à louer des héros, qui peut-être n'avoient jamais exiſté, tandis qu'on refuſoit quelques éloges à d'excellens citoyens avec qui on avoit vécu. » Accoutumons, dit-il, les » hommes & l'envie à entendre louer » ceux qui l'ont mérité, & pardon- » nons aux grands hommes d'avoir » été nos contemporains ».

Le quatrième éloge & en même-

temps le plus fameux discours d'Isocrate, est celui qui est intitulé le *Panégyrique*. On a prétendu qu'Isocrate avoit été dix ans, & selon d'autres quinze à le composer. Malheur à un ouvrage d'éloquence qui auroit coûté quinze ans ! Plus il seroit travaillé, moins il seroit lu. Quoi qu'il en soit, jamais peut-être orateur dans aucun pays ne traita un si beau sujet. Athènes & Lacédémone se disputoient l'empire de la Grèce. Elles se déchiroient pour commander, & la Perse profitoit de leurs divisions pour les rendre esclaves. L'orateur entreprend de prouver en faisant l'éloge d'Athènes, que c'est à elle qu'appartient naturellement l'empire, & il exhorte les Grecs à s'unir tous ensemble, pour porter la guerre chez leurs communs ennemis. On a dit que c'étoit la lecture de ce discours, qui avoit décidé Alexandre à conquérir l'Asie. Je n'en crois rien. Celui qui pleuroit enfant,

en apprenant les conquêtes de ſon père, n'avoit pas beſoin d'une harangue pour renverſer le trône de Darius. Il y a d'ailleurs certaines lectures analogues à des ames de héros ; & pour un homme tel qu'Aléxandre, il n'y avoit d'Ecrivain qu'Homère.

Iſocrate dans une vieilleſſe avancée, compoſa un autre éloge, c'étoit le ſien. Il avoit quatre-vingt-deux ans ; & depuis cinquante ans peut-être, l'envie le pourſuivoit dans Athènes. Des Sophiſtes qui avoient l'orgueil d'être ſes rivaux, ſans en avoir le droit, & qui s'indignoient d'une réputation qu'ils n'avoient pas, lui faiſoient un crime de ſes ſuccès. Calomniateurs, parce qu'ils n'avoient pu réuſſir à être éloquens, ils l'accuſoient en particulier, en public, dans les converſations, dans les tribunaux. Iſocrate prit enfin le parti de répondre. Ce diſcours d'un vieillard, qui pour réfuter l'envie, fait la revue de ſes penſées depuis quatre-

vingt ans, & avant de descendre au tombeau, rend compte à la patrie & aux loix, de l'usage qu'il a fait de son éloquence, n'étoit pas moins susceptible de pathétique que de force. Mais l'ouvrage, avec des beautés, est bien loin d'avoir ce caractère. Le sujet est grand, l'exécution est foible.

Enfin à quatre-vingt quatorze ans, il eut le courage de commencer un sixième & dernier éloge, & il le finit à quatre-vingt dix-sept. C'est le *Panathénée*. On peut le regarder comme un adieu qu'il voulut faire à ses concitoyens, car c'est un second éloge d'Athènes. Sans cesse il y compare Lacédémone & sa patrie. Il n'est pas nécessaire de dire à qui il donne la préférence. L'ame de l'orateur n'étoit pas susceptible d'enthousiasme pour Sparte. Les arts & les plaisirs d'Athènes, un peuple facile, un caractère brillant, les graces jointes à la valeur, la volupté mêlée quelquefois à l'héroisme,

de grands hommes populaires, des loix qui dirigeoient plus la nature qu'elles ne la forçoient, enfin des vertus douces, & des vices même tempérés par l'agrément, devoient plaire bien davantage à un genre d'eſprit qui ornoit tout, & préféroit la grace à la force. Au reſte cet éloge, comme on s'en doute bien, porte le caractère de l'âge où il fut compoſé. C'eſt l'abandon de l'ame dans un ſonge tranquille. On voit ſe ſuccéder lentement & doucement les mouvemens de l'orateur. On voit les impreſſions arriver juſqu'à lui par des ſecouſſes inſenſibles; & ſes idées reſſemblent à ces lumières affoiblies & pâles qui ſe réfléchiſſent de loin, & conſervent de la clarté ſans chaleur.

Tels ſont, à peu près, les éloges que nous avons d'Iſocrate. Malgré le fanatiſme des réputations, il faut convenir de bonne foi, que l'effet qu'on

éprouve en les liſant, eſt bien au deſſous de l'ancienne célébrité de l'orateur.

Tâchons d'en trouver les raiſons. D'abord un des principaux mérites d'Iſocrate étoit l'harmonie. On ſait combien les Grecs y étoient ſenſibles. Nés avec une prodigieuſe délicateſſe d'organes, leur ame s'ouvroit par tous les ſens à des impreſſions vives & rapides. La mélodie des ſons excitoit chez eux le même enthouſiaſme que la vue de la beauté. La muſique faiſoit partie de leurs inſtitutions politiques & morales. Le courage même & la vertu s'inſpiroient par les ſons. Qu'on juge, chez un peuple ainſi organiſé, combien devoit être eſtimé un orateur qui, le premier, créa l'harmonie de la proſe. Pour nous, ce mérite eſt preſque étranger. Nous ſommes des Scythes qui voyageons, un bandeau ſur les yeux, à travers les ruines de la Grèce.

Un autre grand mérite de cet orateur, c'étoient des fineſſes & des grâces de ſtyle. Or ces fineſſes & ces grâces tiennent ou à des idées, ou à des liaiſons d'idées qui nous échappent. Elles ſuppoſent l'art de choiſir préciſément le mot qui correſpond à une ſenſation ou délicate, ou fine; d'exprimer une nuance de ſentiment bien diſtincte de la nuance qui la précède ou qui la ſuit; d'indiquer par un mot, un rapport ou convenu, ou réel entre pluſieurs objets; de réveiller à la fois pluſieurs idées qui ſe touchent. Il en eſt d'un peuple qui entend parfaitement une langue, & de l'orateur qui lui parle, comme de deux amis qui ont paſſé leur vie enſemble, & qui converſent. Les lieux, les temps, les ſouvenirs, attachent pour eux, à chaque mot, une foule d'idées dont une ſeule eſt exprimée, & dont les autres ſe développent rapidement dans l'ame ſenſible. Admettez un tiers à

cette converſation ; il ne concevra point ce que ces mots ont de touchant, ni pourquoi ils excitent une émotion ſi tendre, & font peut-être verſer les plus douces larmes. Telle eſt l'image du différent effet que produiſent les beautés acceſſoires & les fineſſes d'expreſſion dans une langue vivante, ou dans une langue morte. Plus un écrivain a de ce genre de beautés, plus il doit perdre.

Enfin, le philoſophe attache par l'étendue & la profondeur des idées ; l'orateur ne peut attacher que par les paſſions fortes. L'effet des mouvemens doux & tranquiles ſe perd, & n'arrive à la poſtérité, que comme le reſſouvenir d'un ſonge à demi-effacé. Les paſſions ſeules raniment tout ; les paſſions traverſent les ſiècles, & ſe communiquent, après des milliers d'années, ſans s'affoiblir. L'homme a beſoin d'orages ; il veut être agité. C'eſt pour cela que Dé-

moſthène a encore des admirateurs, & qu'Iſocrate n'en a plus. Je ſens l'un; il me pourſuit, il me preſſe; je vais lui répondre. L'autre me parle toujours de loin. J'apperçois ſans ceſſe deux mille ans, entre lui & moi.

CHAPITRE VIII.

De Platon considéré comme Panégyriste de Socrate.

UNE ville Grecque demanda une statue à un artiste célèbre, & lui laissa le choix du sujet. Je ne ferai point un lutteur, dit-il; la Grèce compte assez d'athlètes, & je préfère la vertu à la force. Je ne ferai point un guerrier; ce mérite est commun; des milliers d'hommes, tous les ans, meurent pour leur patrie. Je ne ferai aucun de vos anciens tyrans; je briserois plutôt leurs images. Je pourrois représenter quelqu'un de vos Dieux; mais vous en avez en foule dans vos temples; & pour contempler la Divinité, au défaut des statues, n'avez-vous pas les cieux? Alors le peuple l'interrompit; Statuaire, que feras-tu donc? — Ce qu'il y a jamais eu de plus rare sur la

terre, un homme qui meurt pour la vérité; & il fit Socrate mourant. Sans doute Platon, quand il compoſa ſes dialogues, étoit frappé de la même admiration pour Socrate. Il avoit été ſon diſciple & ſon ami. Il l'avoit vu traîner dans les fers. Il avoit vu la ciguë broyée par les mains de l'Envie, & le fanatiſme prenant d'elle la coupe empoiſonnée pour la préſenter à ſon maître. Depuis, il avoit été témoin des honneurs extraordinaires rendus à ſa mémoire. Il avoit vu les Athéniens, ce peuple léger, cruel & ſenſible, qui tour à tour féroce & tendre, après l'avoir laiſſé périr, le vengeoit. Il avoit pu embraſſer dans Athènes la ſtatue de Socrate élevée par ordre de l'Etat, & peut-être érigée ſur la même place où on l'avoit chargé de chaînes pour le conduire à la mort. Plein de l'admiration générale & de la ſienne, il voulut auſſi contribuer à la gloire de ſon maître, en l'éterniſant; & il

conſacra preſque tous ſes ouvrages à ſon éloge.

On peut dire que Socrate ne put avoir un panégyriſte plus célèbre, ni plus digne de lui. On a ſouvent attaqué Platon comme philoſophe; on l'a toujours admiré comme Ecrivain. En ſe ſervant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à ſa beauté. Il ſemble qu'il eût contemplé & vû de près cette beauté éternelle dont il parle ſans ceſſe, & que par une méditation profonde, il l'eût tranſportée dans ſes écrits. Elle anime ſes images; elle préſide à ſon harmonie; elle répand la vie & une grace ſublime ſur les ſons qui repréſentent ſes idées. Souvent elle donne à ſon ſtile ce caractère céleſte que les artiſtes Grecs donnoient à leurs divinités. Comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter Olympien de Phidias, ſon expreſſion eſt grande & calme; ſon élévation paroît tranquille comme celle des cieux.

On diroit qu'il en a le langage. Son ſtile ne s'élance point, ne s'arrête point ; les idées s'enchaînent aux idées ; les mots qui compoſent les phraſes, les phraſes qui compoſent le diſcours, tout s'attire & ſe déploye enſemble ; tout ſe développe avec rapidité & avec meſure, comme une armée bien ordonnée qui n'eſt ni tumultueuſe, ni lente, & dont tous les ſoldats ſe meuvent d'un pas égal & harmonieux pour s'avancer au même but.

On ſait que dans tous les ouvrages de Platon, c'eſt Socrate qui méne l'homme à la vérité. Socrate en même-temps conſerve ſon caractère & ſon génie. Partout il garde ſa manière de raiſonner, ſes inductions, ſes interrogations, ces eſpèces de piéges & de longs détours dans leſquels il enveloppoit ſes adverſaires, pour les amener malgré eux à une vérité qu'ils combattoient. On peut donc regarder tous les

dialogues de Platon enſemble, comme une eſpèce de Drame compoſé en l'honneur de ſon maître. Socrate dans chaque ſcène prêche la morale ; & le dénouement, c'eſt la ciguë.

Les trois dialogues qui forment ce dénouement, ſont de véritables éloges ſans en avoir le titre, & d'autant plus intéreſſans qu'ils ſont en action. On ne pourra pas juger dans un extrait, du ſtile & de l'éloquence de Platon ; mais on connoîtra du moins le caractère moral de Socrate, un des plus beaux qu'il y ait jamais eu ; depuis que chez les peuples civiliſés on parle de vertu en commettant des crimes.

Le premier de ces trois diſcours eſt l'apologie. Qu'on ſe peigne un vieillard de ſoixante-dix ans, qui toujours a été vertueux & juſte, paroiſſant dans les tribunaux pour la première fois ; intrépide & ſimple devant ſes juges, comme il l'étoit dans les actions ordinai-

res de ſa vie ; dédaignant l'artifice & les vains ſecours de l'éloquence, n'en connoiſſant d'autre que la vérité, & jurant de parler ſon langage juſqu'au dernier moment ; priant ſes juges avec l'autorité d'un vieillard & d'un homme de bien, d'examiner ſi ce qu'il va leur dire eſt juſte ou ne l'eſt pas, parce que c'eſt là leur fonction, comme la ſienne eſt de dire la vérité ; parlant de ſes accuſateurs ſans colère comme ſans dédain ; du reſte tranquile ſur ſon ſort, qu'il ſoit condamné ou qu'il ſoit abſous, abandonnant à Dieu le ſuccès, & ſe juſtifiant pour obéir à la loi ; tel paroît Socrate dans ſon début.

Sa réponſe aux accuſations eſt pleine de ſimplicité & de force. Il parle comme l'innocence doit parler à la calomnie, & la ſageſſe à la ſuperſtition.

Il fait voir enſuite quelle eſt l'origine & la ſource des bruits répandus contre lui dans Athènes. C'eſt qu'il n'a pas reſpecté les foibleſſes & les vices des

hommes, & ſurtout de quelques hommes puiſſans : voilà ſon crime. S'il meurt, ce ne ſont pas ſes accuſateurs qui cauſeront ſa mort. Ils ne ſont que les inſtrumens de la haine. Ses meurtriers ſeront la calomnie & l'envie.

C'étoit la coutume que les accuſés euſſent recours aux prières & aux larmes : ils faiſoient paroître leurs enfans, leurs proches & leurs amis, pour obtenir par la compaſſion ce qu'ils n'auroient pas toujours obtenu par la juſtice. Et moi auſſi, dit Socrate, j'ai une famille, j'ai trois fils dont l'un eſt ſorti de l'enfance, & les deux autres ont encore beſoin des ſecours de leur père. Je n'en ferai cependant paroître aucun pour vous attendrir. Et ce n'eſt ni par mépris, ni par orgueil : ces ſentimens ne peuvent entrer dans le cœur de Socrate. Mais la gloire de ſes juges, la ſienne, celle de la république lui défendent de donner un tel exemple, à

ſon âge ſurtout, & avec le nom qu'il porte; car, dit-il, que ce nom ſoit mérité ou ne le ſoit pas, on eſt perſuadé que Socrate eſt au-deſſus des hommes ordinaires. Un tel abbaiſſement ne peut que déshonorer & l'accuſé qui ſe le permet, & le juge qui le ſouffre. D'ailleurs eſt-il permis, dit Socrate, de prier ſon juge? il faut l'éclairer & non pas le fléchir. Le juge n'eſt point aſſis pour faire grace; il eſt aſſis pour prononcer ſelon la loi. Hommes Athéniens, leur dit-il, n'exigez donc point de moi ce qui n'eſt ni honnête, ni conforme à la ſainteté & à la juſtice. Souvenez-vous de vos ſermens.... & prononcez ſelon ce qui conviendra le plus à votre intérêt & au mien.

Socrate s'arrête... les juges ſe lèvent pour recueillir les voix; & il eſt condamné. Il reprend la parole avec le même calme. » Vous m'avez con-» damné, je vous le pardonne; je

» m'y attendois, & je ſuis même
» plus étonné qu'il y ait eu tant de
» ſuffrages pour m'abſoudre.... O
» Athéniens! vous venez de fournir
» un ſujet éternel à ceux qui voudront
» blâmer Athènes. On lui reprochera
» d'avoir fait mourir Socrate, qui
» étoit, dira-t-on, un ſage: car, pour
» avoir droit de vous blâmer, on me
» donnera ce nom que je ne mérite
» pas. Au lieu que, ſi vous aviez en-
» core attendu quelque temps, je
» mourois ſans qu'Athènes ſe déſho-
» norât. Regardez mon âge; je ne
» tiens preſque plus à la vie; & déja
» je touchois à ma tombe ».

Socrate continue; il parle tranquillement à ſes juges. Il peint le plaiſir qu'il aura de converſer, dans un autre univers, avec les grands hommes de tous les temps, avec ceux qui ont été, comme lui, les victimes d'un jugement injuſte; & il fait des vœux pour que ſes enfans meurent un jour comme

leur père, s'ils ont le bonheur d'importuner auſſi les Anitus par leur vertu. Il finit par ces mots ſublimes & ſimples ; « mais il eſt temps de » nous en aller, moi pour mourir & » vous pour vivre : de ces deux choſes » quelle eſt la meilleure ? Les Dieux le » ſavent, mais aucun homme ne le » ſait ».

Tel eſt ce premier diſcours de Platon, où il a développé l'ame de Socrate. Il y régne une éloquence douce & noble, le courage de la vertu, le reſpect pour la Divinité & pour ſoi-même. Socrate ſe juſtifie en converſant avec ſes ennemis & avec les Athéniens. C'eſt l'homme ſage qui montre la raiſon, & parle en paix à ceux qui la condamnent.

Au ſecond diſcours, la ſcène change. Socrate eſt dans la priſon, & il dort. Criton approche, contemple le vieillard, & admire ce ſommeil profond. Il craint de le troubler, & il attend.

Socrate s'éveille. Criton lui annonce que c'eſt le lendemain qu'il eſt condamné à mourir. Comme il plaira aux Dieux, dit Socrate. Alors ſon ami le conjure de vouloir bien ſe conſerver lui-même. Il lui apprend qu'il a gagné les gardes, que tout eſt prêt, & qu'il ne tiendra qu'à lui de ſe dérober la nuit ſuivante à ſes perſécuteurs.

Socrate, avec la tranquillité d'un homme qui juge une cauſe qui lui eſt étrangère, examine s'il doit fuir ou reſter. » Ami Criton, dit-il, il n'y » a qu'une règle, la juſtice. Tant que » j'ai vécu, je lui ai obéi. Je ſuis en- » core le même. Mon ſort eſt chan- » gé; mes principes ne le ſont pas. » Voyons, & ſi nous n'en trouvons pas » de meilleurs, vous ſavez bien que je » ne m'écarterai pas de ceux que j'ai » toujours ſuivis; non, quand tout un » peuple me préſenteroit comme des » ſpectres menaçans, la pauvreté, les » chaînes & la mort ». Alors il diſcute

la queſtion, & il examine s'il eſt permis de déſobéir aux loix pour éviter la mort.

Tout-à-coup il perſonifie les loix, & ſuppoſe qu'au moment même où il va mettre les pieds hors de la priſon pour s'enfuir, les Loix lui apparoiſſent & lui crient: « Socrate, que fais-tu? Ne » ſens-tu pas que dans ce moment tu » anéantis, autant qu'il eſt en toi, & » les loix & la patrie? Penſes-tu qu'une » ville puiſſe ſubſiſter, ſi les jugemens » publics n'y ont plus de force, ſi » tout citoyen, à ſon gré, peut les » enfreindre?... Eh quoi! ſi, par un » jugement injuſte, la patrie t'offenſe, » as-tu droit de lui nuire? Tu lui dois » ta naiſſance, celle de ton père, le » lien ſacré qui a uni ton père à la fem- » me qui t'a donné le jour. Ton édu- » cation, ta vie, ton ame, tout lui » appartient. Tu ès ſon fils & ſon eſ- » clave. Qu'elle arme contre toi des » bourreaux, qu'elle te jette dans les

» fers, qu'elle t'envoie aux combats
» pour recevoir des bleſſures & mou-
» rir, ton devoir eſt d'obéir. Fuir, ou
» quitter ton rang eſt un crime. Dans
» les tribunaux, dans les priſons, ſur
» les champs de bataille, par-tout les
» ordres de la patrie ſont ſacrés. Un
» citoyen qui ſe révolte contr'elle, eſt
» plus coupable qu'un fils armé contre
» ſon père ». . . . . Les loix continuent :
» Il feroit beau entendre Socrate ra-
» contant ſous quel déguiſement ri-
» dicule il s'eſt enfui de ſa priſon ! &
» ſi on lui demande comment, déja
» vieux, & n'ayant plus que peu de
» temps à paſſer ſur la terre, cepen-
» dant, par un lâche amour pour la
» vie, il a pu ſe réſoudre à traîner les
» reſtes d'une vieilleſſe ſi honteuſe,
» après avoir enfreint les loix de ſon
» pays, que répondra-t-il ?... O So-
» crate ! tu entendrois ſouvent des
» diſcours qui te feroient rougir. . . . .
» Eſt-ce pour tes enfans que tu vou-

» drois vivre?... Tes enfans ! Et n'as-
» tu pas des amis ? Socrate, laiſſe-toi
» perſuader, & ne préfère ni tes enfans,
» ni ta vie, ni rien même à la juſtice.

Criton cède. Il admire Socrate qui finit par lui dire; » marchons par où » Dieu nous conduit ».

Le troiſième diſcours beaucoup plus connu que les deux autres, eſt ce Phédon ſi fameux qui contient le récit des derniers entretiens & de la mort de Socrate. C'eſt un des ouvrages les plus célèbres de l'antiquité. C'eſt celui que Cicéron, comme il nous l'apprend lui-même, n'avoit jamais pu lire ſans verſer des larmes. C'eſt celui que Caton prêt à mourir, relut deux fois pour s'affermir dans l'idée de l'immortalité. On oſe dire que nul éloge, ni ancien, ni moderne, n'offre un tableau ſi grand. La mort d'un homme juſte eſt un objet ſublime par lui-même : mais ſi ce juſte eſt opprimé, ſi l'erreur traîne la

vérité au ſupplice, ſi la vertu ſouffre la peine du crime, ſi en mourant elle n'a pour elle-même que Dieu & quelques amis qui l'entourent, ſi cependant elle pardonne à la haine, ſi de l'enceinte obſcure de la priſon où elle meurt, ſes regards ſe tournent avec tranquillité vers le ciel, ſi prête à abandonner les hommes, elle emploie encore ſes derniers momens à les inſtruire, ſi enfin au moment où elle n'eſt plus, ce ſoit le crime qui l'a condamnée qui paroiſſe malheureux, & non pas elle ; alors je ne connois point d'objet plus grand dans la nature : & tel eſt le ſpectacle que nous préſente Platon, en décrivant la mort de Socrate. Il y joint tous ces détails qui donnent de l'intérêt à une mort célèbre & qui en reçoivent à leur tour. Nous ſuivons Socrate de l'œil ; nous ne perdons pas un de ſes mouvemens, pas un de ſes diſcours. Nous le voyons quand on lui améne ſes deux enfans ;

quand

quand il donne ſes derniers ordres pour ſa maiſon ; quand il fait éloigner les femmes ; quand ſes amis meſurent aveceffroi la courſe du ſoleil, qui bientôt va ſe cacher derrière les montagnes ; & quand la coupe fatale arrive ; & lorſqu'avant de la prendre, il fait ſa prière au ciel pour demander un heureux voyage ; & l'inſtant où il boit ; & les cris de ſes amis dans ce moment ; & la douceur tranquille avec laquelle il leur reproche leur foibleſſe ; & ſa promenade en attendant la mort ; & le moment où il ſe couche ſur ſon lit dès qu'il ſent ſes jambes s'appeſantir : & la mort qui monte & le glace par degrés ; & l'eſclave qui lui touche les pieds que déja il ne ſent plus ; & ſa dernière parole ; & ſon dernier, ſon éternel ſilence au milieu de ſes amis qui reſtent ſeuls. Dans cette Athènes ſoumiſe aujourd'hui à la domination d'un peuple barbare, le voyageur curieux va encore viſiter les ruines de quelque

temple. Il s'arrête sur quelque colonne à demi brisée. Pour moi je voudrois qu'au lieu des ruines du temple de Minerve, le temps eût conservé la prison où est mort Socrate. Je voudrois que sur la pierre noire & brute on eût gravé : ici il prit la coupe ; là, il bénit l'esclave qui la lui portoit ; voici le lieu où il expira. On iroit en foule visiter ce monument sacré. On n'y entreroit pas sans une sorte de respect religieux ; & toute ame courageuse & forte, à ce spectacle, se sentiroit encore plus élevée. Ainsi l'on nous dit qu'Alexandre fut ému sur la tombe d'Achille ; & César, maître de l'Egypte, contempla long-temps en silence & dans une rêverie profonde le tombeau d'Alexandre. Au lieu de ce monument qui a péri, nous avons du moins ceux de Platon qui seront immortels. Je me plais à penser que tous les juges qui avoient condamné Socrate, lurent du moins une fois avant

de mourir, ces trois diſcours où il eſt repréſenté ſi vertueux & ſi grand. Juges qui condamnez les hommes, vous pouvez immoler un ſage, & flétrir un inſtant l'homme que la calomnie pourſuit. Le glaive eſt dans vos mains; vous frappez; mais l'œil inévitable du temps vous obſerve & vous juge. Le temps reverſera ſur vous l'opprobre dont vous aurez couvert les gens de bien; & vingt ſiècles écoulés ne l'effaceront pas.

Je me ſuis arrêté avec plaiſir ſur ces ouvrages, parce qu'on les cite beaucoup & qu'on les lit peu. D'ailleurs, dans le cours de cet Eſſai, parmi la foule innombrable de ceux qui ont été loués, où trouverons-nous des hommes comme Socrate, & des panégyriſtes comme Platon? Enfin, dans tous les temps, il eſt bon de préſenter aux hommes des exemples de courage. Quand Thraſéas, qui mourut auſſi dans Rome pour

avoir été vertueux & juſte, faiſoit couler ſon ſang ; jeune homme, dit-il à un Romain qui étoit préſent, approche & regarde *.

---

* *Propiùs vocato quæſtore, ſpecta juvenis, inquit.* TACIT. Ann. 16.

CHAPITRE IX.

Suite des Eloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque, & de Lucien.

LA Grèce qui dans ce siècle produisit une foule de grands hommes, n'en a point eu qui ait été plus souvent, ni mieux loué que Socrate. Il est même à remarquer qu'un simple citoyen d'Athènes est devenu plus célèbre, que beaucoup de Princes qui, les armes à la main, ont changé une partie du monde. Qu'on ne s'en étonne pas. Sa mort aujourd hui même nous intéresse plus que toutes ces révolutions qui ne sont pour la plûpart que des monumens de férocité ou de foiblesse, & des crimes de mercenaires payés par des tirans. Après Platon un très-grand nombre de philosophes ou d'orateurs tels que Xénophon,

Ariſtoxène, Démétrius de Phalère, Calliſtène, Dion, Libanius, & beaucoup d'autres que je pourrois citer, firent tous des apologies ou des éloges de Socrate. La plûpart ſont perdus; ceux de Xénophon ſont reſtés.

Ce philoſophe avoit été, comme Platon, le diſciple & l'ami de Socrate. Mais l'un ſe contenta d'éclairer les hommes, & l'autre voulut encore les ſervir. Il fut à la fois Ecrivain & Homme d'Etat. On ſait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des dix mille: mais on ne ſait pas également que pour récompenſe il fut exilé de ſon pays. Son caractère avoit cette eſpece de phyſionomie antique que nous ne connoiſſons plus. C'eſt lui à qui on vint annoncer au milieu d'un ſacrifice, que ſon fils venoit de mourir. Il avoit une couronne de fleurs ſur la tête, & il l'ôta On lui dit qu'il étoit mort dans une bataille en combattant avec courage; il remit la couronne

ſur ſa tête, & continua d'offrir de l'encens aux Dieux. Tour-à-tour guerrier & philoſophe, il écrivit dans ſon éxil pluſieurs ouvrages de politique, de morale & d'hiſtoire. Celui qui avoit dans l'ame toute la vigueur d'un Spartiate, eut dans l'eſprit toutes les graces d'un Athénien.

Cette grace, cette expreſſion douce & légère qui embellit en paroiſſant ſe cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages & qu'on définit ſi peu; ce charme qui eſt néceſſaire à l'Ecrivain comme au Statuaire & au Peintre; qu'Homère & Anacréon eurent parmi les Poëtes Grecs, Apelle & Praxitèle parmi les artiſtes; que Virgile eut chez les Romains, & Horace dans ſes Odes voluptueuſes, & qu'on ne trouva preſque point ailleurs; que l'Arioſte poſſéda peut-être plus que le Taſſe; que Michel-Ange ne connut jamais, & qui verſa toutes ſes faveurs ſur Raphaël & le Corrége; que ſous Louis XIV

la Fontaine preſque ſeul eut dans ſes vers (car Racine connut moins la grace que la beauté) dont aucun de nos Ecrivains en proſe ne ſe douta excepté Fénélon, & à laquelle nos uſages, nos mœurs, notre langue, notre climat même ſe refuſent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner ni cette ſenſibilité tendre & pure qui la fait naître, ni cet inſtrument facile & ſouple qui la peut rendre; enfin cette grace, ce don ſi rare & qu'on ne ſent même qu'avec des organes ſi déliés & ſi fins, étoit le mérite dominant des écrits de Xénophon. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que c'étoit alors dans la Grèce le caractère général des arts. Depuis peu de temps la grace avoit introduit dans les ouvrages des artiſtes ces formes douces & arrondies, & cette expreſſion de la nature, qui plaît dès qu'on peut la connoître. Il s'étoit ouvert une école où la grâce adouciſſoit les beautés ſévères que la correc-

tion ſublime de Phidias avoit données à ſes deſſeins. Parrhaſius avoit commencé; ſes ſucceſſeurs l'avoient ſuivi; & le plus célèbre de tous, Praxitèle répandoit alors ſur ſes ouvrages, ſur le Cupidon de Theſpis, ſur la Vénus de Cnide, cette grace inimitable qui faiſoit le caractère de ſon génie. Les Grâces dans le même temps avoient, au rapport des anciens, embelli l'eſprit, le caractère & l'ame de Socrate. Il alloit quelquefois les étudier chez Aſpaſie. Il en inſpiroit le goût aux artiſtes. Il les enſeignoit à ſes diſciples; & probablement Xénophon & Platon les reçurent de lui : mais Platon né avec une imagination vaſte, leur donna un caractère plus élevé, & aſſocia pour ainſi-dire à leur ſimplicité un air de grandeur; Xénophon leur laiſſa cette douceur & cette élégante pureté de la nature qui enchante ſans le ſavoir; qui fait que la grâce gliſſe légèrement ſur les objets & les éclaire

comme d'un demi-jour; qui fait que peut-être on ne la ſent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu-à-peu, s'empare de l'ame par degrés & y laiſſe à la fin le plus doux des ſentimens; à peu-près comme ces amitiés qui n'ont d'abord rien de tumultueux, ni de vif, mais qui ſans agitation & ſans ſecouſſes pénétrent l'ame, offrent plus l'image du bonheur que d'une paſſion, & dont le charme inſenſible augmente à meſure qu'on s'y habitue.

Telle étoit l'impreſſion que firent autrefois ſur les Grecs, les écrits de Xénophon. Il a fait comme Platon une apologie de Socrate, & de plus quatre livres ſur l'eſprit, le caractère, & les principes de ſon maître. C'eſt un véritable éloge ſans en avoir la forme. Platon eſt plus éloquent ſans doute; Xénophon peut-être perſuade mieux. L'un élève davantage; il deſſine ſa figure avec plus de hardieſſe.

Dans l'autre on croit voir Socrate même ; & le Peintre disparoît. Enfin si Socrate lui-même avoit pu lire les ouvrages de ses deux disciples, il eût peut-être plus admiré l'un ; mais il eût plus tendrement aimé l'autre.

Ce même Xénophon Athénien & Panégyriste de Socrate, a fait aussi le panégyrique d'un Roi. Ce roi étoit Agésilas. On sait qu'il étoit né dans cette ville, où la plus étonnante des institutions avoit créé une nature nouvelle ; où l'on étoit citoyen avant que d'être homme ; où le sexe le plus foible étoit grand ; où la loi n'avoit laissé de besoins que ceux de la nature, de passions que celle du bien public ; où les femmes n'étoient épouses & mères que pour l'état ; où il y avoit des terres & point d'inégalité, des monnoies & point de richesse ; où le peuple étoit souverain quoiqu'il y eut deux Rois ; où les Rois absolus dans les armées, étoient ailleurs soumis à une magis-

trature terrible ; où un ſénat de vieillards ſervoit de contre-poids au peuple & de conſeil au prince ; où enfin tous les pouvoirs étoient balancés, & toutes les vertus extrêmes. Xénophon paſſionné pour ce gouvernement & pour les vertus, avoit ſuivi Agéſilas en Aſie, lorſque ce prince y alla combattre & vaincre. Il vainquit avec lui ; & l'amitié la plus étroite unit enſemble le Philoſophe & le Roi. Dans la ſuite il célébra les vertus dont il avoit été le témoin. Ce prince par un ſentiment ou bien vain ou bien grand, avoit défendu qu'on lui élevât aucune ſtatue. Xénophon lui éleva un monument plus durable.

Son éloge d'Agéſilas eſt diviſé en deux parties. La première n'eſt qu'une eſpèce de récit hiſtorique. L'orateur parcourt toutes les grandes actions de ce prince, ſes guerres, ſes victoires, & les principaux événemens de ſa vie. La ſeconde eſt conſacrée à célébrer

les qualités de ſon ame. On y voit tour à tour la juſtice d'un homme d'Etat, le courage d'un héros, la fierté d'un républicain, la ſenſibilité d'un ami, & ſurtout la ſimplicité de ces hommes antiques qui faiſoient de grandes choſes ſans faſte, tandis que depuis on en a fait de petites & quelquefois même de viles avec orgueil. Il n'y a dans tout cet éloge nul mouvement d'orateur. C'eſt la marche ſimple d'un homme vertueux qui parle de la vertu avec ce ſentiment doux qu'elle inſpire. En général, c'eſt là le mérite des anciens. Nous mettons plus d'appareil à tout, & dans nos actions comme dans nos écrits. Seroit-ce parce que nous nous efforcerions d'autant plus de paroître grands, que nous aurions moins de grandeur réelle? ou parce que le luxe de nos mœurs ſe communiquant à nos eſprits comme à nos ames, nous ôteroit ce goût précieux & pur de ſimplicité; ou par-

ce que l'inégalité plus marquée dans les monarchies, mettant plus de distinction entre les rangs, il doit néceſſairement y avoir plus d'affectation, plus d'effort, plus de deſir de paroître différent de ce que l'on eſt, & par conſéquent quelque choſe de plus exagéré dans les manières, dans les mœurs & dans la tournure générale de l'eſprit ? ou enfin parce que chez un peuple indifférent & léger, qui peut-être voit tout avec rapidité & ne s'arrête ſur rien, il faut pour ainſi-dire que tous les objets ſoient en relief pour qu'ils ſoient apperçus ?

Si parmi nos Ecrivains modernes il y en a quelqu'un à qui Xénophon puiſſe être comparé, c'eſt Fénélon. On trouve dans tous les deux la même douceur de ſtyle, les mêmes graces, des vues de politique profondes, l'amour des loix & des hommes, un goût de vertu ſans effort, & ce naturel touchant qui gagne la confiance du lec-

teur & le perſuade ſans le fatiguer. Il y a sûrement du rapport entre le Télémaque & la Cyropédie ou l'inſtitution de Cyrus. Enfin ſi on vouloit, on en trouveroit peut-être entre les perſonnes même. Il eſt vrai que l'Archevêque de Cambrai ne commanda point les armées comme le philoſophe Athénien ; mais l'un fut le conſeil & l'ami d'un Roi de Sparte vertueux & auſtère : le Duc de Bourgogne l'ami & l'élève de l'autre, eut à peu-près le même caractère. Tous deux eſſuyèrent des diſgraces, & tous deux vécurent exilés & tranquilles, cultivant juſqu'au dernier moment les trois choſes les plus douces de la vie, la vertu, l'amitié & les lettres.

C'eſt dans le temps que les grands hommes ſont le plus communs, dit Tacite*, que l'on rend auſſi le plus de

Iiſdem temporibus optimè æſtimantur virtutes, quibus facillimè gignuntur.

TACIT. Vit. Agric.

juſtice à leur gloire. Ces beaux ſiècles de la Grèce qui produiſirent les héros, firent naître auſſi une foule d'Ecrivains pour relever leurs actions. Cicéron dans le ſecond livre de l'orateur, nous apprend que de ſon temps on avoit un grand nombre d'ouvrages grecs qui contenoient les éloges de Thémiſtocle, d'Ariſtide, d'Epaminondas, de Philippe & d'Alexandre. Aujourd'hui aucun de ces monumens n'exiſte; mais nous avons un ouvrage plus précieux qui les raſſemble tous.

Evoque devant moi les grands hommes; je veux les voir & converſer avec eux; diſoit un jeune prince plein d'imagination & d'enthouſiaſme, à une Pithoniſſe célèbre qui paſſoit dans l'Orient pour évoquer les morts. Un ſage qui n'étoit pas loin de-là, & qui paſſoit ſa vie dans la retraite, approcha & lui dit: je vais exécuter ce que tu deman-

des. Tiens, prends ce livre; parcours avec attention les caractères qui le compoſent; à meſure que tu liras, tu verras s'elever autour de toi les ombres des grands hommes, & elles ne te quitteront plus. Ce livre étoit les hommes illuſtres du philoſophe de Chéronée. C'eſt là en effet que toute l'antiquité ſe trouve. Là, chaque homme paroît tour à tour avec ſon génie, & les talens ou les vertus qui ont influé ſur le ſort des peuples. Naiſſance, éducation, mœurs; principes ou qui tiennent au caractère ou qui le combattent; concours de pluſieurs grands hommes qui ſe développent en ſe choquant; grands hommes iſolés & qui ſemblent jettés hors des routes de la nature dans des temps de foibleſſe & de langueur; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe; développement rapide d'un peuple naiſſant à qui un homme de génie imprime ſa force; mou-

vement donné à des nations par les loix, par les conquêtes, par l'éloquence ; grandes vertus toujours plus rares que les talens, les unes impétueuſes & fortes, les autres calmes & raiſonnées ; déſſeins tantôt conçus profondément & mûris par les années, tantôt inſpirés, conçus, exécutés preſqu'à la fois, & avec cette vigueur qui renverſe tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir ; enfin des vies éclatantes, des morts illuſtres & preſque toujours violentes ; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une réſiſtance égale dans ce qui les entoure ; ils pé ent ſur l'univers, & l'univers ſur eux ; & derrière la gloire eſt preſque toujours caché l'exil, le fer ou le poiſon : tel eſt à peu-près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du ſtyle & de la manière, on la connoît. C'eſt celle d'un vieillard plein de ſens, accoutumé au ſpec-

tacle des choſes humaines, qui ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité & blâme ſans indignation. Sa marche eſt meſurée, & il ne la précipite jamais. Semblable à une rivière calme, il s'arrête, il revient, il ſuſpend ſon cours, il embraſſe lentement un terrein vaſte. Il ſéme tranquillement & comme au hazard ſur ſa route, tout ce que ſa mémoire vient lui offrir. Enfin partout il converſe avec ſon lecteur; c'eſt le Montagne des Grecs; mais il n'a point comme lui cette manière pittoreſque & hardie de peindre ſes idées, & cette imagination de ſtyle que peu de poëtes même ont eue comme Montagne. A cela près, il attache & intéreſſe comme lui, ſans paroître s'en occuper. Son grand art ſurtout eſt de faire connoître les hommes par les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillans dont Salluſte le premier donna des modèles, & que le

Cardinal de Retz par ſes Mémoires mit ſi fort à la mode parmi nous ; il fait mieux, il peint en action. On croit voir tous ces grands hommes agir & converſer. Toutes ſes figures ſont vraies & ont les proportions exactes de la nature. Quelques perſonnes penſent que c'eſt dans ce genre qu'on devroit écrire tous les éloges. On ébloui-roit peut être moins, diſent-elles, mais on ſatisferoit plus ; & il faut ſavoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'eſtime.

Parmi les Ecrivains grecs qui ont fait des élo es , on ne s'attend guère à trouver le nom de Lucien. Il eſt beaucoup plus connu par la fineſſe de ſes ſatyres. C'eſt le Swift des Grecs. Ses parens l'avoient deſtiné à l'art de Sculpteur ; & il eut cela de commun avec Socrate. Mais celui-ci travailla quelque temps, & fit même trois Grâces qui furent long-temps célèbres , & parce qu'elles étoient vêtues & par-

ce qu'elles étoient de Socrate : au lieu que Lucien demeura peu en apprentiſſage. Il eut le bonheur de caſſer bien vîte une table de marbre. Cet accident qui lui fit une querelle, le rendit tout entier à la philoſophie & aux lettres. Il avoit ce tact du ridicule qui tient à un eſprit délié & fin, & cette arme légère de la plaiſanterie, qui conſiſte preſque toujours à faire contraſter les objets, ou en réveillant une grande idée à côté d'une petite choſe, ou une petite idée à côté d'une grande. De ce rapprochement ou de ce contraſte, naît le ridicule que les peuples ſimples ignorent, que les peuples à grand caractère mépriſent, mais qui eſt ſi à la mode chez toutes les nations dans cette époque où les vices ſe mêlent aux agrémens, & où l'eſprit ayant peu de grandes choſes à obſerver, multiplie par le loiſir ſes idées de détail. Lucien avec ce talent s'empara donc de ſon ſiècle pour en faire juſtice. Il

compoſa ſon eſprit de celui de Socrate & d'Ariſtophane ; & dans des ouvrages courts & dialogués, mit tour à tour en ſcène les dieux, les hommes, les Rhéteurs, les courtiſanes & les philoſophes. Il attaqua comme la Bruyère les vices & les ridicules de ſon temps ; mais moins fort & moins ardent que lui, ayant plutôt cette fleur d'eſprit qu'eut dans la ſuite Fontenelle, avec plus de hardieſſe & de ſaillie dans le caractère, il mêla partout la philoſophie à la légèreté, & la ſatyre à la grace.

Parmi la foule de ſes ouvrages, on a de lui un éloge de Démoſthène, qui mérite d'être diſtingué. Lucien y eſt original & piquant comme partout ailleurs. Il ne s'aſtreint pas à la forme des éloges. Sa deviſe, comme il le dit lui-même, eſt de n'imiter perſonne. La première partie eſt un récit. Lucien en ſe promenant rencontre un poëte qui travailloit à l'éloge d'Homère. Lui,

de ſon côté, rêvoit à l'éloge de Démoſthène. La converſation s'engage. En parlant chacun de celui qu'ils veulent louer, une partie de l'éloge ſe fait. Le reſte eſt un dialogue entre Antipater, tyran de Macédoine, & un officier qu'il avoit envoyé pour s'aſſurer de Démoſthène. L'officier lui apprend que Démoſthène, pour ne pas tomber entre ſes mains, s'eſt empoiſonné dans un temple. Alors Antipater, quoiqu'ennemi de ce grand homme, ne peut s'empêcher de le louer. On aime à voir le crime rendre hommage à la vertu, & l'homme libre échappé au tyran, célébré par le tyran même.

Les derniers diſcours de Démoſthène à l'officier qui vouloit lui perſuader de venir à la cour de ſon maître, ſont de ce genre d'éloquence qui naît bien plus du caractère que de l'eſprit. Ils roulent ſur la liberté, ſur la ſervitude, ſur la honte de tenir la vie d'un ennemi de la patrie, ſur le déshonneur qu'il cauſeroit à Athènes,

s'il renonçoit à être libre pour ſe faire eſclave dans ſa vieilleſſe. « Lâche, dit-» il, tu me propoſes de vivre de la part » de ton maître ! Si je dois vivre, ſi » les jours de Démoſthène doivent » être conſervés, que mes conſerva-» teurs ſoient mon pays, les flottes » que j'ai armées à mes dépens, les » fortifications que j'ai élevées, l'or » que j'ai fourni à mes concitoyens, » leur liberté que j'ai défendue, leurs » loix que j'ai rétablies, le génie ſa-» cré de nos légiſlateurs, les vertus » de nos ancêtres, l'amour de mes » concitoyens qui m'ont couronné » plus d'une fois, la Grèce entière que » j'ai vengée juſqu'à mon dernier ſou-» pir ; voilà quels doivent être mes » défenſeurs : & ſi dans ma vieilleſſe, » je ſuis condamné à traîner une vie » importune aux dépens des autres, » que ce ſoit aux dépens des priſon-» niers que j'ai rachetés, des pères à » qui j'ai payé la dot de leurs filles,

» des

» des citoyens indigens dont j'ai ac-
» quitté les dettes. Ce n'eſt qu'a ceux-
» là que Démoſthène veut devoir : s'ils
» ne peuvent rien pour moi, je choi-
» ſis la mort. Ceſſe donc de me ſé-
» duire, &c ». J'aime enſuite à voir la pitié de dédain avec laquelle il regarde le courtiſan qui le croyoit ſans défenſe, parce qu'il n'avoit autour de lui ni armes, ni ſoldats, ni remparts, comme ſi le courage n'étoit pas la défenſe la plus sûre pour un grand homme. Antipater admire en écoutant. Il ſemble qu'au ſpectacle d'un homme libre, ſon ame s'élève. Il finit par dire qu'il veut renvoyer à Athènes le corps de Démoſthène, & que ſa tombe ſera un plus grand ornement pour ſa patrie, que le tombeau de ceux qui ſont morts à Marathon.

Telle eſt à peu près l'idée & le plan de cet éloge. La première moitié a cet agrément qui caractériſe preſque tous les ouvrages de Lucien ; la dernière

eſt pleine de grandeur. Elle eſt digne des plus beaux temps de la Grèce. On diroit que Lucien a pris le ton de Démoſthène pour le louer. Quoiqu'alors la Grèce fut eſclave des Romains, on ſe ſouvenoit encore des ſentimens que l'ancienne liberté inſpiroit; & quand l'éloquence trouvoit une ame noble, cette éloquence faiſoit revivre les idées des Miltiades & des Périclès. C'eſt ainſi que dans la populace de Rome moderne, il y a eu des temps où l'on entrevoyoit les deſcendans des Scipions.

CHAPITRE X.

Des Romains. De leurs Eloges du temps de la République. De Cicéron.

En passant des Grecs aux Romains, nous éprouvons à peu près le même sentiment qu'un voyageur, qui après avoir parcouru les Isles de l'Archipel & le climat voluptueux de l'ancienne Ionie, seroit tout à coup transporté au milieu des Alpes ou des Apennins, d'où il découvriroit un horison vaste & une nature peut-être plus majestueuse & plus grande, mais sous un ciel moins pur, & qui ne porteroit point à ses sens cette impression vive & légère qu'il éprouvoit sous le ciel & dans la douce température de la Grèce. A Rome tout fut grave, lent & austère. Les Romains, pendant cinq-cents ans plus brigands disciplinés qu'hommes de génie, n'eurent pen-

dant tout ce temps ni arts, ni goût, ni ſenſibilité, ni imagination, ni éloquence. Ils empruntèrent tout & leurs erreurs même. Les Grecs de la Sicile, de la Calabre & de la Campanie, leur donnèrent leurs divinités, leurs fables, leur alphabet & les caractères de leurs lettres; les Etruſques, leurs ſuperſtitions, leurs augures & leurs combats de gladiateurs; Athènes, Sparte & la Crète, leurs loix des douze tables; des artiſtes Toſcans & Samnites, leurs temples groſſiers & leurs dieux de bois ou de terre cuite; les peuples & les rois qu'ils vainquirent tour à tour, la forme de leurs armes, & la manière d'attaquer & de ſe défendre. A meſure qu'ils étendirent leurs conquêtes, ils ne ſûrent que piller les monumens des arts, ſans ſavoir jamais les imiter. Déja ils avoient enlevé une foule de ſtatues des villes d'Etrurie, de la grande Grèce & de la Macédoine; ils avoient pillé Corinthe & Athènes; ils

avoient ravi & tranſporté à Rome tous les tréſors des arts que la religion, le génie & l'avarice avoient entaſſés à Delphes pendant ſix cents ans ; & cependant il n'étoit né aucun artiſte Romain. Semblables aux tartares qui quinze cents ans après ſubjuguerent la Chine, ou plutôt ſemblables à ces valets d'armées, qui dans une ville priſe d'aſſaut pillent tout, & le lendemain enrichis de dépouilles, joignent un faſte étranger à leur pauvreté réelle ; les Romains dans leur gloire même devoient faire pitié aux Grecs, avant que les vaincus euſſent inſtruit & poli leurs vainqueurs. Dans la ſuite même, tous les arts du deſſein ne furent cultivés avec ſuccès à Rome que par des Grecs. Il falloit que des Grecs leur bâtiſſent leurs temples, leurs portiques, leurs arcs de triomphe ; que des Grecs ornaſſent de peintures les murs de leurs palais. Les arts du génie, ils ne les dûrent qu'à ces mêmes

Grecs dont ils furent en tout les disciples, les admirateurs & les tyrans.

Leur langue formée du vieux Toscan, composée de sons âpres & rudes, n'eut d'abord ni variété, ni précision, ni douceur. La langue est le tableau de la vie ; c'est l'assemblage de toutes les idées d'un peuple, manifesté au dehors par des sons. Or les Romains des premiers siècles vivant parmi les charrues & les armes, ne pouvoient acquérir un grand nombre d'idées, ni créer les signes qui les représentent. Pauvres & austères, leur genre de vie leur interdisoit cette foule de sensations variées & délicates, qui en frappant légèrement les sens, passent dans l'ame, & delà dans les langues qu'elles enrichissent. Ignorant ce qu'on appelle société, qui chez tous les peuples est le fruit de l'oisiveté & du luxe, ils n'avoient point cette foule de sentimens & d'idées qu'elle fait naître, ni ces nuances fines qui

les expriment. Enfin peu accoutumés à méditer, la partie du langage qui peint les idées abſtraites & les mouvemens de l'ame ſe repliant ſur elle-même, leur devoit être preſqu'inconnue.

C'eſt le concours des philoſophes & des poëtes, qui perfectionne les langues. C'eſt aux philoſophes qu'elles doivent cette univerſalité de ſignes qui rend une langue le tableau de l'univers; cette juſteſſe qui marque avec préciſion tous les rapports & toutes les différences des objets; cette fineſſe qui diſtingue tous les progrès d'actions, de paſſions & de mouvemens; cette analogie qui dans la création des ſignes les fait naître les uns des autres, & les enchaîne comme les idées analogues ſe tiennent dans la penſée ou les êtres voiſins dans la nature; cet arrangement qui de la combinaiſon des mots, fait ſortir avec clarté l'ordre & la combinaiſon des idées; enfin cette régularité qui, comme dans un

plan de légiſlation, embraſſe tout, & ſuit par-tout le même principe & la même loi. Mais d'un autre côté, ce ſont les poëtes qui donnent aux langues l'éclat, le mouvement & la vie; ce ſont eux qui, étudiant la marche paſſionnée des idées, apprennent aux ſignes des idées à ſe paſſionner de même. Les poëtes parcourent dans la nature tout ce qui donne des impreſſions ou agréables ou fortes, & tranſportent enſuite ces beautés ou ces impreſſions dans le langage. Ils attachent par une ſenſation un corps à chaque idée, donnent aux ſignes immobiles & lents la légèreté & la vîteſſe, aux ſignes abſtraits & ſans couleur l'éclat des images, aux êtres qui ne ſont vus & ſentis que par la penſée, des rapports avec tous les ſens. Ainſi ce ſeroit aux philoſophes à conſtruire l'édifice des langues, à en jetter les fondemens, à en fixer les proportions & la hauteur, comme les poëtes en

ſont, pour ainſi-dire, les décorateurs & les peintres. C'eſt ce concours des poëtes & des philoſophes, qui donna à la langue des Grecs ſa perfection & ſa beauté. Leurs artiſtes même, en les accoutumant à porter un œil plus attentif ſur la nature pour bien juger & du dégré d'imitation & du choix des objets, contribuèrent peut-être à étendre les idées de ce peuple & ſon langage. Mais les Romains pendant près de ſix cents ans, furent privés de tous ces ſecours. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'éloquence qui tient tant à la perfection des langues, & qui chez les Grecs même eſt née après tous les autres arts, naquit ſi tard dans Rome. Malgré les orages de la liberté, les grands intérèts, & le plaiſir de gouverner par la parole un peuple libre, il n'y eut pas un orateur qu'on put citer avant Caton. Lui-même étoit encore hériſſé & barbare. Sur deux ou trois cents orateurs qui

en divers temps parlèrent à Rome, à peine y en eût-il un ou deux par siècle, qui put passer pour éloquent. Peu même eurent le mérite de parler avec pureté leur langue. La grandeur de cet empire qui s'étendoit sans cesse ; cette ville qui engloutissoit tout, qui appelloit tous les Rois, tous les peuples ; ces Généraux & ces soldats qui alloient conquérir ou gouverner les provinces, & parcouroient sans cesse l'Asie, l'Europe & l'Afrique ; tout cela étoit autant d'obstacles à ce que la langue romaine prît ou conservât une certaine unité de caractère. Peut-être même la facilité qu'eurent les Romains, de puiser chez les Grecs tout ce qui manquoit au système de leur langue ou de leurs idées, retarda leur industrie, & contribua à n'en faire qu'un peuple imitateur. Ils traitèrent la langue & les arts comme un objet de conquête, usurpant tout sans rien créer.

Cependant la langue d'un peuple guerrier, tendoit à la fierté & à la préciſion; d'un peuple qui commandoit aux Rois, à une certaine magnificence; d'un peuple qui diſcutoit les intérêts du monde, à une certaine gravité; d'un peuple libre & dont toutes les paſſions étoient énergiques & fortes, à l'énergie & à la vigueur: & lorſque cette langue fut enrichie de toutes les dépouilles des Grecs, lorſque les conquérans eurent trouvé dans les pays conquis des leçons, des maîtres & des modèles, & que les richeſſes du monde en introduiſant à Rome la politeſſe & le luxe, y eurent fait germer le goût, alors l'éloquence s'éleva à la plus grande hauteur, & Rome put oppoſer Cicéron à Démoſthène, comme Céſar à Périclès, & Hortenſius à Eſchine.

Long-temps avant cette époque, les Romains eurent la coutume de louer leurs grands hommes. Ils ado-

roient leurs Dieux ſous des toîts de chaume : ils célébroient les héros dans une langue de laboureurs & de ſoldats. Dès les premiers temps, on chantoit dans les repas, les éloges des citoyens illuſtres. C'étoient, pour ainſi-dire, des hymnes guerrières : & les leçons de la valeur ſe mêloient aux plaiſirs de la table. Le vieux Caton en parloit dans ſes *Origines* ; & Cicéron, dans ſon livre des Orateurs, paroît regretter que ces anciens monumens fuſſent perdus *.

L'uſage des éloges funèbres à Rome, étoit auſſi ancien, mais ce fut d'abord une récompenſe. Nous liſons dans Denis d'Halicarnaſſe que le fils d'Appius alla trouver les conſuls & les tribuns pour demander la permiſſion de

---

* *Utinam exſtarent illa carmina quæ multis ſæculis antè ſuam ætatem in épulis eſſe cantitata à ſingulis convivis, de clarorum virorum laudibus, in originibus ſcriptum reliquit Cato.*

Cic. de clar. Orat. 75.

louer ſon père devant le peuple. Dion Caſſius, en parlant d'un Romain diſtingué, nous dit que le ſénat, après ſa mort, lui décerna une ſtatue, & l'honneur d'un éloge public. On voit par ces paſſages qu'il n'étoit pas permis de louer indiſtinctement tous les morts. On célèbroit les grandes actions ou les vertus, & non pas les titres; & le patricien qui n'avoit pour lui qu'un grand nom, n'avoit à eſpérer que le mépris pendant ſa vie, & l'oubli après ſa mort. Ces éloges étoient le plus ſouvent prononcés par un citoyen de la famille, mais quelquefois auſſi par les magiſtrats. C'étoit, pour ainſi-dire, alors la patrie elle-même qui montoit ſur la tribune, pour y exprimer ſa reconnoiſſance. Le premier éloge de ce genre qui ſe prononça dans Rome, fut celui de Brutus qui chaſſa les tyrans.

Dans la ſuite une inſtitution ſi noble dégénéra. Les familles qui ont leur

orgueil comme les hommes, pour illuſtrer les vivans, briguèrent à l'envi des éloges pour les morts. Bientôt cet honneur devint commun. La flatterie & le menſonge ne tardèrent point à le corrompre. On exagéra le bien; on fit diſparoître le mal; on ſuppoſa des actions qui n'avoient point été faites; on créa de fauſſes généalogies; enfin à l'aide de la reſſemblance des noms, on ſe gliſſa dans des familles étrangères; tant la fureur d'exiſter par ce qui n'eſt plus, & de prendre un nom pour du mérite, a été commune à tous les ſiècles! Cicéron qui nous apprend tous ces détails, ſe plaignoit même que ces éloges euſſent jetté de l'embarras & de l'obſcurité dans l'hiſtoire*. De ſon temps on avoit encore

---

* *Niſi quem nonnullæ mortuorum laudationes fortè delectant; & Hercules, hæ quidem exſtant. Ipſæ enim familiæ ſuæ quaſi ornamenta ac monumenta ſervabant, & ad uſum ſi quis*

pluſieurs de ces diſcours. Les familles les conſervoient comme des titres de nobleſſe ; & la vanité vigilante tranſmettoit ſouvent à la pareſſe ce dépôt de l'orgueil. Tous ces monumens ſont aujourd'hui perdus. De tant de milliers d'éloges prononcés ſur la tribune romaine, il ne nous reſte qu'une ſeule phraſe de l'éloge de Scipion, deſtructeur de Carthage. L'orateur, en louant ce grand homme, nous dit Cicéron « remercia les Dieux de ce qu'ils » avoient fait naître Scipion dans Ro- » me, plutôt que par-tout ailleurs, » parce qu'il falloit que l'empire du

---

ejuſdem generis occidiſſet, & ad memoriam laudum domeſticarum, & ad illuſtrandam nobilitatem ſuam. Quamquam his laudationibus hiſtoria rerum noſtrarum eſt facta mendoſior. Multa enim ſcripta ſunt in eis, quæ facta non ſunt, falſi triumphi, plures conſulatus, genera etiam faiſa, & à plebe tranſitiones, quum homines humiliores in alienum ejuſdem nominis genus infunderentur.

CICER. de clar. Orator. 61, 62.

» monde fût où étoit Scipion ». Cette idée eſt grande, & elle devoit le paroître encore davantage dans la bouche d'un fils de Paul-Emile, qui étoit l'orateur.

Je franchis les temps pour parvenir à Cicéron même. Je ne répéterai point tout ce qui a été dit de ce grand homme. Né dans un rang obſcur, on ſait qu'il devint par ſon génie l'égal de Pompée, de Céſar, de Caton. Il gouverna & ſauva Rome, fut vertueux dans un ſiècle de crimes, défenſeur des loix dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui ſe diſputoient le droit d'être oppreſſeurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'Etat furent les ſiens. Il vécut dans les orages, les travaux, les ſuccès & le malheur. Enfin après avoir ſoixante ans défendu les particuliers & l'Etat, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philoſophie, l'éloquence & les lettres, il périt. Un homme à

qui il avoit ſervi de protecteur & de père, vendit ſon ſang; un homme à qui il avoit ſauvé la vie, fut ſon aſſaſſin. Trois ſiecles après, un Empereur * plaça ſon image dans un temple domeſtique, & l'honora à côté des dieux.

Pendant ſa vie, il s'attacha moins ſans doute à louer les grands hommes qu'à les imiter. Cependant il célébra preſque tous les hommes fameux de ſon ſiècle, à commencer par lui. Son premier ouvrage fut un éloge en vers, en l'honneur de Marius. Ce payſan d'Arpinum qui parvint ſept fois à la première place du monde, n'étoit pas ſans doute un modèle de vertus pour Cicéron. Mais un Romain devoit louer en lui les talens & les victoires; & un républicain pouvoit louer ce caractère altier qui oſa braver tous les grands de Rome; qui leur reprochoit avec

* Alexandre Sévère.

audace leur corruption & leur molleſſe ; qui ſe vantoit de ſon obſcurité, comme les grands ſe vantoient de leurs ayeux ; qui dans un ſiecle poli, conſentoit à paſſer pour ignorant, & avouoit qu'il n'avoit appris qu'à combattre & à vaincre ; qui oppoſoit ſes triomphes en Afrique, & les quatre cent mille Teutons ou Cimbres qu'il avoit exterminés en Italie ou dans les Gaules, aux tables, aux cuiſiniers & au faſte des patriciens dans Rome. Il faut obſerver d'ailleurs que cet éloge fut compoſé avant les guerres civiles de Marius ; & Cicéron étoit alors dans l'âge où l'énergie du caractère eſt ce qui frappe le plus, & où l'on meſure les hommes plus par les grands effets, que par les grands motifs.

La harangue pour la loi Manilia n'eſt preſque d'un bout à l'autre qu'un panégyrique de Pompée. C'étoit le malheur de Rome d'avoir alors des citoyens plus puiſſans que l'Etat. L'é-

quilibre des pouvoirs étoit rompu. Un petit nombre d'hommes ſe partageoit l'univers & les armées; mais du moins ils obſervoient encore les formes, & ils daignoient demander ce qu'ils auroient pu ravir. Cicéron, dans cette circonſtance, loue Pompée ſur la tribune, pour lui faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Peut-être eût-il mieux valu ne pas agrandir encore un citoyen déja coupable d'être trop puiſſant; mais Cicéron, malgré ſon génie, fut quelquefois plus orateur qu'homme d'Etat.

On doit être encore plus fâché de trouver dans les ouvrages de ce grand homme ſon diſcours pour Marcellus, qui n'eſt, en grande partie, que l'éloge de Céſar, & de Céſar maître de Rome. Aſſaſſin d'une partie de ſa nation, & devenu le tyran de l'autre, Céſar oſoit pardonner, comme s'il eût été un Roi légitime qui eût combattu des ſujets

rebelles. L'orateur, dans ce discours, vante sa clémence. Il est triste que celui qui, dans Rome libre, avoit été surnommé le père de la patrie, ait été forcé, dix-sept ans après, à louer l'oppresseur de la patrie. S'il sacrifia ses sentimens & sa gloire à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer : S'il redouta César, il faut l'excuser & le plaindre. Mais ce qui prouve que son ame n'étoit pas flétrie par la servitude, c'est l'éloge de Caton, qu'il composa dans le même temps.

On s'étonne quelquefois que le même homme qui avoit loué le destructeur de la liberté romaine, ait eu le courage de louer Caton, vengeur & martyr de la liberté. Il y a des caractères indécis qui sont un mêlange de grandeur & de foiblesse, & quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect, tour à tour brave & timide, aimant la patrie, mais craignant les dangers, ayant

plus d'élévation que de force, ſa fermeté quand il en eut, tenoit plus à ſon imagination qu'à ſon ame. On ajoute que foible par caractère, il n'étoit grand que par réflexion. Il comparoît la gloire avec la vie, & le devoir au danger. Alors il ſe faiſoit un ſyſtême de courage ; ſa probité devenoit de la vigueur, & ſon eſprit donnoit du reſſort à ſon ame. Quoi qu'il en ſoit, nous ne pouvons douter que Cicéron ſous Céſar même, n'ait paru toujours attaché à la patrie & à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir. Il n'en fit rien. On voit cependant par une de ſes lettres, qu'il ſentoit toute la difficulté de l'entrepriſe. L'éloge de Caton à faire, diſoit il, eſt un problême d'Archimède à réſoudre *. Nous ne pouvons ju-

* *De Catone problema Archimedeum eſt. Non aſſequar ut ſcribam quod tui conviva non modo liben-*

ger comment le problême fut réſolu: nous ſavons ſeulement que l'ouvrage eut le plus grand ſuccès. Tacite nous apprend que Cicéron dans cet éloge élevoit Caton juſqu'au ciel *. Peu de temps après il en parut deux autres. L'un étoit d'un Fabius Gallus que nous connoiſſons peu. L'autre étoit de Brutus. On peut dire que des trois, Brutus étoit, ſinon par ſon génie, du moins par ſon caractère, le plus digne peut-être de louer Caton. Nourri dans ſon ſein, élevé dans les principes rigides de la même ſecte, fanatique de la liberté, paſſionné pour la patrie, ennemi ardent & irréconciliable de toute eſpèce d'oppreſſion, l'ame de Caton reſpiroit dans Brutus. Avec cette vigueur de caractère, il devoit

---

ger, ſed etiam æquo animo legere poſſint. Ad Attic 12. 4.

* *M. Ciceronis libro quo Catonem cœlo æquavit, &c.* TAC. Ann. 4. 34.

avoir une éloquence pleine de hauteur & de force. Auſſi trouvoit-il que Cicéron *manquoit de reins*, pour me ſervir de ſon expreſſion *. Il eſt très-probable qu'entre les deux éloges, il y avoit la même différence qu'entre les deux hommes. Céſar diſoit qu'en reliſant pluſieurs fois le Caton du premier, il avoit acquis plus d'abondance ; mais qu'après avoir lu le Caton de Brutus, il s'étoit trouvé lui-même éloquent.

Sylla ou Octave euſſent répondu par une proſcription à l'éloge de leur ennemi. Céſar répondit en homme de lettres & en orateur. Le vainqueur de Pharſale compoſa deux diſcours intitulés les *anti-Catons*. Il y parloit avec les plus grands égards de Cicéron, dont il étoit l'admirateur & le rival, & dont il feignoit d'être l'ami. Ce combat littéraire partagea Rome,

* *Fractum & elumbem.*

Chacun prenoit parti pour ou contre; & les vertus de Caton, le plus grand homme de ſon ſiècle, n'étoient plus qu'un vain ſujet de converſation dans une ville corrompue & eſclave.

Enfin la mort de Céſar rendit à l'ame de Cicéron toute ſa vigueur. Il n'étoit pas né pour avoir un maître & encore moins pour obéir à des tyrans ſubalternes. Il compoſa ſes Philippiques. Elles reſpirent d'un bout à l'autre les ſentimens d'un vieillard généreux & d'un grand homme. Parmi ces diſcours il y en a deux qui renferment des eſpèces d'éloges. L'un eſt conſacré à Sulpicius, Jurisconſulte, orateur, républicain zélé, & vertueux dans un temps où les vertus ſe remarquoient à Rome. Antoine ambitieux & brigand, & qui après Céſar avoit l'inſolence d'aſpirer à la tyrannie, comme un premier valet qui prend l'habit de ſon maître, aſſiégeoit alors Modene. Le ſénat lui députa Sulpicius:

& ce citoyen affoibli par la maladie & les années, mourut en ambaſſade. Cicéron qui dans la neuviéme Philippique en fait l'éloge, eſt d'avis qu'on lui élève une ſtatue avec une inſcription qui annonce à la poſtérité qu'il eſt mort pour l'Etat. Tel étoit l'eſprit de ces gouvernemens & de ces ſiecles.

Le ſecond qui eſt un morceau très-court, mais éloquent, eſt une eſpèce d'éloge funèbre des ſoldats morts en combattant pour la cauſe de Rome & de la liberté, contre Antoine. »Heu-» reuſe mort! s'écrie l'orateur; c'étoit » la dette de la nature; vous avez ſu » la rendre utile à la patrie. Oui, » vous êtes nés pour elle. Légion de » Mars, vous avez juſtifié ce grand » nom que vous portiez. Il ſemble » que ce même Dieu qui a donné Ro-» me aux nations, vous eût donnés à » Rome. La mort pour vous n'a rien » de honteux. Pour qui fuit, la mor-

» eſt un opprobre ; pour qui eſt vain-
» queur, elle eſt le ſceau de la gloire :
» car ce ſont toujours les plus braves
» que le Dieu des combats choiſit
» pour victimes. Ainſi les ennemis de
» la patrie, tombés ſous vos coups,
» expieront encore leur parricide dans
» les enfers : mais vous qui êtes morts
» en vainqueurs & en citoyens, vos
» ames habitent à jamais dans le ſé-
» jour de la vertu. La nature, il eſt
» vrai, ne nous donne que peu d'inſ-
» tans pour vivre ; mais le ſouvenir
» d'une mort illuſtre, eſt éternel : &
» ſi la gloire n'avoit que la durée ra-
» pide & paſſagère de la vie, quel ſe-
» roit l'homme aſſez inſenſé pour l'a-
» cheter aux dépens de tant de périls
» & de travaux ? Je vous félicite donc,
» ô vous braves guerriers pendant la
» vie, ombres ſacrées après la mort,
» je vous félicite de ce que votre va-
» leur ne pourra être miſe en oubli,
» ni par votre ſiècle, ni par la poſtérité,

» puiſque le ſénat & le peuple vous
» dreſſent, pour ainſi-dire, de leurs pro-
» pres mains un monument immortel.
» Jamais un tel honneur n'a été rendu
» à aucune armée ; & plût aux dieux
» que nous pûſſions faire davantage !
» La récompenſe ſeroit plus digne du
» bienfait. C'eſt vous qui avez détour-
» né de nos murs l'ennemi & l'oppreſ-
» ſeur de la patrie. C'eſt vous qui l'avez
» repouſſé. Nous éleverons donc à vos
» cendres un magnifique mauſolée ;
» nous y graverons une inſcription,
» éternel témoignage de votre valeur.
» Tous ceux qui verront ce monu-
» ment, ceux même qui apprendront
» que nous l'avons élevé, parleront
» de vous avec reconnoiſſance. Ainſi
» pour une vie mortelle, vous avez
» reçu en échange l'immortalité ».

Il paroît que Cicéron dans ce morceau, s'étoit propoſé d'imiter le fameux éloge de Périclès pour les ſoldats morts dans la guerre du Péloponn-

nèſe. C'eſt le même enthouſiaſme pour la patrie, & le même fonds pour les idées. Mais le temps approchoit où l'éloquence alloit être employée dans Rome, à louer ceux qui opprimoient les citoyens, & non ceux qui les vengeoient.

Après tous ces éloges de Cicéron pour les autres, il nous reſte à parler de ceux qu'il fit pour lui-même. On ſait qu'il aimoit la gloire, & qu'il ne l'attendoit pas toujours. Il ſe précipitoit vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, & ſur-tout après ſon exil. Songeons qu'il eut ſans ceſſe à combattre la jalouſie & la haine. Un grand homme perſécuté a des droits que n'a pas le reſte des hommes. Il étoit beau à Cicéron au retour de ſon banniſſement, d'invoquer ces dieux du capitole, qu'il avoit préſervés des flammes étant Conſul, ce ſénat qu'il avoit ſauvé du carnage, ce peuple romain qu'il avoit

dérobé au joug & à la ſervitude, & de montrer d'un autre côté ſon nom effacé, ſes monumens détruits, ſes maiſons démolies & réduites en cendres pour prix de ſes bienfaits. Il étoit beau d'atteſter ſur les ruines même de ſes palais, l'heure & le jour où le ſénat & le peuple l'avoient proclamé le père de la patrie. Eh! qui pouvoit lui faire un crime de parler de ſes grandes actions, dans ces momens où l'ame reclamant contre l'injuſtice des hommes, ſemble élevée au-deſſus d'elle-même par le ſentiment & le caractère auguſte du malheur? Il eſt vrai qu'il ſe loua lui-même dans des momens plus froids*. On l'a blâmé, on le blâmera encore. Je ne l'accuſe, ni ne le

* Il avoit compoſé des Mémoires Grecs ſur ſon conſulat, qui peuvent paſſer pour un éloge hiſtorique. Et de plus, il s'étoit célébré lui-même dans un poëme latin en trois chants, qui n'eſt pas non plus parvenu juſqu'à nous.

juſtifie. Je remarquerai ſeulement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter & d'être flatté, plus il cherche à ſe faire valoir par de petites choſes au défaut des grandes ; & plus il eſt bleſſé de cette franchiſe altière ou de la naïve ſimplicité d'une ame qui s'eſtime de bonne foi & ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Monteſquieu avoit oſé dire, *& moi auſſi je ſuis Peintre.* Le plus juſte aujourd'hui, même en accordant ſon eſtime, veut conſerver le droit de la refuſer. Chez les anciens, la liberté républicaine permettoit plus d'énergie aux ſentimens, & de franchiſe au langage. Cet affoibliſſement de caractère qu'on nomme politeſſe, & qui craint tant d'offenſer l'amour-propre, c'eſt-à-dire la foibleſſe inquiète & vaine, étoit alors plus inconnu. On aſpiroit moins à être modeſte, & plus à être grand. Ah ! que

la foibleſſe permette quelquefois à la force de ſe ſentir elle-même : & s'il nous eſt poſſible, conſentons à avoir de grands hommes, même à ce prix.

CHAPITRE XI.

Des Eloges funèbres sous les Empereurs, & de quelques Eloges de Particuliers.

NOUS avons vu que du temps de la république dans Rome, les éloges funèbres furent d'abord la récompense de la vertu, & le prix des services; qu'ensuite ils furent accordés à presque tous les citoyens qui occupoient un rang dans l'Etat. Cette institution étoit conforme à l'esprit républicain; mais quand le gouvernement vint à changer, quand le monde entier fut dans la main d'un Empereur, & que cet Empereur qui n'étoit presque jamais appellé au trône par droit de succession, craignant, à chaque instant, ou des rivaux ou des rebelles, eut l'intérêt funeste de tout écraser; quand on vint à redouter les talens; quand la renom-

mée fut un crime, & qu'il fallut cacher ſa gloire, comme dans d'autres temps on cachoit ſa honte, on ſent bien qu'alors il ne s'agiſſoit pas de louer les citoyens. Les grandes familles aimoient mieux la sûreté & l'oubli, que l'éclat & le danger. Les éloges funèbres des particuliers devinrent donc beaucoup plus rares. Cet honneur ne fut preſque rendu qu'à la famille impériale. Le deſpotiſme qui dans Rome engloutiſſoit tout, ſe réſerva juſqu'au droit d'être flatté pendant la vie & après la mort. On commença à Céſar. Cet homme qui avoit fait tant de mal à ſon pays, & qui avoit commis le plus grand des crimes, celui de précipiter la corruption d'un peuple, fut loué ſur cette même tribune où l'on n'auroit dû monter que pour flétrir ſa mémoire. Tout le monde ſait que ſon éloge fut prononcé par Antoine; & que pour attendrir les Romains, l'orateur fit apporter ſous leurs

yeux le corps de Céſar percé de coups. On peut dire que jamais éloge funèbre n'eut une ſi grande influence ; car il prépara l'eſclavage de vingt nations. Le corps ſanglant de Lucrèce avoit fait chaſſer les tyrans de Rome ; le corps ſanglant de Céſar la remit dans les chaînes *.

Après Céſar, cet uſage ſe perpétua. L'hiſtoire nous apprend qu'Auguſte prononça ſur la tribune romaine un grand nombre d'éloges. Auguſte qui, pendant une partie de ſa vie, fut le plus vil des meurtriers, & pendant l'autre, le plus politique des Princes, eut, comme preſque tous les Romains célébres de ce temps, le

* On trouve dans le *Jules-Céſar* de Shakeſpéar une imitation éloquente & forte de ce Diſcours d'Antoine ; & le méme morceau fort embelli dans la tragédie françoiſe de *la Mort de Céſar*, eſt sûrement un des diſcours les plus éloquens qu'il y ait jamais eu dans aucune langue.

mérite de l'éloquence. Il vécut à peu près autant que Louis XIV, & comme lui, vit périr preſque toute ſa famille ; mais Louis XIV ne prononça point dans Paris l'éloge du Grand Dauphin & du Duc de Bourgogne. Auguſte fit lui-même l'oraiſon funèbre de Marcellus, ſon neveu & ſon gendre, & de Druſus, le fils de ſa femme. On dit qu'à la fin de ce dernier éloge, il demanda aux Dieux la faveur de mourir comme ce jeune Prince, en combattant avec gloire pour le peuple Romain. Un tel langage eût été grand dans la bouche des Scipions ; mais il dut paroître ridicule dans la bouche d'Octave, qui ſavoit aſſaſſiner & ne ſavoit point combattre, & ne verſa jamais que le ſang des citoyens. Outre ces deux éloges, ce Prince prononça encore celui d'Octavie ſa ſœur, & il le prononça dans le temple de Céſar qui, pendant ſa vie, prêtre & tyran, après ſa mort devint Dieu. Il

ne nous reſte aucun des diſcours d'Auguſte ; nous ſavons ſeulement que ce meurtrier avoit un genre d'éloquence plein de ſimplicité & de grâce : il faiſoit des vers aiſément* ; & il avoit compoſé les mémoires de ſa vie. Tout cela s'eſt perdu. On ſe doute bien qu'il fut loué après ſa mort. On célébra ſon humanité & ſa clémence, ſur la tribune où la tête ſanglante de Cicéron avoit été attachée.

Après lui vient ce Tibère, d'une politique ſombre & d'une cruauté réfléchie ; fourbe dans ſa haine, & tyran dans ſes caprices ; auſſi ennemi du courage que de la baſſeſſe** ; crai-

---

* Il avoit fait un poëme ſur la Sicile, & une tragédie d'Ajax.

** *Anguſta & lubrica oratio ſub Principe quì libertatem metuebat, adulationem oderat.*

TAC. Ann. 2. 87.

Scilicet etiam illum qui libertatem publicam nolìet, tam projecta ſervientium patientia tedebat. Ann. 3. 65.

gnant de commander à des hommes, & s'indignant de ne trouver que des eſclaves ; bourreau de ſa famille, de ſes amis, de ſes ſujets; auſſi redoutable par ſes favoris que par lui-même. Ce monſtre fut auſſi orateur; &, à ce que nous apprend Tacite *, il avoit même une éloquence mâle & forte. Il avoit loué Druſus ſon frère: il prononça l'éloge funèbre d'Auguſte ſon beau-père ; & dans la ſuite il eut le triſte courage de faire l'éloge de ſon fils unique empoiſonné par Séjan. Mais ce qui eût paſſé peut-être pour fermeté dans un autre, ne fut attribué, dans ce cœur ſombre, qu'à une dure inſenſibilité.

Il y eut encore, ſous ce régne, un éloge funèbre qui fit du bruit ; c'étoit celui de Junia, niéce de Caton, ſœur de Brutus, & femme de Caſſius, morte ſoixante & trois ans après la bataille

* *Validus ſenſibus.* Ann. 13. 3.

de Philippes. Ces noms étoient encore chers aux Romains, & leur rappelloient de grandes idées, à peu-près comme les Grecs eſclaves d'un Bacha, ſe proménent avec orgueil à travers les ruines de leur pays. Germanicus, le modèle des Princes, Germanicus qui eut le tort d'être vertueux dans une Cour corrompue, & ſous Tibère le tort bien plus grand d'être adoré du peuple & de l'aimer, empoiſonné en Aſie, n'obtint pas d'éloge funèbre dans Rome. Mais auſſi la mémoire de Tibère ne manqua point d'être célébrée. L'éloge de Tibère fut prononcé par Caligula : c'étoit dignement commencer un règne qui devoit finir par tant de crimes ; & le panégyriſte, & le héros étoient dignes l'un de l'autre.

Il paroît que tous les Empereurs en montant ſur le trône, faiſoient eux-mêmes l'éloge de leur prédéceſſeur. C'eſt ainſi que Claude fut loué par Néron. On nous a tranſmis ſur cet

éloge quelques détails assez curieux. L'orateur commença par vanter beaucoup les ancêtres du Prince mort, comme si Claude avoit rien de commun avec ses ayeux, que d'avoir déshonoré un grand nom par une vie lâche. Il parla ensuite de l'application de Claude aux beaux-arts, & de ses étonnans succès, lui qui avoit pour tout mérite de s'être mêlé un peu de Grammaire, de parler sa langue avec pureté, & d'avoir donné un édit dont on se mocqua, pour ajouter deux lettres à l'alphabet. Ensuite il vanta la tranquillité dont l'Etat avoit joui sous son règne, à laquelle il n'avoit pas plus contribué, que ceux qui vécurent deux cens ans après lui. Enfin il vint à parler de sa rare prudence & de sa profonde sagesse; c'est-à-dire de la profonde sagesse d'un Empereur qui n'avoit ni une idée dans la tête, ni un sentiment dans le cœur, qui ne sût jamais ni vouloir, ni aimer, ni

haïr, toujours prêt à obéir à qui daignoit lui commander, jouet de ſes courtiſans, eſclave de ſes eſclaves même, & ſi ſtupide qu'il inſpiroit encore plus de pitié que de mépris. A ce mot de la ſageſſe de Claude, tous les Romains ſe mirent à rire ; & l'on oublia pour un moment que l'orateur étoit le maître du monde. Au reſte Néron n'étoit pas l'Auteur de cet éloge. Juſqu'à lui les Céſars avoient compoſé eux-mêmes tous leurs diſcours ; pour lui il s'étoit perſuadé qu'un Prince a mieux à faire que d'être éloquent ; & le maître de l'univers étoit plus jaloux du titre de joueur de flûte, & de bon cocher que de celui d'orateur. Ainſi lorſqu'il avoit à parler, il empruntoit ordinairement la plume & l'eſprit de Sénéque. Nous ne pouvons nous empêcher de rappeller ici que ce même Sénéque prêta ſa plume à Néron pour juſtifier dans le ſénat, le meurtre d'Agrippine. Ainſi un orateur philoſophe

fit l'apologie d'un parricide. Nous ajouterons pour l'honneur de l'éloquence & des lettres qu'il eut mieux valu imiter Papinien, qui cent cinquante ans après, preſſé par Caracalla de lui compoſer un diſcours pour juſtifier devant le ſénat de Rome le meurtre de ſon frère, dit pour toute réponſe : *il eſt plus aiſé de commettre un parricide, que de l'excuſer* ; & aima mieux mourir que ſe déshonorer.

Néron prononça ſur la tribune un autre éloge ; c'étoit celui de Poppée. Nous ſavons qu'elle étoit la femme la plus belle de ſon temps. Elle avoit tout, dit Tacite, hors des mœurs. Elle étoit parvenue au rang d'Impératrice par ce mêlange de coquetterie, d'artifice & de graces, qu'ont eu tant de femmes célèbres. Néron en fit d'abord ſa maîtreſſe, enſuite ſa femme ; enfin le même homme fut ſon amant, ſon époux, ſon aſſaſſin. Extrême en toutes ſes paſſions, il la tua dans un mouvement

de colère, la pleura, se détesta lui-même, la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe & de l'Asie, & prononça en grand deuil son oraison funèbre sur la tribune romaine. Les Romains de ces temps-là applaudirent à l'éloge de Poppée, comme d'autres Romains six cents ans auparavant, avoient applaudi a l'éloge du premier des Brutus.

Apres cette époque, nous ne trouvons jusqu'à Titus aucune trace d'éloge qui ait été prononcé dans Rome. Quelque penchant qu'eussent les Romains à louer leurs Empereurs, il y a apparence que Néron empoisonneur, incendiaire & parricide, ne fut point loué après sa mort. L'excès des crimes fit disparoître l'excès de la bassesse. Il peut se faire qu'on n'ait pas loué davantage Galba, qui ne monta sur le trône que pour en être précipité par sa foiblesse; Othon qui n'eut que le mérite de finir avec courage une

vie efféminée ; Vitellius qui fut le plus vil des hommes & des princes. Tous trois d'ailleurs périrent dans les guerres civiles : mais Veſpaſien dont on fit un Dieu, & qui par dix ans de ſageſſe, répara les cinquante-ſix ans de tyrannie qui avoient précédé ſon règne, dût être sûrement honoré d'un éloge funebre, & le mérita.

On eſt fâché d'apprendre que celui de Titus fut prononcé par Domitien. Soupçonné d'avoir empoiſonné ſon frère, il oſa mêler des larmes à ſon éloge ; mais il révolta les Romains au lieu de les tromper. Ses pleurs ne paſſèrent que pour un outrage, & ſa douleur, pour une hypocriſie barbare.

On ſait que ce prince voulut étouffer toutes les vertus, avec tous les talens. Sous lui on publia les éloges de deux grands hommes ; c'étoient Thraſéas & Helvidius. Tous deux dans des temps malheureux, avoient déployé de la hauteur d'ame, & une ri-

gueur inflexible de vertu. Citoyens, sénateurs, amis, pères, époux, fidèles à tous les devoirs, au-dessus de l'intérêt, au-dessus de la crainte, opiniâtres dans le bien, & dédaignant une faveur qu'on ne pouvoit gagner que par des bassesses, ils avoient étonné Rome corrompue, & rappellé Rome ancienne. La récompense de tant de vertus fut telle qu'on devoit alors s'y attendre, la mort. Elle fut aussi le prix de ceux qui eurent le courage de les louer; non-seulement les auteurs des éloges périrent, mais on voulut détruire jusqu'à leurs ouvrages. « Eh » quoi! dit Tacite, croyoit-on étouf- » fer dans les mêmes flammes & la » voix du peuple Romain, & la liberté » du sénat, & le cri de l'univers *?

---

* *Legimus, cum Aruleno Rustico Paetus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse, neque in ipsos modo auctores, sed in libros quoque eorum sævi-*

Cependant l'uſage de louer les Empereurs après leur mort, ſubſiſtoit toujours. Jamais cette inſtitution ne dut paroître plus noble, que lorſque l'éloge funèbre d'Antonin fut prononcé dans la tribune par Marc-Aurèle. C'étoit la vertu qui louoit la vertu; c'étoit le maître du monde qui faiſoit à l'univers le ſerment d'être humain & juſte, en célébrant la juſtice & l'humanité ſur la tombe d'un grand homme. De tous les honneurs rendus à la mémoire d'Antonin, ce fut là ſans doute le plus grand. On avoit décerné à ce Prince un culte & des autels; mais les Romains profanèrent plus d'une fois leur apothéoſe en l'accordant à

---

tum, delegato Triumviris miniſterio ut monumenta clariſſimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem populi Romani, & libertatem ſenatus, & conſcientiam generis humani, aboleri arbitrabantur.

Tac. Vit. Agric. 2.

des tyrans ; au lieu que la louange donnée par l'homme vertueux, eſt un honneur qui ne fut jamais proſtitué au crime.

L'hiſtoire nous parle encore de l'éloge d'un Empereur, prononcé par un autre Empereur ; & Dion Caſſius nous en a même conſervé un fragment. Il eſt agréable, mais plein de contraſtes & d'antithèſes : il paroît d'un genre d'éloquence où il y a plus d'eſprit que de goût. L'orateur étoit Septime Sévère, qui avoit cultivé la philoſophie & les lettres, homme d'état, homme de guerre, auſſi actif que Céſar, auſſi implacable dans ſes vengeances que Sylla, enfin l'un de ces hommes qui nés pour le malheur & la gloire de leur pays, ont été tout à la fois grands & cruels.

Le Prince dont il fit l'oraiſon funèbre étoit Pertinax. Quoiqu'il n'eût régné que trois mois, il avoit laiſſé une mémoire chère à tous les Romains,

On ne pouvoit guères parvenir d'un rang plus bas, à un plus élevé; car il étoit fils d'un affranchi, & devint Empereur. Quoique guerrier il fut humain, & ſur le trône du monde il fut modeſte. Malgré ſes vertus, il fut aſſaſſiné. Sévère ne prononça ſon éloge, qu'après avoir terminé les guerres civiles qui le mirent ſur le trône. Il paroît que ſon diſcours étoit écrit avec ſoin : il le lut au lieu de le réciter. Il fut interrompu par beaucoup d'acclamations, car il étoit Empereur; & il n'y a point d'éloquence qui ne gagne, à être ſoutenue par dix mille gardes prétoriens.

Depuis cette époque, on ne trouve guères plus d'éloges d'Empereurs prononcés par des Empereurs. Sur une trentaine de princes qui régnèrent de Septime Sévère à Conſtantin, près de vingt-cinq périrent de mort violente; & ceux qui montoient ſur le trône, étoient pour la plûpart des ſoldats de

fortune, plus féroces qu'inſtruits, & qui connoiſſoient moins la tribune, que les champs de batailles. D'ailleurs on ne loue pas ordinairement ceux qu'on aſſaſſine ; & ſouvent c'étoient les meurtriers même qui étoient les ſucceſſeurs de ceux qu'ils faiſoient périr. Ils conſpiroient, frappoient, régnoient, & mouroient pour faire place à d'autres meurtriers.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Des Panégyriques ou Eloges des Princes vivans.

CHEZ un ancien peuple, il y avoit une loi qui ordonnoit de graver sur un monument public, toutes les grandes actions que feroit le prince. On élevoit une colonne dans un temple ; on la montroit au prince le premier jour de son règne, & on lui disoit ; » voici » le marbre où l'on doit graver le bien » que tu feras. Voilà le burin dont on » doit se servir. Que la postérité vien- » ne lire ici ton bonheur & le nô- » tre ». D'abord on n'y grava rien que de vrai. Un prince eut le malheur de ne faire aucun bien à ses peuples ; il mourut sans qu'un seul caractère fût tracé. Bientôt tout changea ; la flatterie prit le burin des mains de la vérité : & moins les peuples étoient heu-

reux, plus les colonnes étoient chargées d'éloges, d'inſcriptions & de titres. A la fin un bon Roi ordonna de briſer ces marbres, & d'en diſperſer les ruines.

Peut-être il eût été à ſouhaiter qu'au moment où le premier orateur ſe préſenta pour prononcer le premier panégyrique devant un prince même vertueux, un citoyen plein de courage, ſe mît tout à-coup entre le prince & l'orateur, & élevant ſa voix avec force, s'écriât; » prince, qu'oſes-tu permet-» tre, & que vas-tu entendre? Ferme » l'oreille à des diſcours dangereux. » Tu mérites ſans doute l'hommage » qu'on va te rendre; achève de le » mériter en le dédaignant. Aujour-» d'hui la vérité te loue; demain la flat-» terie t'attend. De tous côtés l'or-» gueil te tend des pièges & te pour-» ſuit. L'eſclavage en ſilence te trom-» pe & te flatte. Iras-tu encore per-» mettre à un orateur de te corrompre

» avec art ? Si tu as les vertus dont il » te loue, ton cœur doit te ſuffire : » ſi tu ne les as point, il t'outrage. » As-tu beſoin de vains éloges & de » panégyriques, pour apprendre que » tu nous rends heureux ? Tes éloges, » tes panégyriques ſont nos champs » cultivés, nos villes heureuſes, la prière ſecrette du père de famille aux » pieds des autels, le vieillard qui lève » ſes mains au ciel pour remercier les » dieux d'avoir prolongé ſa vie. Quel » diſcours prononcé devant toi, ſeroit plus éloquent » !

On ne peut douter qu'un prince ami de l'humanité, ſi on avoit eû le courage de lui parler ainſi, avant qu'il entendît un de ſes panégyriques, n'eût à l'inſtant congédié l'orateur, & que le peuple aſſemblé n'eût prononcé des imprécations contre le premier citoyen, qui dans la ſuite oſeroit renouveller cet uſage.

Il s'en falloit bien qu'on pensât ainſi

à Rome ſous ce gouvernement féroce qu'on appella l'empire. Nous avons vu dans cette époque tout ce qui concernoit les éloges funèbres. Nous avons vu cet honneur accordé quelquefois à des monſtres, quelquefois à des princes qui le méritoient. Mais quand on eſt puiſſant, on ne conſent guères à n'être loué qu'après ſa mort; & quand on eſt eſclave, on veut flatter ceux que l'on craint. Ainſi le pouvoir d'un côté & la baſſeſſe de l'autre, firent le plus ſouvent naître les panégyriques, que les uns eurent le courage d'entendre, & que les autres eurent l'audace de prononcer.

On eſt effrayé, en liſant l'hiſtoire, de la foule énorme de panégyriques dont les Romains accablèrent leurs Empereurs. Ce débordement ne fut pas ſubit; il ne vint que par dégrés. On commença par rendre des actions de graces au prince, lorſqu'on étoit nommé Conſul. Quand on remercie,

il faut louer; & quand on loue, on veut plaire; rien de plus naturel : & ce qui ne l'eſt pas moins, c'eſt de vouloir ajouter chaque année, à ce qui a été dit l'année précédente. Ce qui n'étoit donc qu'un remercîment, devint peu-à-peu un diſcours; & le diſcours devint un panégyrique; & le panégyrique fut ce qu'il devoit être; c'eſt-à-dire qu'on y louoit toujours un peu plus les mauvais princes que les bons. On étoit ſouvent en guerre : l'Empereur qui jouiſſoit en paix des dépouilles du monde, ſouvent ne ſortoit point de ſon palais; mais des Généraux qui avoient quelquefois la hardieſſe d'être de grands hommes, lui gagnoient des batailles. Il étoit établi que ces batailles n'avoient été gagnées à trois cents lieues de lui, que par ſes auſpices invincibles. Ainſi on ne diſoit mot du Général; & on prononçoit dans le ſénat un panégyrique en l'honneur du prince. Mais ſi par hazard l'Empe-

reur ſortoit de Rome en temps de guerre, pour peu qu'il lui arrivât, comme à Domitien, ou de voir de loin les tentes des armées, ou de fuir ſeulement l'eſpace de deux ou trois lieues en pays ennemi, alors il n'y avoit plus aſſez de voix pour célébrer ſon courage & ſes victoires : à plus forte raiſon, quand l'Empereur étoit un grand homme, & qu'a la tête des légions, il faiſoit reſpecter par ſes talens la grandeur de l'empire. Le peuple romain de conquérant devenu oiſif, & ne pouvant plus ſe déſennuyer en gouvernant le monde, aimoit les fêtes, & on les lui prodiguoit. Quand un prince avoit régné vingt ans, il falloit célébrer le bonheur de l'empire. C'étoit alors des jeux pour le peuple, & un panégyrique pour le prince. On trouva bientôt l'époque trop reculée. De vingt ans, on la mit à dix ; enſuite à cinq. A chaque époque, nouvelle fête, & nouveaux éloges. Au bout du ſiècle,

panégyrique de l'Empereur régnant ; au milieu, même cérémonie ; à chaque quart, la même encore. Tous les ans ſe célébroit la naiſſance de Rome : ce jour-là, on louoit l'Empereur ;& l'on ne manquoit pas de dire que Rome étoit née pour lui. Le jour de la naiſſance de l'Empereur, on félicitoit Rome ; il étoit né pour elle. Ainſi l'on ſaiſiſſoit tous les événemens, tous les prétextes. Sans doute la nation heureuſe ſous les Antonins & les Trajan, devoit s'empreſſer à témoigner ſa reconnoiſſance. Des enfans heureux aiment à rendre hommage à leur père. Mais ſous les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, la fièvre ardente des panégyriques redoubloit. Il ſemble que cette nation d'eſclaves fût jalouſe de ne pas laiſſer paſſer un jour ſans baſſeſſes, & qu'elle voulût, pour ainſi-dire, imprimer la trace de ſes chaînes ſur chaque partie du temps qui s'écouloit. Au reſte ces

éloges ſe prononçoient dans le ſénat, dans les temples, dans les places publiques, & juſques ſur le théâtre. Au milieu des ſpectacles, nous dit Pline, on jouoit, on chantoit, on danſoit des panégyriques de Princes; & l'Empereur étoit loué en même temps dans le ſénat & ſur la ſcène, par un hiſtrion & par un conſul *.

Outre les orateurs qui, dans toutes ces fêtes, parloient devant le Prince, & mentoient, pour ainſi-dire, au nom de l'univers, il y avoit encore dans toutes les parties de l'empire une foule de ſophiſtes ou d'orateurs ſubalternes, flattant & mentant pour leur compte,

---

* *Ecquis jam locus miſeræ adulationis manebat ignarus, quum laudes Imperatorum ludis etiam & commiſſionibus celebrarentur, ſaltarenturque, atque in omne ludibrium effeminatis vocibus, modis, geſtibus frangerentur. Sed illud indignum quod eodem tempore in ſenatu & in ſcena, ab hiſtrione & à conſule laudabantur.*

Panegyr. Traj. 54.

louant des Empereurs qu'ils n'avoient jamais vus, & qu'ils ne devoient jamais voir. Ceux-là, on ne les payoit pas même de leurs menſonges. Ces malheureux étoient vils ; & ceux pour qui ils ſe donnoient la peine de l'être, ignoroient juſqu'à leur nom. Leurs obſcures baſſeſſes reſtoient dans la même pouſſière qu'eux ; &, malgré leurs efforts, ils ne pouvoient réuſſir même à ſe déshonorer. Il faut avouer que cette eſpèce de maladie épidémique eſt bien honteuſe pour l'eſprit humain. On ſeroit tenté d'en rire, s'il n'étoit plus naturel encore de s'en indigner. Le plus grand nombre de ces panégyriques s'eſt perdu, comme cela devoit être ; c'eſt bien aſſez de corrompre & d'ennuyer ſon ſiècle, ſans encore avoir le droit d'ennuyer la poſtérité. On ne nous a conſervé ſans doute, que ceux qu'on a regardés comme les plus eſtimables. Pour ſuivre notre plan, nous allons tâcher

de les faire connoître, indiquant rapidement, & le nom des écrivains, & le caractère des ouvrages ; c'eſt une branche de littérature qui mérite ſon coin dans l'hiſtoire philoſophique des hommes.

CHAPITRE XIII.

Eloges donnés aux Empereurs depuis Auguſte juſqu'à Trajan.

NOUS n'avons point de panégyriques en forme, & compoſés exprès par des orateurs, avant Trajan. Mais Trajan n'ayant été que le treizième Empereur, il falloit bien qu'avant lui il y eût des éloges. Sous Octave, deux hommes qui étoient nés libres, & qui tous deux avoient vu les proſcriptions, louèrent à l'envi l'aſſaſſin qui, à force d'art & de ſoupleſſe, avoit aſſervi Rome. J'en demande pardon à ces deux hommes, mais il faut les nommer; c'eſt Horace & Virgile. Dans les Eglogues, déja l'aſſaſſin eſt un Dieu; dans les Géorgiques, les aſtres ſe rangent humblement pour lui faire place, & lui demandent quelle eſt celle qu'il voudra

bien occuper parmi eux ; & l'Enéide, comme on ſait, n'eſt, d'un bout à l'autre, qu'un monument que la ſervitude éleva par la main du génie à la famille des Céſars. Virgile avoit l'ame plus tendre qu'élevée, & plus douce que forte. Accoutumé à errer dans les bois, & ſous le beau ciel de Naples, méditant la nature qu'il ſavoit ſi bien peindre, il devoit mettre un grand prix au repos. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait loué Octave ; on dormit dans ſes chaînes. A l'égard d'Horace, né avec de l'imagination, un eſprit délicat, la manie de plaire aux grands, & l'art de réuſſir, il eut les talens & les vices d'un courtiſan poli. Dans ces temps de criſe, où les gouvernemens changent, & où les peuples agités paſſent de la liberté républicaine, à une autre conſtitution, l'homme d'Etat a beſoin de l'homme d'eſprit. Horace, par le genre du ſien, étoit un inſtrument utile à Octave. Ses

chanſons voluptueuſes adouciſſoient des eſprits rendus féroces par les guerres de liberté. Ses ſatires détournoient ſur les ridicules, des regards qui auparavant ſe portoient ſur le gouvernement & ſur l'Etat. Sa philoſophie tenant à un eſprit moins ardent que ſage, prenant le milieu de tout, évitant l'excès de tout, calmoit l'impétuoſité des caractères, & plaçoit la ſageſſe à côté du repos. Enfin ſes éloges éternels d'Octave accoutumoient au reſpect, & faiſoient illuſion ſur les crimes. La génération qui ne les avoit pas vus, étoit trompée; celle qui s'en ſouvenoit, doutoit preſque ſi elle les avoit vus. Les vers d'Horace étoient pour les Romains ce qu'étoit le ciſeau de Phidias pour les Grecs; ils embelliſſoient ce qu'il falloit adorer. Auſſi l'uſurpateur careſſoit le poëte; & le poëte reconnoiſſant ne ceſſa de célébrer un vainqueur qui trembloit dans une bataille, un

législateur qui violoit ses loix, un réformateur soupçonné d'inceste avec sa fille.

S'il est moins honteux d'être flatteur, quand on craint d'être ingrat, Horace & Virgile furent moins coupables; ils louoient leur bienfaiteur. Mais Ovide qui louoit son oppresseur! Ovide qui né chevalier Romain, & relégué par un seul mot d'Octave à quatre cent lieues de Rome & parmi des peuples barbares, des bords du Pont-Euxin fatigua, pendant six ans, de prières & d'éloges, son tyran qui ne daignoit pas l'entendre! Ovide qui, après la mort de cet Octave qu'il devoit abhorrer, lui consacra un éloge funèbre en vers Gêtes, lui dressa une chapelle, lui composa des hymnes, & alloit tous les matins encenser son image, pour que l'odeur de l'encens parvînt au capitole, à cet autre tyran nommé Tibère! Ovide qui enfin, pendant dix ans, perdit ses vers & ses

baſſeſſes, & ne ſe rebuta jamais ! Quel nom lui donner ?

Il eſt triſte pour les poëtes, d'avoir eu dans tous les ſiècles le privilège de flatter ſans s'en appercevoir, & ſans même qu'on s'en étonne : il faut eſpérer qu'un jour ils réclameront contre ce droit ; mais ce privilège accordé aux vers ne s'eſt jamais étendu juſqu'à l'hiſtoire. Libre de ſa nature, elle ſemble conſacrée à la vérité, comme la poéſie au menſonge. Nous trouvons cependant un hiſtorien à Rome, qui a prodigué avec la plus grande pompe, les plus lâches éloges à Tibère ; c'eſt Velleius Paterculus, auteur qui a de la rapidité & de la force, qui quelquefois penſe & s'exprime comme Monteſquieu, & peint les grands hommes par de grands traits, mais qui n'en a pas moins gâté ſon ouvrage, par le ton qui y règne. Ses ſoixante dernières pages ſur-tout, ſont écrites comme un valet

qui voudroit faire fortune, écriroit l'hiſtoire de ſon maître, à qui il viendroit tous les matins la lire à ſon lever. Si quelqu'un veut éprouver toute l'indignation que la flatterie inſpire; s'il veut apprendre comment on ne laiſſe échapper aucune occaſion de louer un homme puiſſant; comment on s'extaſie ſur ſes bonnes qualités, quand il en a; comment on diſſimule les mauvaiſes; comment on exagère ce qui eſt commun; comment on donne des motifs honnêtes à ce qui eſt vicieux; comment on rabaiſſe avec art, ou ſans art, les ennemis ou les rivaux; comment on interrompt ſon récit par des exclamations qu'on veut rendre paſſionnées; comment on ſe hâte de louer en abrégé, en annonçant que dans un autre ouvrage on louera plus en détail; comment, & toujours dans le même but, on mêle à de grands événemens, de petites anecdotes; comment on érige ſon

aviliſſement en culte ; comment on eſpère qu'un homme ſi utile & ſi grand, voudra bien avoir long temps pitié de l'univers ; comment enfin, dans un court eſpace, on trouve l'art d'épuiſer toutes les formules, & tous les tours de la baſſeſſe ; il n'y a qu'à lire ces ſoixante pages, & ſur-tout les vingt dernières.

Le panégyriſte de Tibère, devoit l'être de Séjan ; auſſi dans le même ouvrage, Séjan eſt-il peint comme un grand homme. On nous apprend qu'il fut choiſi pour ſeconder Tibère, parce que c'eſt la règle que les hommes ſupérieurs employent des hommes de génie. * Enfin dans les dernières lignes, la ſervitude à genoux implore hautement tous les dieux de Rome, pour demander au nom de l'univers, la conſervation de qui ? De l'em-

---

* *Rarò eminentes viri, non magnis adjutoribus uſi ſunt.* VELL. lib. 2. p. 127.

poiſonneur de Germanicus, & du monſtre de Caprée. On dit que ce Velleius fut enveloppé dans la diſgrace de Séjan, & périt avec lui. Ainſi, pour ſalaire de ſes menſonges, il eut l'ingratitude d'un tyran, une vie honteuſe, une mort ſanglante, & le déſhonneur chez la poſtérité; c'étoit bien la peine d'être vil.

Qui croiroit que nous avons du Stoïcien Sénéque, un ouvrage plus lâche encore que celui-là? Car il eſt conſacré tout entier, à louer un affranchi de Claude, & l'imbécile Claude lui-même. C'eſt le traité de la conſolation adreſſé à Polybe. Ce Polybe avoit été eſclave, & étoit tout puiſſant, ſuivant la coutume de Rome, où les Empereurs ſoit par pareſſe de faire un choix, ſoit par l'habitude d'être gouvernés, ſoit par la confiance qu'inſpire une baſſeſſe de tous les jours, ſoit pour ne pas confier leur pouvoir à des hommes qu'ils pouvoient craindre,

ſoit par ce ſecret orgueil que ſent un Deſpote a faire adorer ſes eſclaves, choiſiſſoient preſque toujours leurs miniſtres parmi leurs affranchis. Polybe étoit du nombre, & il venoit de perdre un frère. Sénéque qui alors étoit exilé en Corſe, & qui auroit mieux aimé faire admirer ſes talens dans l'opulente & voluptueuſe Rome, ſous prétexte de conſoler cet eſclave, mendie lâchement ſa faveur par des éloges. D'abord il querelle très-ſérieuſement la fortune, de ce qu'elle a oſé attaquer un grand homme tel que Polybe : cependant il voit bien qu'elle a été très-adroite ; car elle a trouvé le ſeul endroit par où elle le put bleſſer. Lui auroit-elle enlevé des richeſſes ? il les mépriſe. Ses amis ? il en aura tant qu'il voudra. L'eſtime publique ? elle eſt inébranlable. La ſanté ? avec l'eſprit qu'il a, on s'en paſſe. La vie ? il eſt sûr d'être immortel. * Et puis le

* *Senec. de conſolat. ad Polyb.* 21.

panégyrique du mort ; panégyrique qui conſiſte ſurtout à dire que le mort étoit digne d'un pareil frère. Enſuite on l'avertit qu'il eſt trop grand, pour qu'il lui ſoit permis de pleurer. Rien de bas, rien de commun ne ſied à un homme comme lui. Il ne faut pas qu'il démente l'admiration que l'univers a conçue *.

En louant l'eſclave, le grave Sénéque ne pouvoit ſe diſpenſer de louer le maître. » Puiſque Claude reſpire, » dit-il, il ne vous eſt pas permis de » vous plaindre. Claude eſt vivant ; » toute votre famille eſt vivante. Vous » n'avez rien perdu. Non-ſeulement » vos yeux doivent être ſecs, mais vous » devez même laiſſer éclater votre » joie ** »: Et plus bas : « Votre frère

* *Senec. de conſolat. ad Polyb.* 25.

** *Fas tibi non eſt, ſalvo Cæſare, de fortunâ queri. Hoc incolumi, ſalvi tibi ſunt tui, nihil perdidiſti. Non tantum ſiccos oculos tuos eſſe, ſed etiam lætos oportet. In hoc tibi omnia ſunt hic pro omnibus eſt.* *Ibid.* 26.

» eſt heureux ; en mourant il a laiſſé
» Claude, ſon auguſte famille, & vous-
» même ſur la terre. » Et ailleurs ; » je
» ne ceſſerai de vous offrir l'image de
» Claude. Tandis qu'il gouverne le
» monde, & qu'il prouve combien,
» pour maintenir l'empire, les bien-
» faits ſont plus puiſſans que les ar-
» mes, tandis que le ſort de l'univers
» eſt en ſes mains, vous ne pouvez
» vous apperçevoir que vous ayez fait
» une perte. Elevez-vous, & toutes
» les fois que les larmes vous vien-
» dront aux yeux, tournez vos re-
» gards ſur Claude ; la vue de cette
» puiſſante divinité ſechera vos lar-
» mes. Humain & bienfaiſant envers
» tous les hommes, je ne doute point
» qu'il n'ait déja employé les plus for-
» tes conſolations pour guérir votre
» bleſſure & charmer vos douleurs :
» mais quand il n'en auroit rien fait,
» voir Claude, ou penſer ſeulement
» à lui, c'eſt déja une conſolation

» bien douce. Que tous les Dieux,
» que toutes les Déeſſes le prêtent
» long-temps à la terre ! Qu'il éga-
» le les grandes actions d'Auguſte !
» qu'il ſurpaſſe le nombre de ſes an-
» nées ! Que tant qu'il ſera parmi les
» mortels, il ne s'apperçoive point
» que dans ſa maiſon il y ait rien de
» mortel ! Que le jour où ſa famille
» ſacrée célébrera ſon retour au ciel,
» ne luiſe que dans l'autre ſiècle, &
» pour nos derniers neveux ! *». Et

---

* *Non deſinam offerre tibi Cæſarem. Illo moderante terras & oſtendente quanto melius beneficiis imperium cuſtodiatur quam armis, illo rebus humanis præſide, non eſt periculum nequid perdidiſſe te ſentias. Attolle te, & quoties lachrimæ ſuboriuntur oculis tuis, toties illos in Cæſarem dirige; ſiccabuntur maximi & clariſſimi conſpectu numinis..... Nec dubito cum tanta illi adverſus omnes ſuos ſit mànſuetudo, tantaque indulgentia, quin multis jam ſolatiis tuum iſtud vulnus obduxerit, nonnulla quæ dolori tuo obſtarent, congeſſerit. Quid porro, ut nihil horum fe-*

enſuite une prière à la Fortune, pour qu'elle veuille bien permettre « qu'un » ſi grand Empereur remédie aux » maux du genre-humain déſolé..... » Si elle regarde Rome en pitié, ſi » elle n'a pas encore réſolu d'anéantir » le monde, ce Prince envoyé pour » conſoler l'univers, ſera auſſi ſacré » pour elle, qu'il l'eſt déja pour tous » les mortels *.

---

cerit, nonne protinus ipſe conſpectus per ſe tantum modo, cogitatuſque Cæſar maximo ſolatio tibi eſt! Dii illum, Deæque omnes terris diu commodent. Acta hic Divi Auguſti æquet, annos vincat; ac quamdiù inter mortales erit, nihil in domo ſuâ mortale eſſe ſentiat. Sera & repetibus demum noſtris dies nota ſit quâ illum gens ſua cœlo aſſerat. SENEC. de Conſolat. ad Polyb. 31.

* *Abſtine ab hoc manus tuas Fortuna..... patere illum generi humano jamdiu ægro & affecto mederi. Sidus hoc quod precipitato in profundum ac demerſo in tenebras orbi refulſit, ſemper luceat.* De Conſol. ad Polyb. 32.

Hoc unum obtineamus ab illâ votis ac preci-

Je ne ferai ici qu'une remarque ; c'eſt Sénèque qui parle, & il parle de Claude. Mais j'ajouterai pour être juſte, que ce même homme qui a paru ſi foible dans ſon exil, mourut avec le plus grand courage ; tant il eſt vrai qu'on peut unir la foibleſſe avec la grandeur, & être tour à tour intrépide & lâche !

Tout le monde ſait que Néron fut loué par Lucain ; nous avons vingt vers de lui, à la tête de la Pharſale, où ce monſtre eſt placé dans le ciel. Cependant nous ne pouvons guères douter que Lucain ne haït les tyrans. Il loue avec tranſport & Caton, & Brutus. Il peint Pompée comme le vengeur, & Céſar comme l'oppreſ-

---

bus publicis, ſi nundum illi genus-humanum placuit conſumere, ſi Romanum adhuc nomen propitia reſpicit, hunc principem lapſis hominum rebus datum, ſicut omnibus mortalibus, ſibi eſſe ſacro-ſanctum velit. *Ibid.* 36.

ſeur

ſeur de ſon pays. Il entra même dans la fameuſe conſpiration de Piſon. Pour réſoudre le problème, il faut ſe ſouvenir que Néron ne fut pas toujours un monſtre. Le Prince qui dit, *je voudrois ne point ſavoir écrire*, n'étoit pas le même que celui qui fit périr & ſon frère, & ſa femme, & ſa mère, & une foule de Romains. Néron changea, & l'éloge eſt reſté.

Mais ſi peut-être on peut juſtifier Lucain, comment, ſous un autre règne, excuſer Quintilien, Martial, & Stace? Le grave auteur des Inſtitutions oratoires, à la tête de ſon quatrième livre, ne rougit pas de donner le nom de cenſeur très ſaint, & de divinité favorable, à Domitien, à ce tyran jaloux, capricieux & lâche, ſous qui le nom même de la vertu fut proſcrit, qui n'eut que des vices, ne fit que des crimes, empoiſonna peut-être Titus, & teint de ſang, vouloit être homme de lettres, & paſſer pour juſte.

Stace qui naquit à Naples, & qui avoit une imagination forte, quoique déréglée, avilit ſon génie par les mêmes éloges. Ses deux poëmes ſont dédiés à ce tyran, qu'il place auſſi dans le ciel, ſans doute entre Octave & Néron. Ce n'eſt pas tout; nous avons encore de lui trois ou quatre pièces, ou panégyriques en vers; l'un intitulé *le Cheval de Domitien*; l'autre où, ſelon ſon expreſſion, *il adore le dix-ſeptième conſulat du Prince*; le troiſième, où il rend grace de ce qu'il a été honoré de *ſa table très-ſacrée*. Il n'eſt pas néceſſaire d'ajouter que les éloges ſont auſſi ridicules que les titres.

A l'égard de Martial, on oſe dire qu'il eſt encore plus étonnant. Cet Eſpagnol qui vint de bonne-heure à Rome, pour y faire des vers, médire & flatter, & qui y eut tout le ſuccès qu'un eſprit fin & piquant peut avoir dans une grande ville, où il y a

de l'oiſiveté, des arts & des vices, nous a laiſſé près de quatre-vingt petites pièces, ou épigrammes faites en l'honneur de Domitien. Ce ſont quatre-vingt monuments de baſſeſſe. On y apprend qu'il n'y eut jamais dans Rome, ni de temps ſi heureux, ni de ſuccès ſi brillants, ni tant de liberté accordée par le Prince aux citoyens, ni tant d'amour des citoyens pour le Prince, que ſous Domitien. On croiroit qu'il eſt impoſſible d'être plus vil. Martial a trouvé l'art de l'être encore plus; c'eſt de répéter les mêmes éloges pour Trajan, & de blâmer alors les crimes de Domitien, qu'il avoit élevé juſqu'au ciel quand il régnoit. Quel eſt l'eſclave étalé dans un marché pour être vendu, qui inſpire autant de mépris & de pitié qu'un tel écrivain, qui cependant à la honte de ſon ſiècle & de Rome, eut de la réputation.

CHAPITRE XIV.

Panégyrique de Trajan par Pline le jeune.

NOUS voici parvenus au panégyrique de Pline, le premier & le plus célébre de tous les panégyriques d'Empereurs, que nous ayons. Pline eſt aſſez connu. On ſait qu'il fut un des premiers orateurs de ſon ſiècle. Il étoit trop vertueux pour n'avoir rien à craindre ſous Domitien; mais la mort du tyran le ſauva. Nerva & Trajan le chérirent; & ce qui met le comble à ſa gloire, il fut le rival & l'ami de Tacite. Tous deux également célébres, & tous deux jouiſſant de la gloire l'un de l'autre, ils goûtoient enſemble dans le commerce de l'amitié & des lettres, ce bonheur ſi pur que ne donnent ni les dignités, ni la gloire, & qu'on trouve encore moins dans ce

commerce d'amour propre & de careſſes, d'affection apparente & d'indifférence réelle, qu'on a nommé ſi fauſſement du nom de ſociété, commerce trompeur qui peut ſatisfaire les ames vaines, qui amuſe les ames indifférentes & légeres, mais repouſſe les ames ſenſibles, & qui ſépare & iſole les hommes, bien plus encore qu'il ne paroît les unir. Il faut voir dans les lettres de Pline même, tous les détails de cette union ſi douce. On partage & l'on envie les charmes de leur amitié : ils vouloient vivre, ils vouloient mourir enſemble ; ils déſiroient, quand ils ne ſeroient plus, que la poſtérité unît encore leurs noms, comme leurs ames l'avoient été pendant la vie. Qu'on me pardonne de m'être arrêté un moment ſur le ſpectacle d'une amitié ſi touchante. Il eſt doux, même en écrivant, de pouvoir ſe livrer quelquefois aux mouvements de ſon cœur : & j'aime encore mieux

un ſentiment qui me conſole, qu'une vérité qui m'éclaire.

Pline étoit Conſul, quand il prononça ce panégyrique célébre. On a dit que pour le mériter, il n'avoit manqué à Trajan que de ne pas l'entendre. Heureuſement il ne fut pas prononcé, comme il eſt écrit. Ce n'étoit d'abord qu'un remercîment, avec quelques éloges: mais Pline avant que de le publier, le retravailla. Il en fit preſque un nouvel ouvrage, & lui donna par dégré cette étendue que la plûpart des hommes ne pardonneroient pas même à une ſatyre. Pour bien juger de ſon mérite, ou de ſes défauts, il faudroit le lire ſoi-même. Ceux qui ont reçu de la nature une ame forte, ceux qui ont le bonheur ou le malheur de ſentir tout avec énergie, ceux qui admirent avec tranſport & qui s'indignent de même, ceux qui voyent tous les objets de très haut, qui les meſurent avec rapidité & s'élancent en-

ſuite ailleurs, qui s'occupent beaucoup plus de l'enſemble des choſes que de leurs détails, ceux dont les idées naiſſent en foule, tombent & ſe précipitent les unes ſur les autres, & qui veulent un genre d'éloquence fait pour leur manière de ſentir & de voir, ceux là ſans doute ne ſeront pas contens de l'ouvrage de Pline. Ils y trouveront peut-être peu d'élévation, peu de chaleur, peu de rapidité, preſque aucun de ces traits qui vont chercher l'ame, & y laiſſent une impreſſion forte & profonde. Mais auſſi il y a des hommes dont l'imagination eſt douce, & l'ame tranquille, qui ſont plus ſenſibles à la grace qu'à la force, qui veulent des mouvements légers & point de ſecouſſes, que l'eſprit amuſe, & qu'un ſentiment trop vif fatigue; ceux là ne manqueront pas de porter un jugement différent. Ils aimeront dans Pline la grace du ſtile, la fineſſe des éloges, ſouvent l'éclat des idées.

Ils ne ſeront pas entraînés ; mais ils s'arrêteront par-tout avec plaiſir. Si chaque idée n'eſt pas nouvelle, ils la trouveront chaque fois préſentée d'une manière piquante. Souvent elle reſſemblera pour eux à ces figures qui s'embelliſſent encore par le demi-voile qui les couvre. Alors ils goûteront le plaiſir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, & de lui ſurprendre, pour ainſi-dire, ſon ſecret. On ſent que c'eſt-là en même temps & un plaiſir de l'eſprit, parce qu'il s'exerce ſans ſe fatiguer ; & un plaiſir d'amour-propre, parce qu'on travaille avec l'orateur, & qu'on ſe rend compte de ſes forces, en faiſant avec lui une partie de ſon ouvrage. Mais auſſi ce genre d'agréments tient à des défauts. Plus on veut être piquant, & moins on eſt naturel. Il arrive dans les ouvrages, ce qu'on voit en ſociété. Le deſir éternel de plaire rapetiſſe l'ame, & lui ôte le ſentiment & l'énergie des grandes cho-

ſes. Cette recherche importune des agrémens arrête les mouvemens libres & fiers de l'imagination, & l'oblige ſans ceſſe à rallentir ſa marche. Le ſtyle devient agréable & froid. Ajoutez la monotonie même que produit l'effort continuel de plaire, & le contraſte marqué entre une petite manière & de grands objets.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne fût pas en droit de faire à Pline une partie de ces reproches. Peut-être en mérite-t-il à d'autres égards. Juſques dans les louanges que le Conſul donne au Prince, il y a un détail minutieux de petits objets. J'oſe même dire que le ton n'a pas toujours la nobleſſe qu'il devroit avoir. Les Romains, dans ce panégyrique, ont l'air d'eſclaves à peine échappés de leurs fers, qui s'étonnent eux-mêmes de leur liberté, qui tiennent compte à leur maître de ce qu'il veut bien ne les pas écraſer, & daigne les compter au rang des

hommes. Mais c'eſt bien plus la faute du temps que de l'orateur. Telle eſt l'influence du gouvernement ſur l'éloquence & ſur les arts. Des ames qui ont été long-temps abattues, ne ſe relèvent pas aiſément; & l'habitude d'avoir été courbé ſous des chaînes, ſe remarque même quand on peut marcher en liberté. Tacite lui-même, Tacite dont l'ame étoit ſi fière & ſi haute, ſentoit ce malheur, & il s'en plaignoit. Telle eſt la foibleſſe humaine, diſoit-il; par-tout les remèdes ſont plus lents que les maux; & il eſt bien plus facile d'étouffer le génie, que de le ranimer.

Malgré ces remarques générales, il y a dans le panégyrique de Pline, pluſieurs endroits d'une véritable éloquence, & où l'on remarque de l'élévation & de la force. Tel eſt celui où il parle de la vie farouche & ſolitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé » dans ſon palais, comme une bête

» féroce dans ſon antre, tantôt s'y
» abreuvant, pour ainſi-dire, du ſang
» de ſes proches, tantôt méditant le
» meurtre des plus illuſtres citoyens,
» & s'élançant au dehors pour le car-
» nage. L'horreur & la menace gar-
» doient les portes du palais, & l'on
» trembloit également d'être admis
» & d'être exclus. On n'oſoit appro-
» cher ; on n'oſoit même adreſſer la
» parole à un Prince toujours caché
» dans l'ombre, & fuyant les regards,
» & qui ne ſortoit de ſa profonde ſo-
» litude, que pour faire de Rome un
» déſert. Cependant dans ces murs
» même, & dans ces retraites pro-
» fondes auxquelles il avoit confié ſa
» sûreté, il enferma avec lui un Dieu
» vengeur des crimes *». Et un mo-

* *Nec ſalutationes tuas fuga & vaſtitas ſequitur. Remoramur, reſiſtimus, ut in communi domo, quam nuper illa immaniſſima bellua plurimo terrore munierat, quum velut quodam ſpecu*

ment après il nous peint les ſtatues de Domitien abattues, une foule empreſſée, le fer & la hache à la main, ardente à mutiler ces images d'or, comme ſi leurs coups tomboient ſur le tyran. Il nous montre ces figures autrefois menaçantes, dévorées par les flammes, & l'objet de l'effroi public changeant de forme, pour ſervir déſormais à l'uſage & aux plaiſirs des citoyens *.

---

incluſa, nunc propinquum ſanguinem lamberet, nunc ſe ad clariſſimorum civium ſtrages cædeſque proferret. Obverſabantur foribus horror & mina; & par metus admiſſis & excluſis. Non adire quiſquam, non alloqui audebat, tenebras ſemper ſecretumque captantem, nec unquam ex ſolitudine ſua prodeuntem, niſi ut ſolitudinem faceret. Ille tamen quibus ſibi parietibus & muris ſalutem ſuam tueri videbatur, dolum ſecum & inſidias, & ultorem ſcelerum Deum incluſit. Panég. 48 & 49.

* *Illæ autem aureæ & innumerabiles ſtatuæ ſtrage & ruinâ publico gaudio litaverunt. Juvabat illidere ſolo ſuperbiſſimos vultus, inſtare*

Pour achever de faire connoître le caractère & le genre d'éloquence de Pline, je vais citer quelques penſées détacheés de ce panégyrique qui, avec ſes défauts, eſt encore un des ouvrages les plus eſtimables de l'antiquité.

» Notre Empereur, dit-il, eſt d'au-
» tant plus grand, qu'il croit n'être
» qu'un citoyen, comme nous. Il ſe
» ſouvient qu'il eſt homme; il ſe ſou-
» vient qu'il commande à des hom-
» mes...*.

---

ferro, ſævire ſecuribus, ut ſi ſingulos ictus ſanguis dolorque ſequeretur. Nemo tam temperans gaudii ſeræque lætitiæ, quin inſtar ultionis videretur cernere laceros artus, truncata membra, poſtremo truces horrendaſque imagines objectas excoctaſque flammis, ut ex illo terrore & minis in uſum hominum ac voluptates ignibus mutarentur. Panég. 52.

* *Unum ille ſe ex nobis, & hoc magis excellit atque eminet, quod unum ex nobis putat: nec minus hominem ſe, quam hominibus præeſſe meminit.* Panég. Traj. 2.

» Les riches ont d'assez grands mo-
» tifs pour donner des citoyens à
» l'Etat ; il n'y a qu'un bon gouver-
» nement qui puisse encourager les
» pauvres à devenir pères. Que les
» bienfaits du Prince soutiennent ceux
» que la confiance de ses vertus a fait
» naître. Négliger le peuple pour les
» grands, c'est croire que la tête peut
» subsister, en affamant le corps ; c'est
» hâter la chûte de l'Etat (1).

» Les libéralités & les secours peu-
» vent sans doute beaucoup, pour
» exciter à avoir des enfans ; mais
» l'espérance de la liberté & de la sû-
» reté peuvent encore plus. Que le
» Prince ne donne rien, pourvu qu'il
» n'ôte rien ; qu'il ne nourrisse pas,

---

(1) *Locupletes ad tollendos liberos ingentia præmia & pares pœnæ cohortantur : pauperibus educandi una ratio est bonus Princeps. Hic fiduciâ sui procreatos nisi largâ manu fovet... Occasum imperii, occasum reipublicæ accelerat, frustraque proceres, plebe neglectâ, ut defectum corpore caput.... tuetur.* Panég. 26.

» mais auſſi qu'il ne tue point ; & les » enfans naîtront en foule (1).

» En détruiſant les délateurs, votre » ſage ſévérité a empêché qu'une ville » fondée ſur les loix, ne fût renverſée » par les loix (2).

» Ce ſeroit déja bien aſſez que la » vertu ne fût pas funeſte à ceux qui » l'ont : vous faites plus ; elle leur eſt » utile » (3).

» Vos prédéceſſeurs aimoient mieux » voir autour d'eux le ſpectacle des

---

(1) *Magnum quidem eſt educandi incitamentum, tollere liberos in ſpem alimentorum, in ſpem congiariorum ; majus tamen in ſpem libertatis, in ſpem ſecuritatis ; atque adeo nihil largiatur Princeps, dum nihil auferat ; non alat, dum non occidat ; nec deerunt qui filios concupiſcant.* Panég. 27.

(2) *Excidiſti inteſtinum malum, & providâ ſeveritate caviſti ne fundata legibus civitas, everſa legibus videretur.* Panég. 34.

(3) *Prodeſt bonos eſſe, quum ſit ſatis abundeque ſi non nocet.* Panég. 44.

» vices que des vertus ; d'abord parce » qu'on désire que les autres soient ce » qu'on est soi-même ; ensuite parce » qu'ils croyoient trouver plus de sou- » mission à l'esclavage, dans ceux » qui ne méritoient en effet que d'être » esclaves (1).

» Le prince qui permet d'être ver- » tueux, fait peut-être plus pour les » mœurs, que celui qui l'ordonne (2).

» Du moment qu'on est prince, on » est condamné à l'immortalité ; mais » il y en a deux, celle des vertus, & » celle du crime. Le prince n'a que le » choix (3).

---

(1) *Et priores quidem Principes... vitiis potius civium quam virtutibus lætabantur, primum quod in alio sua quemque natura delectat, deinde quod patientiores servitutis arbitrabantur quos non deceret esse nisi servos.* Panég. 45.

(2) *Nescio an plus moribus conferat Princeps qui bonos esse patitur, quam qui cogit.* Ibid.

(3) *Ut quisque factus est Princeps, extemplo*

» Prince, pour juger des hommes,
» rapportez-vous-en à la renommée.
» C'eſt elle qu'il faut croire, & non
» pas quelques hommes : car quelques
» hommes peuvent & ſéduire, & être
» ſéduits; mais perſonne n'a trompé
» un peuple entier; & un peuple entier
» n'a jamais trompé perſonne » (1).

» Sous un prince plus grand que ſes
» ayeux, ceux qui ont créé leur no-
» bleſſe ſeroient-ils donc moins ho-
» norés, que ceux qui n'ont qu'hérité
» de la leur (2).

---

fama ejus, incertum bona, an mala, cæterum æterna eſt. Non ergo perpetua Principi fama quæ invitum manet, ſed bona concupiſcenda eſt. Panég. 55.

(1) *Tales nos crede Cæſar qualis cujuſque fama eſt. Huic aures, huic oculos intende. Melius omnibus quam ſingulis creditur. Singuli enim decipere & decipi poſſunt. Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.* Panég. 62.

(2) *Cur te Principe qui generis tui claritatem virtute ſuperaſti, deterior eſſet conditio eorum*

» Quand on eſt dans la première » place du monde, on ne peut plus s'é- » lever qu'en abaiſſant ſa propre gran- » deur (1).

» Trop long-temps les ſujets & le » prince ont eu des intérêts différens. » Aujourd'hui le prince ne peut plus » être heureux ſans les ſujets, ni les » ſujets ſans le prince (2).

» Dans certaines aſſemblées, ce qui » eſt approuvé avec tranſport de tous, » eſt ce qui déplait le plus sûrement » à tous » (3).

---

qui poſteros habere nobiles mererentur, quam eorum qui parentes habuiſſent? Panég. 70.

(1) *Cui nihil ad augendum faſtigium ſuper-eſt, hic uno modo creſcere poteſt, ſi ſe ipſe ſubmittat, ſecurus magnitudinis ſuæ.* Panég. 71.

(2) *Fuit tempus, ac nimium diu fuit, quo alia adverſa, alia ſecunda Principi & nobis: nunc communia tibi nobiſcum tam læta quam triſtia; nec magis ſine te nos eſſe felices, quam tu ſine nobis potes.* Panég. 72.

(3) *Nulla magis omnibus diſplicent, quam-*

» Vous avez des amis, parce que » vous l'êtes vous-même; car on com- » mande tout aux ſujets, excepté l'a- » mour. De tous les ſentimens, l'a- » mour eſt le plus fier, le plus indépen- » dant & le plus libre. Un Prince peut- » être peut inſpirer la haine ſans la » mériter & la ſentir; mais à coup sûr » il ne peut être aimé, s'il n'aime lui- » même » (1).

On voit dans tous ces morceaux, quelle eſt l'ame, & le tour d'eſprit de l'orateur. Ce ſont des penſées toujours vraies, & quelquefois fortes, aiguiſées

---

quæ ſic fiunt tanquam omnibus placeant.
Panég. 76.

(1) *Habes amicos quia amicus ipſe es. Neque enim ut alia ſubjectis, ita amor imperatur. Neque eſt ullus affectus tam erectus & liber, & dominationis impatiens; nec qui magis vires exigat. Poteſt fortaſſe Princeps inique, poteſt tamen odio eſſe nonnullis, etiamſi ipſe non oderit: amari, niſi ipſe amet, non poteſt.*
Panég. 83.

en épigrammes, & relevées toujours par un contraſte ou de mots, ou d'idées. On peut aſſurément blâmer ce genre d'éloquence, qui n'eſt point le meilleur. Mais il n'en faut pas moins eſtimer les vérités utiles & nobles, dont cet ouvrage eſt rempli. Gardons-nous de pouſſer trop loin cette attention ſubalterne, qui péſe les phraſes dans une balance, & fait plus d'attention aux mots qu'aux idées. Il importe encore plus, je crois, d'être bon citoyen, qu'excellent orateur; & s'il eſt utile de ne pas corrompre le goût, il vaut encore mieux ne pas corrompre les hommes & les princes.

CHAPITRE XV.

De Tacite. D'un Eloge qu'il prononça étant Conſul ; de ſon Eloge hiſtorique d'Agricola.

QUOIQUE Tacite n'ait compoſé aucun panégyrique de Prince, cependant l'ordre des temps, la liaiſon des idées, le mérite de ce grand homme & le caractère particulier de ſes ouvrages, ſemblent exiger que nous en parlions ici. On ſe rappelle le mot d'un officier François qui, à la tête d'une compagnie des Gardes, venoit d'aſſiſter à la dédicace d'une des ſtatues de Louis XIV; en revenant il paſſa avec ſa troupe devant la ſtatue de Henri IV ; » mes amis, dit-il, ſa-» luons celui-ci, il en vaut bien un » autre », & en même-tems il fit baiſſer les drapeaux juſqu'à terre. Dans cette revue des écrivains, Tacite mé-

rite d'être traité avec le même honneur. Pour peu qu'on ſoit ſenſible, à ſon nom l'imagination s'échauffe & l'ame s'élève. Si on demande quel eſt l'homme qui a le mieux peint les vices & les crimes, & qui inſpire mieux l'indignation & le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes? je dirai c'eſt Tacite. Qui donne un plus ſaint reſpect pour la vertu malheureuſe, & la repréſente d'une manière plus auguſte, ou dans les fers ou ſous les coups d'un bourreau? c'eſt Tacite. Qui a le mieux flétri les affranchis & les eſclaves, & tous ceux qui rampoient, flattoient, pilloient & corrompoient à la cour des Empereurs? c'eſt encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus impoſant à l'hiſtoire, un air plus terrible à la poſtérité. Philippe II, Henri VIII, & Louis XI n'auroient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque, ſans une eſpèce d'effroi.

Si de la partie morale nous paſſons à celle du génie, quel homme a deſſiné plus fortement les caractères ? Qui eſt deſcendu plus avant dans les profondeurs de la politique ? a mieux tiré de grands réſultats des plus petits événemens ? a mieux fait à chaque ligne, dans l'hiſtoire d'un homme, l'hiſtoire de l'eſprit humain & de tous les ſiècles ? a mieux ſurpris la baſſeſſe qui ſe cache & s'enveloppe ? a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les ſecrets des paſſions, tous les motifs des diſcours, tous les contraſtes entre les ſentimens & les actions, tous les mouvemens que l'ame ſe diſſimule ? a mieux tracé le mêlange bizarre des vertus & des vices, l'aſſemblage des qualités différentes & quelquefois contraires ; la férocité froide & ſombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité ſans frein comme ſans honte

dans Néron, la férocité hypocrite & timide dans Domitien; les crimes de la domination & ceux de l'eſclavage; la fierté qui ſert d'un côté pour commander de l'autre; la corruption tranquille & lente, & la corruption impétueuſe & hardie; le caractère & l'eſprit des révolutions, les vues oppoſées des chefs, l'inſtinct féroce & avide du ſoldat, l'inſtinct tumultueux & foible de la multitude, & dans Rome la ſtupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, ſont également indifférens, & qui ſans choix, ſans regret, ſans deſir, aſſis aux ſpectacles, attend froidement qu'on lui annonce ſon maître; prêt à battre des mains au hazard à celui qui viendra, & qu'il auroit foulé aux pieds, ſi un autre eut vaincu. Enfin dix pages de Tacite apprennent plus à connoître les hommes, que les trois quarts des hiſtoires modernes enſemble. C'eſt le livre des vieillards, des philoſophes, des citoyens;

toyens, des courtiſans, des Princes. Il conſole des hommes, celui qui en eſt loin; il éclaire celui qui eſt forcé de vivre avec eux. Il eſt trop vrai qu'il n'apprend pas à les eſtimer: mais on ſeroit trop heureux que leur commerce à cet égard, ne fut pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de ſon éloquence; elle eſt connue. En général ce n'eſt pas une éloquence de mots & d'harmonie; c'eſt une éloquence d'idées qui ſe ſuccèdent & ſe heurtent. Il ſemble partout que la penſée ſe reſſerre pour occuper moins d'eſpace. On ne la prévient jamais, on ne fait que la ſuivre. Souvent elle ne ſe déploie pas toute entière, & elle ne ſe montre, pour ainſi dire, qu'en ſe cachant. Qu'on imagine une langue, rapide comme les mouvemens de l'ame; une langue qui pour rendre un ſentiment, ne le décompoſeroit jamais en pluſieurs mots; une langue dont chaque ſon exprimeroit

une collection d'idées; telle eſt preſque la perfection de la langue Romaine dans Tacite. Point de ſigne ſuperflu, point de cortége inutile. Les penſées ſe preſſent, & entrent en foule dans l'imagination; mais elles la rempliſſent ſans la fatiguer jamais. A l'égard du ſtyle, il eſt hardi, précipité, ſouvent bruſque, toujours plein de vigueur. Il peint d'un trait. La liaiſon eſt plus entre les idées qu'entre les mots. Les muſcles & les nerfs y dominent plus que la grace. C'eſt le Michel-Ange des Ecrivains. Il a ſa profondeur, ſa force, & peut-être un peu de ſa rudeſſe.

Nous ſavons qu'il exerça pendant la plus grande partie de ſa vie la profeſſion d'Orateur, & il ne s'appliqua à l'hiſtoire que dans ſa vieilleſſe. Etant Conſul ſous Nerva, il prononça l'éloge funèbre de Virginius. C'eſt ce même Général qui avoit refuſé trois fois l'empire, qui par-là déplut aux armées dont il mépriſa la haine, qui

les fit obéir en dédaignant leur préſent, & qui vécut tranquille & reſpecté ſous ſix Empereurs, quoiqu'il n'eut tenu qu'à lui d'être à leur place. Pline le jeune dont Virginius avoit été le tuteur & l'ami, nous en parle avec tranſport dans pluſieurs de ſes lettres. Il a » joui trente ans de ſa gloire, nous » dit-il; il a vu des poëmes compoſés » en ſon honneur, il a lu lui-même » ſon hiſtoire, & la poſtérité a com- » mencé pour lui de ſon vivant. Sa » pompe funèbre, ajoute-t'il, a honoré » le prince, ſon ſiècle, Rome & la tri- » bune romaine; & il n'a rien manqué » au bonheur de ſa vie, car il a été » loué après ſa mort par le plus élo- » quent des hommes » *.

Un tel éloge prononcé par Tacite devoit être intéreſſant; mais nous ne l'avons plus. Heureuſement il nous reſte de lui le chef-d'œuvre & le mo-

* *Plin.* Epiſt. lib. 1.

dèle de tous les éloges hiſtoriques ; c'eſt ſa vie d'Agricola.

Le début qui eſt d'une grande beauté, eſt d'une éloquence tout à la fois ſimple & forte. Il y parle de l'ancien uſage de célébrer les grands hommes, de l'indifférence de ſon ſiècle pour ceux qui l'honorent, du danger de louer la vertu ſous les tyrans, des effets de l'oppreſſion, qui fait mourir les arts en étouffant le génie. Le dernier ſiècle, dit-il, « a vu ce qu'il y » avoit d'extrême dans la liberté : le » nôtre a vu ce qu'il y a d'extrême » dans l'eſclavage. Les recherches des » délateurs nous ont ôté juſqu'à la » liberté de parler & d'entendre ; & » nous euſſions perdu le ſouvenir mê- » me avec la voix, s'il étoit auſſi fa- » cile à l'homme d'oublier que de ſe » taire * ». Il ſe repréſente enſuite, au ſortir du règne de Domitien, comme échappé aux chaînes & à la

* Agric. 2.

mort, ſurvivant aux autres, &, pour ainſi-dire, à lui-même, privé de quinze ans de ſa vie, qui ſe ſont écoulés dans l'inaction & le ſilence, mais voulant du moins employer les reſtes d'un talent foible & d'une voix preſque éteinte, à tranſmettre à la poſtérité & l'eſclavage paſſé, & la félicité préſente de Rome. « En attendant, dit-il, je » conſacre ce livre en l'honneur d'A- » gricola mon beau-père; & dans ce » projet, ma tendreſſe pour lui me » ſervira ou d'excuſe, ou d'éloge * ». Alors il parcourt les principales époques de la vie de ſon héros, peignant par-tout comme il ſait peindre, & montrant un grand homme à la cour d'un tyran, coupable par ſes ſervices même, forcé de remercier ſon maître de ſes injuſtices, & obligé d'employer plus d'art pour faire oublier ſa gloire, qu'il n'en avoit fallu

* Agric. 3.

pour conquérir des provinces & vaincre des armées. « On hait, dit Tacite, » ceux qu'on a offenſés. Domitien naturellement féroce, & d'autant plus » implacable dans ſa haine qu'elle » étoit plus cachée, étoit cependant » retenu par la prudence & la modération d'Agricola : car il n'affectoit » point ce faſte de vertu, & ce vain » fanatiſme qui en bravant tout, veut » attirer ſur ſoi l'œil de la renommée. » Que ceux qui n'admirent que l'excès, ſachent que même ſous de mauvais princes il peut y avoir de grands » hommes, & qu'une vertu calme & » modeſte, ſoutenue par la fermeté » & les talens, peut parvenir à la » gloire, comme ces hommes qui n'y » marchent qu'à travers les précipices, & achètent la célébrité, par une » mort éclatante, mais inutile à la » patrie ». *

Toutes les fois que Tacite parle des

* Agric. 42.

vertus d'Agricola, ſon ame fière & ardente paroît s'adoucir un peu; mais il reprend la mâle ſévérité de ſon pinceau pour peindre le tyran, ſoupçonné d'avoir fait empoiſonner ce grand homme, s'informant avec une curioſité inquiète, des progrès de ſa maladie, attendant ſa mort de moment en moment, & oſant feindre de la douleur lorſqu'aſſuré qu'Agricola n'eſt plus, il eſt enfin tranquille ſur l'objet de ſa haine. L'orateur, (car Tacite l'eſt dans ce moment) félicite Agricola de ſa mort. Il n'a point vu les derniers crimes du tyran; il n'a point vu ces temps où Domitien, las de verſer le ſang goutte à goutte, frappa, pour ainſi dire, la république & Rome d'un ſeul coup, lorſque le ſénat ſe vit entouré d'aſſaſſins, quand le tyran lui-même ſpectateur des meurtres qu'il ordonnoit, jouiſſoit de la pâleur des mourans, & calculoit au milieu des bourreaux les ſoupirs & les plaintes.

» Tu as été heureux, lui dit-il, mais
» ta fille & moi, qui nous consolera
» d'avoir perdu un père ? qui nous
» consolera de n'avoir pu, dans ta
» maladie, te rendre les devoirs & les
» soins les plus tendres, de n'avoir pu
» te serrer dans nos bras, nous rassa-
» sier d'une vue si chère, recueillir de
» ta bouche mourante tes derniers
» soupirs & tes derniers avis ? Sans
» doute, ô le meilleur des pères ! puis-
» que tu avois auprès de toi une épouse
» qui t'adoroit, tu as reçu tous les
» honneurs qui étoient dus à ta cen-
» dre ; cependant moins de larmes
» ont coulé sur ta tombe, & tes
» yeux, en se fermant, ont désiré
» quelque chose. S'il est un séjour
» pour les ombres vertueuses ; si,
» comme le disent nos sages, les ames
» des grands hommes survivent à leurs
» cendres, oh ! repose en paix, fixe les
» yeux sur ta famille, fais cesser nos
» plaintes & nos lâches soupirs, pour
» nous élever à la contemplation de

» tes vertus. Non elles ne doivent
» point être outragées par des pleurs ;
» c'eſt en les admirant, & ſi notre foi-
» bleſſe n'eſt pas au deſſous d'un ſi
» grand modèle, c'eſt en les imitant
» ſur-tout que nous devons les hono-
» rer. Voilà l'hommage qui t'eſt dû.
» Moi-même, quand j'exhorterai ton
» épouſe & ta fille à honorer ta mé-
» moire, je leur dirai de ſe rappeller
» ſans ceſſe & tes actions & tes diſ-
» cours, d'embraſſer ta renommée,
» &, pour ainſi-dire, ton ame, plutôt
» que de vaines ſtatues. Non que je
» veuille défendre de reproduire ſur
» le marbre, ou l'airain, les traits des
» grands hommes : mais ces images
» ſont mortelles, comme ce qu'elles
» repréſentent ; au lieu que l'empreinte
» de l'ame eſt éternelle. Ce n'eſt point
» par l'art, ce n'eſt point par de vils
» métaux qu'on peut repréſenter l'ame
» d'un grand homme, c'eſt par notre

» conduite & par nos mœurs, &c. * ».

Dans cet ouvrage qui eſt, comme on le voit, un véritable éloge, Tacite a réuni la philoſophie à l'hiſtoire, & l'hiſtoire à l'éloquence. On y retrouve à chaque ligne l'ame d'un citoyen qui porte tout le poids du malheur de la vertu, & qui en peignant les maux de ſa patrie, les éprouve une ſeconde fois. Toute la fin eſt d'un pathétique tendre, mais en même temps plein de nobleſſe. Il ſemble que Tacite, fatigué des émotions douloureuſes & profondes que lui a données l'indignation du crime, & le ſpectacle de la cour d'un tyran, cherche, pour écarter ces images, à ſe repoſer ſur les ſentimens les plus doux de la nature. C'eſt la ſenſibilité d'un grand homme qui tout à la fois vous attendrit & vous élève.

* Agric. 45. 46.

CHAPITRE XVI.

Des Sophiſtes Grecs ; du genre de leur Eloquence & de leurs Eloges. Panégyriques depuis Trajan juſqu'à Dioclétien.

TANDIS que dans Rome Tacite écrivoit l'hiſtoire, que Pline célébroit Trajan, que Quintilien profeſſoit l'éloquence, que Martial cultivoit la poéſie légère, que Stace chantoit les Héros, & Juvénal, ardent & ſombre, pourſuivoit avec le glaive de la ſatire les crimes des Romains ; à l'autre extrémité de l'empire, dans l'Ionie, la Grèce, & une partie de l'Aſie, les orateurs Grecs, qu'on nommoit Sophiſtes, jouoient le plus grand rôle, & rempliſſoient quelquefois de l'admiration de leur nom les villes & les provinces. Ce qui les diſtinguoit, c'étoit l'art de parler ſur le champ avec

la plus grande facilité. Cet art étoit né dans les plus beaux siècles de la Grèce, & convenoit à l'imagination ardente & légère d'un peuple que le sentiment & la pensée frappoient rapidement, & dont la langue féconde & facile sembloit courir au devant des idées. Gorgias né en Sicile, avoit le premier donné cet exemple dans Athènes. Critias & Alcibiade encore jeunes, Thucidide & Périclès déja vieux, venoient l'entendre & l'admiroient. Eschine, le rival & l'ennemi de Démosthène, eut le même talent. Dans ces sortes de Discours, il étoit, dit-on, plein de chaleur & de génie, & sembloit inspiré comme le prêtre qui rendoit les oracles. Cet art fut cultivé depuis avec beaucoup de succès; & sous les Empereurs, il procura la plus grande célébrité à ceux qui s'y exercèrent. Athènes, Alexandrie, Tarse, Smyrne, Ephèse & Bisance étoient des écoles sans cesse ouvertes.

Là ſe formoient & régnoient ces orateurs. Ils parcouroient les villes les plus célèbres de l'Europe & de l'Aſie. A leur arrivée, le peuple s'aſſembloit en foule aux théâtres, dans les places publiques, ou dans les portiques des temples. On leur donnoit un ſujet, & ils parloient au bruit des applaudiſſemens. Souvent ils commençoient par prononcer l'éloge de la ville. C'étoit eux qu'on envoyoit en ambaſſade vers les Empereurs. Ils arrivoient à Rome précédés par leur renommée; & ſouvent le Prince leur accordoit des privilèges, des exemptions de charges, & quelquefois les premières dignités de l'Empire. Les peuples leur élevoient des ſtatues. On plaçoit leur image dans les temples, & leur patrie les nourriſſoit aux dépens de l'Etat.

On conçoit que la plûpart de ces orateurs ou ſophiſtes, dont l'art & le talent étoit de s'affecter avec rapidité de tous les ſujets, devoient avoir une

imagination vive, & un esprit enthousiaste. L'un nommé par la ville de Smyrne pour aller en ambassade vers un Empereur, adresse sur le champ une prière aux Dieux, pour qu'ils lui accordent l'éloquence d'un de ses rivaux. Un autre ne méditoit jamais que la nuit. O nuit! disoit-il, je t'invoque. Parmi toutes les divinités, nulle ne parle plus puissamment au cœur de l'homme que toi. Un autre qui conseilloit de fuir les villes, & sentoit que la situation des lieux influe sur l'ame; habite & parcours les montagnes, disoit-il: le soleil les frappe de ses premiers rayons; les derniers rayons du soleil reposent sur elles. Elève-toi vers les cieux, sors de l'ombre, & respire la lumière & la pureté du jour. Un autre, après la mort de son épouse, ramasse tous les ornemens qui servoient à sa parure, & les suspend dans un temple pour les consacrer à la divinité du lieu.

Le plus célèbre d'entr'eux fut Hérode Atticus. Il deſcendoit de Miltiade, avoit eu un de ſes ancêtres conſul à Rome, fut lui-même conſul, devint le maître de Marc-Aurèle, & poſſéda des richeſſes immenſes : mais il préféroit à tous ces titres la gloire de parler ſur le champ d'une manière éloquente. Il reçut des leçons d'un fameux orateur de Smyrne, & pour premier eſſai prononça ſur le champ l'éloge de ſon père. Dans ſa première jeuneſſe, déſeſpéré d'être reſté court devant un Empereur, il veut s'aller précipiter dans le Danube. Il avoit un ami qu'il aimoit tendrement ; il lui fait élever une ſtatue, & grave au bas une imprécation contre ceux qui abattroient la ſtatue de ſon ami. Enfin, dans ſa vieilleſſe, menacé par un homme puiſſant, ne ſais-tu pas, lui dit-il, qu'à mon âge on ne craint plus ?

Mais par quel art ces hommes ſin-

guliers pouvoient-ils parvenir à parler ſur le champ avec éloquence ſur toutes ſortes de ſujets ? Cet art, outre une imagination très-vive & prompte à s'enflammer, ſuppoſoit encore en eux des études très-longues. Il ſuppoſoit une étude raiſonnée de la langue & de tous ſes ſignes; l'étude approfondie de tous les écrivains, & ſur-tout de ceux qui avoient dans le ſtyle, le plus de fécondité & de ſoupleſſe; la lecture aſſidue des poëtes, parce que les poëtes ébranlent plus fortement l'imagination, & qu'ils pouvoient ſervir à couvrir le petit nombre des idées par l'éclat des images; le choix particulier de quelque grand orateur avec qui leur talent & leur ame avoit plus de rapport; une mémoire prompte, & qui avoit la diſpoſition rapide de toutes ſes richeſſes pour ſervir leur imagination; l'exercice habituel de la parole, d'où devoit naître l'habitude de lier rapidement des idées; des mé-

ditations profondes ſur tous les genres de ſentimens & de paſſions; beaucoup d'idées générales ſur les vertus & les vices, & peut-être des morceaux d'éclat, prémédités; une étude réfléchie de l'hiſtoire & de tous les grands événemens que l'éloquence pouvoit ramener; des formules d'exordes toutes prêtes, & convenables aux lieux, aux temps, à l'âge de l'orateur; peut-être un art technique de claſſer leurs idées ſur tous les objets, pour les retrouver à chaque inſtant & ſur le premier ordre; peut-être un art de méditer & de prévoir d'avance tous les ſujets poſſibles, par des diviſions générales ou de ſituations, ou de paſſions, ou d'objets politiques, ou d'objets de morale, ou d'objets religieux, ou d'objets d'éloge & de cenſure; peut-être enfin la facilité d'exciter en eux par l'habitude, une eſpèce de ſenſibilité factice & rapide, en prononçant avec action des mots qui leur

rappelloient des ſentimens déja éprouvés, à peu près comme les grands acteurs qui hors du théâtre froids & tranquilles, en prononçant certains ſons, peuvent tout-à-coup frémir, s'indigner, s'attendrir, verſer & arracher des larmes. Et ne ſait-on pas que l'action même & le progrès du diſcours entraîne l'orateur, l'échauffe, le pouſſe, &, par un méchaniſme involontaire, lui communique une ſenſibilité qu'il n'avoit point d'abord.

Tel étoit probablement l'art de ces orateurs. Mais pour ſavoir quel étoit ou pouvoit être le genre de leur éloquence, il faut conſidérer tout ce qui pouvoit influer ſur elle. La plûpart des ſophiſtes habitoient dans Athènes, ou dans les villes grecques de l'Aſie. Alors Athènes étoit eſclave. La tribune où avoit harangué Démoſthène, étoit briſée. Athènes avoit perdu l'orgueil, les eſpérances, les craintes. Des monumens de ſa grandeur paſſée, &

la triſte monotonie de la ſervitude préſente, voilà ce qui lui reſtoit. Cependant ſa légéreté qui autrefois ſe mêloit à de grandes choſes, s'amuſoit des petites ; & l'imagination de ſes citoyens impuiſſante & active, leur donnoit cette eſpèce d'inquiétude & de mouvement qui naît de la foibleſſe jointe au ſouvenir de la force. Qu'on penſe au genre d'éloquence qui devoit naître d'une telle ſituation, & du caractère d'un peuple qui extrême dans l'eſclavage, comme dans la liberté, mettoit la même impétuoſité à flatter ſes maîtres ou ſes tyrans, qu'elle en auroit mis autrefois à les combattre.

A l'égard des villes grecques de l'Aſie, elles n'avoient pas même de ſouvenir de grandeur. Placées dans les plus beaux temps à la porte de la ſervitude & ſous la main des ſatrapes, à peine avoient-elles reſpiré l'air de la liberté. D'ailleurs la douceur & la molleſſe du climat avoit produit un

genre d'éloquence amolli comme les habitans. Il ſemble que cette eſpèce de vigueur qui donne un mouvement rapide à l'eſprit & du nerf aux idées, ait toujours manqué à l'Aſie. Le voiſinage du deſpotiſme, l'influence même du ciel, la multitude des ſenſations douces & calmes, plus de ſenſibilité pour les plaiſirs, moins de diſpoſition à l'exercice violent & actif de la penſée, & le deſir d'un certain repos de l'ame, tout cela enſemble, dans des climats plus chauds, a dû nuire à l'éloquence. Auſſi les orateurs d'Europe ont eu ſur les orateurs de l'Aſie, les mêmes avantages que les guerriers du nord eurent de tout temps ſur ceux du midi.

D'ailleurs pour être vraiment éloquent, il faut un ſujet qui intéreſſe l'orateur; il faut un peuple qui s'intéreſſe au ſujet. Les orateurs de l'ancienne Grèce défendoient tous, en parlant, de grands intérêts. Démoſ-

thène ſur la tribune, entendoit derrière lui les chaînes que traînoit l'ambition des tyrans ; il avoit ſa liberté & celle de ſon pays à défendre ; mais pour les ſophiſtes, tout étoit fiction, menſonge. Il s'agiſſoit d'amuſer un peuple oiſif, & d'attirer quelques battemens de mains à l'orateur.

Ces applaudiſſemens même dont ils étoient ſi jaloux, & après leſquels ils couroient, devoient corrompre leur éloquence. Tout homme qui veut être applaudi, dénature ſa penſée. Ou il en cache une partie pour faire davantage briller l'autre ; ou il ſaiſit un rapport qui étonne & qui eſt plus ſingulier que vrai ; ou il détache ce qui devroit être fondu dans l'enſemble, & le met en ſaillie ; ou pour avoir l'air de s'élever & de voir de plus haut, il généraliſe un ſentiment qui ne conſerve ſa force qu'autant qu'il eſt lié à une ſituation ; ou il ajoute au ſentiment même, & pour étonner exagère ; ou par une

expreſſion recherchée, il veut donner une tournure fine à ce qui devroit être ſimple; ou il tâche d'unir la fineſſe à la force pour ſurprendre par l'aſſemblage de deux qualités contraires; ou enfin pour arrêter & fixer par-tout l'attention, il multiplie les détails, & néglige la grandeur & la marche de l'enſemble. Il ſuit de-là que toute éloquence qui ne ſe propoſe que de faire battre des mains, doit être, à la longue, froide, fauſſe & médiocre.

La coutume même & la néceſſité de parler ſur le champ, quelque piquante qu'elle dût être, & de quelques études qu'elle fût précédée, devoit nuire au véritable goût de l'éloquence. On pardonnoit trop aiſément à la petiteſſe des plans, au peu d'étendue des idées, au défaut de coloris, à la multitude des mots, à la foibleſſe & au peu d'énergie des ſentimens. L'orateur corrompoit le goût du peuple; & l'indulgence du peuple corrompoit l'orateur.

De-là ſans doute les reproches qu'on a fait, de tout temps à l'éloquence des ſophiſtes, malgré les talens, les ſuccès & la prodigieuſe célébrité de quelques uns d'entr'eux. C'eſt pour ces raiſons qu'aucun de ces Grecs n'a égalé ni Tacite, ni Quintilien, ni Pline ; mais il faut y ajouter encore la différence du ſéjour.

Rome étoit le centre de tous les mouvemens. C'étoit là que ſe réuniſſoient tous les grands ſpectacles, les grands intérêts, les grandes paſſions. Un homme qui faiſoit le ſort du monde ; une cour où l'on ſe rendoit de toutes les extrémités de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie ; des caprices de tyrans, qui pouvoient faire trembler cent nations ; une ſervitude même qui avoit quelque choſe d'auguſte, parce qu'elle étoit partagée par l'univers ; enfin la grandeur romaine qui reſpiroit de toute part, même à travers les ruines de la liberté ; tout ce ſpecta-

cle, au moins dans les premiers siècles de l'empire, agitoit fortement les esprits & les ames. L'orateur, le philosophe & le poëte devoient donc avoir l'ame bien plus exercée à Rome, & être bien plus réveillés par le mouvement & le choc des idées, qu'au fond de la Grèce & de l'Asie, où les impressions arrivoient affoiblies par la distance.

Les défauts même des écrivains devoient être différens. A Rome tout devoit tendre à un certain excès, & dans les villes grecques à une certaine molleſſe. La corruption du goût qui naît des vices & des passions fortes, est différente de celle qui naît du défaut d'énergie, & de l'oisiveté qui s'amuse de tout. L'une fait trop d'efforts; l'autre n'en fait pas assez. Ainsi l'une exagère, l'autre affoiblit. Et par là même peut-être le goût à Rome étoit plus près d'une décadence entière que dans la Grèce & dans l'Asie: car celui

qui

qui ne va point où il peut aller, eſt bien plus près de la nature que celui qui eſt emporté au delà. En fait de goût, il faut moins de force pour remonter au but, que pour y redeſcendre.

Parmi ces orateurs ou ſophiſtes Grecs dont nous venons de parler, un très-grand nombre compoſèrent des éloges de particuliers, de villes & d'empereurs. Il nous en reſte un ſur Trajan, mais dans un genre tout-à fait différent de celui de Pline. L'auteur étoit Dion Chriſoſtôme, ſurnommé ainſi à cauſe de ſon éloquence. Il parut à Rome ſous Domitien; mais comme il avoit autant de vertu que d'éloquence, il eut ou le courage ou le malheur de déplaire. Dans un pays d'eſclaves, il fut libre; & parmi les menſonges des cours, il fut vrai. Dès que la vérité condamne, elle eſt regardée comme un outrage, & bientôt comme un crime. Sur le point d'être proſcrit, il fut obligé de fuir. Il dé-

guiſa ſon nom & ſa naiſſance, & vécut pluſieurs années, inconnu, errant de ville en ville, & de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus ſouvent, pour ſubſiſter, à labourer la terre, ou à cultiver des jardins, maniant tour-à-tour la charrue & la bêche, & honorant cet état par ſon courage. De toute ſa fortune, il ne lui reſtoit qu'un dialogue de Platon, & une harangue de Démoſthène, qu'il portoit par-tout avec lui. Il parcourut ainſi la Mœſie & la Thrace, pénétra juſques chez les Scytes, ſe fit quelquefois admirer par des peuples barbares, & ſe fixa enfin, la plus grande partie de ſon exil, chez les Gêtes. Ainſi un philoſophe, pour avoir dit la vérité à Domitien, vécut éxilé à peu-près dans les mêmes lieux où, quatre-vingt ans auparavant, Ovide avoit été forcé de vivre & de mourir, pour avoir ſurpris les débauches obſcures de cet autre tyran qu'on nomme Auguſte.

Lorſque Domitien périt, Dion étoit en habit de mendiant dans un camp de l'armée Romaine, inconnu à tout le monde, & s'y occupant des travaux les plus pénibles. L'armée, en apprenant le meurtre de l'empereur, étoit prête à ſe révolter. Tout-à-coup Dion jette les haillons qui le couvrent, s'élance ſur un autel, & de-là s'adreſſant aux ſoldats, *enfin le ſage Ulyſſe a quitté ſes lambeaux* *, dit-il; il pourſuit, ſe fait connoître, parle avec la plus grande éloquence, appaiſe la ſédition, & calme l'armée. Nerva avoit pour lui la plus grande eſtime, & le combla d'honneurs. Mais ce qui le touchoit encore plus, c'étoit la tendre amitié de ce prince: car les honneurs ne ſont que le beſoin des ames vaines, mais l'amitié eſt le beſoin des ames ſenſibles. On remarque que Trajan fut l'ami de Plutarque,

* Vers de l'Odiſſée.

de Tacite, de Pline, & de Dion. Cela devoit être: on ne hait que ceux dont on redoute le mépris; & Trajan n'avoit à rougir aux yeux ni de la raiſon, ni de la vertu.

Dion compoſa quatre diſcours ſur les devoirs des Rois. Il y en a un ſurtout, qui peut paſſer pour un véritable panégyrique de Trajan. Il n'a point cette éloquence ingénieuſe & brillante de Pline: mais le tour des éloges eſt plus adroit; il loue en paroiſſant ne donner que des préceptes; & ſous prétexte de dire ce que doit être un grand homme, il dit en effet ce qu'a été Trajan. La fin de ce diſcours eſt une fiction moitié poétique & moitié morale, dans le goût de celles de Lucien. Dion y peint Trajan ſous l'emblême d'Hercule. Le meſſager des Dieux deſcend du ciel pour inſtruire ce héros, & le conduit ſur une montagne inacceſſible & bordée de précipices. De cette montagne s'é-

lèvent deux ſommets : l'un qui touche les cieux, eſt environné d'un jour pur & ſerein ; l'autre beaucoup plus bas, s'arrête au milieu des tonnerres & des nuages. Ces deux ſommets ſont le ſéjour de la Tyrannie & de la Royauté. Les deux déeſſes habitent chacune dans leur temple. Celui de la Tyrannie eſt une citadelle enſanglantée. Son trône eſt très-haut, mais ſous ce trône eſt un abîme. Son viſage eſt ardent & ſombre, ſon œil inquiet, ſes manières ſauvages. Elle eſt à la fois audacieuſe & lâche, inſolente & timide. Elle menace & pâlit ; elle arrache de l'or, & le diſſipe. Auprès d'elle, eſt la Flatterie en habit d'eſclave, qui lui ſourit & qui la perd, & qui conſpire en careſſant. L'autre déeſſe a une figure pleine de majeſté & de charmes. Son trône eſt éclatant ; ſa robe eſt blanche ; ſon ſceptre d'une matière brillante & pure. Elle voit autour d'elle des monceaux d'or & de

fer, mais elle leur préfère les fruits & les moiſſons. Près d'elle eſt la Juſtice, dont le regard eſt à la fois impoſant & doux; le Génie du gouvernement, attentif & ſévère; la Paix qui ſourit avec grâce; & la Raiſon ſage qui ſert de Miniſtre; & la Loi en cheveux blancs, portant un ſceptre d'or, & dont rien ne peut combattre la force. Hercule, après avoir vu les deux déeſſes, ſe paſſionne pour celle-ci, & s'indigne contre l'autre, qu'il voudroit précipiter du haut de ſon rocher. Les Dieux, pour récompenſe, lui donnent l'empire de l'univers; & il va par-tout combattre les malheurs & le crime. Telle eſt la fin de ce diſcours qui eſt adreſſé à Trajan même, & où l'on reconnoît par-tout le héros qu'il a voulu peindre. On peut dire que c'eſt une eſpèce d'éloge allégorique. La louange y eſt d'autant plus piquante qu'elle ſe cache. Ainſi déguiſée, elle reſſemble moins à la flatterie de la part de l'orateur; elle fait

moins rougir le grand homme qui la mérite & craint de l'entendre ; & à l'égard de celui qui ne ſeroit que vain au lieu d'être grand, elle lui épargneroit encore l'embarras pénible d'être modeſte.

Nous n'avons point de panégyrique d'Antonin, qui cependant valoit bien la peine d'être loué ; nous ſavons ſeulement qu'un orateur Grec nommé Callinicus, auteur de pluſieurs autres éloges, avoit fait le panégyrique de ce prince, mais rien de cet orateur ne nous eſt reſté que ſon nom.

Ariſtide, orateur Grec de la Mœſie, & qui vivoit dans le même temps, compoſa un éloge d'Athènes, un de Rome, & un panégyrique de Marc-Aurèle. Nous les avons encore. Il étoit établi à Smyrne, & y jouiſſoit de la plus grande réputation. Marc-Aurèle arrivé dans cette ville, fut curieux de l'entendre. Il remarqua qu'il n'avoit point paru dans la foule

des courtiſans, & le demanda. Le lendemain Ariſtide parut. Il s'excuſa ſur ſon travail, de ce qu'il n'avoit point vu l'empereur la veille. Ce prince lui propoſa un ſujet, & il fut charmé de ſon éloquence. Ariſtide parcourut l'Italie, l'Egypte, une partie de la Grèce, & eut partout des ſuccès. Smyrne ayant été renverſée par un tremblement de terre, les habitans le prièrent d'écrire à l'empereur. Il fit à Marc-Aurèle une peinture touchante des malheurs de cette ville; Marc-Aurèle attendri, fit rebâtir Smyrne, & les habitans élevèrent une ſtatue de bronze à l'orateur. Cette ſtatue ſubſiſte encore. Elle eſt aſſiſe & drapée, & placée dans la bibliothèque du Vatican à Rome. Malheureuſement les ouvrages d'Ariſtide démentent un peu cette réputation & ces honneurs. On auroit pu lui dire, ou briſe ta ſtatue, ou anéantis tes ouvrages. Son panégyrique de Marc-Aurèle ſur-tout, eſt

trop inférieur au ſujet. On n'y trouve ni élévation, ni chaleur, ni ſenſibilité, ni force. L'éloquence en eſt foible, & la philoſophie commune. Je défie tout homme ſenſible de penſer une heure à Marc-Aurèle, & de ne pas faire mieux.

Il y a apparence que dans le même temps ce prince fut loué par un homme plus digne de lui; c'étoit Cornélius Fronto, un des plus fameux orateurs qu'il y ait eu à Rome. Nous n'avons rien de ſes ouvrages, mais Macrobe dans ſes ſatires, Auſone dans ſon panégyrique, S. Jérôme & Sidoine Apollinaire dans leurs lettres, en parlent avec la plus grande eſtime. Ce qui prouve qu'il n'étoit pas médiocre, c'eſt qu'il avoit un genre d'éloquence à lui, & que, comme les peintres célèbres, il fit une école. Ceux des Romains qui jugeoient au lieu d'écrire, & ſe contentoient d'apprécier les talens ſans en avoir, en claſſant leurs

orateurs, citoient Cicéron pour l'abondance, Saluſte pour la préciſion, Pline pour l'agrément, Fronto pour une certaine gravité auſtère. Antonin le choiſit pour donner des leçons à Marc-Aurèle; & Marc-Aurèle ſur le trône, lui fit élever une ſtatue. De plus il le nomma conſul. Ainſi il eut tous les honneurs qui ſuppoſent & augmentent la réputation. Nous n'avons qu'une ſeule phraſe de ſon panégyrique; elle nous a été conſervée dans un autre ouvrage de ce genre, prononcé cent cinquante ans après. On doit eſtimer l'orateur qui loua un grand homme; mais on ſouhaiteroit que ce grand homme n'eût pas ſouffert qu'on le louât de ſon vivant.

Ce fut ainſi que penſa un général Romain, qui vingt ans après fut proclamé empereur en Syrie. C'étoit Peſcéninus Niger. Il avoit pour lui ſon armée, le ſénat & le peuple; mais Septime Sévère l'écraſa par ſon acti-

vité. Dès que Niger fut proclamé, auſſi-tôt un de ces hommes qui ſe hâtent les premiers d'être vils, dès qu'un autre devient puiſſant, compoſa ſon panégyrique, & voulut le lui réciter. Niger le regarda en pitié; & voici ſa réponſe; « orateur, faites-» nous l'éloge de Marius, ou d'Anni-» bal, ou de quelqu'autre grand hom-» me qui ne ſoit plus; & dites-nous » ce qu'il a fait, pour que nous l'imi-» tions. Car louer les vivans, eſt in-» térêt ou foibleſſe; & ſur-tout louer » les princes, dont on eſpère, dont » on craint, qui peuvent donner, qui » peuvent mettre à mort, qui peuvent » proſcrire. Pour moi, vivant, je veux » être aimé; & loué, quand je ne ſerai » plus ». Celui qui parloit ainſi, méritoit de vaincre en diſputant le trône.

On retrouva depuis le même ſentiment dans ce jeune Alexandre Sévère qui empereur à treize ans, & mort à

vingt-ſix, élevé par une mère qui étoit un grand homme, fut à la fois ferme & ſenſible, & joignit toutes les vertus avec toutes les grâces. Il ſe mocquoit hautement de tous ces panégyriques de princes; & pendant treize ans qu'il régna, il ne voulut jamais ſouffrir qu'on lui rendît un honneur, qui lui paroiſſoit plus ridicule encore que dangereux : mais dans ſes moments de loiſir, il célébroit lui-même les princes les plus vertueux qui avoient régné à Rome. Il chantoit les Antonins, comme Achille chantoit les héros; & ce qui étoit tout à la fois plus difficile & plus grand, il les imitoit.

CHAPITRE XVII.

De l'Eloquence au temps de Dioclétien. Des Orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien, & de Conſtance Chlore.

IL s'en fallut bien que les ſucceſſeurs d'Aléxandre Sévère penſaſſent comme lui. Au temps de Dioclétien ſurtout, il ſe fit une révolution. La pompe de l'Aſie effaça pour jamais les anciennes traces des mœurs romaines. Un Edit ordonna d'adorer le prince. On multiplia tout ce qui en impoſe au peuple; & trop d'Empereurs ſe crurent diſpenſés d'avoir une grandeur réelle. Alors la fureur des panégyriques redoubla, & ils devinrent une étiquette du trône. La poéſie, l'éloquence & les arts parurent un peu ſe ranimer; mais le gouvernement avoit corrompu le

génie ; & il y a encore plus loin, pour les lettres, du siècle de Constantin à celui de Trajan, que de celui de Trajan à celui d'Auguste. L'un avoit trouvé le point juste où la grandeur se mêle avec le goût ; le second eut les excès de la force ; le troisième n'eut que les excès de la foiblesse.

Mais ce qui caractérise surtout les orateurs de ce temps, c'est la flatterie la plus extravagante & la plus basse. C'est ce qui acheva de dénaturer les arts & d'anéantir le goût. Cette révolution s'étoit faite lentement & par degré dans l'espace de trois siècles ; & il étoit impossible qu'elle n'arrivât point. Je ne parle pas de vingt autres causes qui la préparèrent. Mais je remarque que dès le premier siècle, la grandeur de l'empire, une puissance qui n'étoit limitée par rien, des fantaisies qui n'avoient de bornes que la puissance, des trésors qu'on ne pouvoit parvenir à épuiser, même en abusant de tout,

firent naître dans les princes, je ne ſais quel deſir de l'extraordinaire, qui fut une maladie de l'eſprit autant que de l'ame, & qui vouloit franchir en tout les bornes de la nature. De là cette foule de figures coloſſales conſacrées aux Empereurs; la manie de Caligula de faire enlever de toutes les ſtatues des dieux leur tête, pour y placer la ſienne; le palais d'or de Néron où il avoit englouti un quart de Rome, une partie des richeſſes du monde, & des campagnes, des forêts & des lacs; la ſtatue d'Adrien élevée ſur un char attelé de quatre chevaux, & qui faite pour être placée au ſommet d'un édifice, étoit d'une grandeur que nous avons peine à concevoir; ſa maiſon de campagne dont les ruines ſeules aujourd'hui occupent dans leur circonférence, plus de dix mille d'Italie, & où il avoit fait imiter les ſituations, les bâtimens & les lieux les plus célèbres de l'univers; enfin le palais de

Dioclétien à Spalatro en Illirie, édifice immenſe partagé par quatre rues, & dont chaque côté avoit ſept cents pieds de long. Il ſemble que ces hommes euſſent voulu s'agrandir eux-mêmes, en proportion de l'univers auquel ils commandoient *; mais malgré leurs efforts, condamnés à n'être que des hommes, ils agrandiſſoient leurs images, & tout ce qui ſembloit faire partie d'eux-mêmes. C'eſt à la même idée que tenoient l'apothéoſe de leurs prédéceſſeurs; la fantaiſie de ſe faire adorer de leur vivant; les temples qu'on leur élevoit dans toutes les parties de l'empire; la multitude énorme de ſtatues d'or & d'argent, de colonnes & d'arcs-de-triomphe; le caractère ſacré imprimé à leurs images & juſqu'à leurs monnoies; le titre de ſeigneur & de maître que Tibère même avoit re-

* Caligula fut jaloux d'un certain Proculus qui avoit une figure coloſſale, & le fit égorger.

jetté avec horreur, & qui fut commun ſous Domitien ; la formule des officiers de l'empereur, qui écrivoient, *voici ce qu'ordonne notre Seigneur & & notre Dieu** ; & quand les princes, par les longs ſéjours & les guerres qui les retenoient en Orient, furent accoutumés à l'eſprit de ces climats, la ſervitude des manières qui chez les Romains ſe mêla enfin à la ſervitude des mœurs, & alors l'habitude de ſe proſterner, conſacrée par l'uſage & ordonnée par la loi.

Ainſi, dans la repréſentation des ſentimens, des hommes & des choſes, tout, ſous les empereurs, fut porté à l'extrême. Il eſt facile d'imaginer l'effet que cet eſprit général dut, au bout de trois ſiècles, produire ſur la poéſie, l'éloquence & le goût. Il falloit ſans ceſſe forcer l'expreſſion, pour que le langage ne fût point au-

*Edictum Domini Deique noſtri. MARTIAL.

deſſous des autres arts. Dès qu'il s'agiſſoit du prince, le peintre, le ſculpteur & l'architecte faiſoient un Dieu: l'orateur ou le poëte qui n'eût fait qu'un homme, eût paru foible ou coupable.

Il eſt à remarquer que dans ces temps-là, on ne trouve plus de trace de l'éloquence latine, que dans les Gaules. C'étoient des Celtes qui étoient les ſucceſſeurs d'Hortenſius & de Cicéron. Ce peuple ſi long-temps libre dans ſes forêts, & qui ſouvent même avoit fait trembler Rome, apprivoiſé enfin par un long eſclavage, & poli par les vices même de ſes vainqueurs, s'étoit livré aux arts, comme au ſeul charme & au dédommagement de la ſervitude. A Autun, à Lyon, à Marſeille, à Bordeaux, on cultivoit l'éloquence. Souvent même les Romains les plus diſtingués envoyoient leurs enfans dans ces villes pour s'y inſtruire. Il ſemble en effet que depuis

Marc-Aurèle les arts & les lettres pouvoient difficilement habiter dans Rome. Ce ne fut pendant près de cent ans, que conſpirations, aſſaſſinats, tyrannie & révolte. Les provinces étoient plus loin de ces orages. On y apprenoit plutôt qu'on ne ſentoit, les révolutions du trône. On y avoit moins à craindre, moins à eſpérer; & les eſprits n'étoient pas ſans ceſſe occupés, comme à Rome, par cette eſpèce de férocité inquiete, que donne l'habitude des dangers & le ſpectacle des crimes. Les Gaules étoient d'ailleurs remplies d'une foule de Romains. Leur commerce y porta cette culture, & ce goût qui naît d'abord dans les capitales, parce que le goût n'eſt que le réſultat d'une multitude d'idées comparées, & d'une foule de ſentimens qu'on ne peut avoir que dans l'oiſiveté, l'opulence & le luxe. Ajoutez la douceur du climat, & tous les monumens élevés dans ce pays

par la grandeur romaine. Tout cela réuni, disposa peu-à-peu les esprits à cette fermentation utile, d'où naît l'amour des lettres & des arts. Mais comme en même temps il y a dans chaque siècle un caractère qui s'imprime à tout, la servitude de l'Asie s'étendit dans les Gaules, & l'éloquence corrompue & foible n'y fut, comme ailleurs, que le talent malheureux ou d'exagérer quelques vertus, ou de déguiser des crimes. Un défaut naturel dans de pareils ouvrages, étoit le vuide des idées ; on employoit de grands mots pour dire de petites choses. Ce n'étoit plus d'ailleurs la langue de Cicéron & d'Auguste; elle étoit altérée. Gaulois, Germains, Espagnols, Sarmates, tous se précipitoient dans la patrie commune. L'univers se mêloit. Ces idiômes barbares corrompoient nécessairement la langue romaine. Formée par des conquérans, elle n'avoit jamais été une langue de

philoſophes ; mais alors elle n'étoit plus même une langue d'orateurs.

Il y en eut pourtant dans ce ſiècle trois de célèbres ; ce furent Eumène, Nazaire, & Mamertin, tous trois Panégyriſtes de princes, & tous trois comblés de bienfaits par les Empereurs : car ſi la vérité a ſouvent nui à ceux qui ont eu le courage de la dire, il faut convenir que la flatterie & le menſonge ont preſque toujours été utiles à ceux qui ont voulu échanger leur honneur contre de la fortune.

Mamertin prononça deux panégyriques devant Maximien. Pour bien juger & des diſcours & de l'orateur, il eſt bon de ſe rappeller que Maximien, d'abord payſan, enſuite ſimple ſoldat, quand il fut prince voulut avoir un nom, & prit celui d'Hercule. En conſéquence, on ne manqua pas de le faire deſcendre en droite ligne, de cet Hercule, qui du temps d'Evandre étoit venu ou n'étoit pas venu en

Italie. Son ſeul mérite étoit d'aimer la guerre, & d'y réuſſir. D'ailleurs, dur & impitoyable, avide d'or & de ſang, en même-temps féroce & foible, c'étoit un lion à la chaîne, que gouvernoit Dioclétien, & qu'il avoit approché du trône, pour le lancer delà ſur les ennemis de l'empire. Obligé malgré lui d'abdiquer après un règne de vingt ans, n'ayant point aſſez de force pour ſupporter le repos, dans ſon activité inquiète ſans ceſſe occupé de conjurations & de crimes, il reprit trois fois la pourpre, qui lui fut arrachée trois fois. Il conſpira contre Maxence ſon fils, contre Conſtantin ſon gendre, & finit enfin par vouloir rendre ſa fille, complice de l'aſſaſſinat de ſon époux. N'ayant pu réuſſir, il ſe donna la mort; & le petit-fils d'Hercule ſe pendit à Marſeille. Voilà pourtant l'homme ſur lequel nous avons trois pompeux panégyriques. Voilà celui qu'on appelle *Empereur très-ſa-*

cré, à qui on parle de ſa divinité, du culte qui lui eſt dû, du palais auguſte & vénérable qui lui ſert de temple.

Il faut convenir que le premier de ces éloges prononcés à Trèves, eſt d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre d'impertinence & de flatterie.

Le ſecond eſt plus raiſonnable; il y a moins de menſonges exagérés, moins de ces baſſeſſes qui révoltent. Les louanges ſont plus fondées ſur les faits. Il y a même en général de l'éloquence, du ſtile, de l'harmonie, mais nulle philoſophie & très-peu de goût.

Le troiſième dont on ne connoît pas l'Auteur, eſt curieux, ſurtout par la manière dont on y traite l'abdication de ce prince, & ſon retour à l'empire. Il ſemble que l'univers alloit s'écrouler, ſi Maximien ceſſoit d'être Empereur. » Il nous eſt permis, dit l'o» rateur, de nous plaindre des dieux, » lorſqu'ils négligent l'univers. C'eſt » dans ces momens-là que les grêles

» ravagent les moiſſons, que la terre » s'entr'ouvre, que les villes ſont en- » glouties ; fléaux qui déſolent le » monde, non par la volonté des » dieux, mais parce qu'alors leurs re- » gards ne tombent point ſur la terre : » voilà, grand Empereur, ce qui nous » eſt arrivé, lorſque vous avez ceſſé » de veiller ſur le monde & ſur nous ». Enſuite on prouve à Maximien, que malgré ſon grand âge, il ne pouvoit ſans injuſtice quitter le fardeau de l'empire; » mais les dieux l'ont permis, » lui dit l'orateur, parce que la for- » tune qui n'oſoit rien changer, tant » que vous étiez ſur le trône, déſiroit » pourtant mettre un peu de variété » dans le cours de l'univers ; » enſuite on repréſente Rome déſeſpérée d'avoir perdu un ſi grand prince ; Rome ſuppliante & à genoux lui tendant les mains, lui adreſſant un diſcours pathétique & touchant, pour le conjurer de vouloir bien encore régner ſur elle.

On

On le loue de ſa piété céleſte, & de ce qu'il a bien voulu ſe rendre aux inſtances de la patrie ; » Empereur » éternel, tu n'as pu réſiſter aux lar- » mes de cette mère auguſte ». Après cela on le compare au ſoleil, qui en remontant ſur ſon char, & de ſes propres mains le guidant dans les cieux, a réparé les déſordres du monde embrâſé par l'ignorance de Phaëton. On s'étonne qu'après avoir goûté la douceur & les charmes du repos, il veuille bien ſe donner encore la peine de commander ; & l'on finit par prier ſa divinité de vouloir bien, du faîte où elle eſt placée, veiller ſur l'univers, & de ſa tête céleſte faire quelques ſignes, pour marquer aux choſes humaines le cours de leur deſtinée.

Il eſt difficile, je crois, de porter plus loin la démence de l'adulation. Comment un prince n'étoit-il pas révolté de ces lâches menſonges? Comment n'impoſoit-il pas ſilence au vil

orateur ? Mais il y a apparence que dans ces malheureux, le beſoin d'être flattés, étoit pour le moins égal à celui qu'on avoit de les flatter. Il y a, pour ainſi dire, des beſoins d'orgueil, comme il y en a de baſſeſſe. Une ame profondément corrompue par le pouvoir, n'a plus de meſure juſte, ni pour elle-même, ni pour les autres; & le genre humain tout entier ſe recule à une diſtance immenſe d'elle. Il y a bien dans une des preſqu'Iles de l'Inde, un Chef de quelques bourgades, qui aſſis tranquillement ſur ſa natte qu'il appelle ſon trône, dit froidement aux Européens qui le viſitent, pourquoi ne viens-tu pas voir plus ſouvent *le Roi du Ciel ?* & ce Roi du Ciel, c'eſt lui.

En ſuivant l'ordre des temps, nous trouvons un panégyrique prononcé par Eumène pour l'établiſſement des écoles publiques d'Autun. Eumène, quoiqu'il fut orateur, vivoit à la cour, & il exerçoit une charge conſidérable

dans le palais. Il fut choiſi pour ranimer dans Autun qui étoit ſa patrie, le goût de l'éloquence & des arts. Les deux Empereurs * lui écrivirent à ce ſujet la lettre la plus honorable. C'eſt un monument flatteur du reſpect de la puiſſance pour les talens. Le diſcours d'Eumène roule tout entier ſur les bienfaits accordés à ſa patrie, & aux lettres. On reſpire au moins quand, parmi tant de ſujets d'éloges, ou ridicules ou atroces, on en trouve un de raiſonnable : mais le ſujet du diſcours eſt ce qu'il y a de mieux dans le diſcours même. Il eſt adreſſé à un Gouverneur de Province que l'orateur ne manque pas d'appeller *vir perfectiſſime*, c'eſt-à-dire *homme très-parfait ;* ce titre d'honneur étoit apparemment une leçon adroite donnée ſous le voile du reſpect, à un homme puiſſant.

Quelque temps après Eumène pro-

* Conſtance Chlore & Galérius.

nonça un autre panégyrique ſur les victoires de Conſtance Chlore en Hollande, & principalement ſur ſa conquête d'Angleterre. Nous y apprenons que ce prince en abordant, pour ſe réduire à la néceſſité de vaincre, fit mettre le feu à ſa flotte, comme avoit fait un Roi de Syracuſe en portant la guerre à Carthage, comme fit depuis Cortès en abordant au Méxique. L'hiſtoire ramène ſouvent les mêmes actions, & la même audace dans des hommes & des ſiècles différents. L'orateur s'étend beaucoup ſur des lieux communs de carnage. Il eut mieux fait, je crois, de célébrer les vertus de Conſtance Chlore, car il en avoit. Il eut mieux valu dire que ſa valeur n'ôtoit rien à ſon humanité; qu'Empereur il fut modeſte & doux; que maître abſolu, il donna par ſes vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas; qu'il n'eut point de tréſor, parce qu'il vouloit que chacun de ſes ſujets

en eut un ; que les jours de fêtes, il empruntoit la vaiſſelle d'or & d'argent de ſes amis, parce qu'il n'en avoit point lui-même ; qu'il fut humain en religion comme en politique, & que pendant tout le temps qu'il régna, tandis que les autres Empereurs perſécuteurs des Chrétiens, lui donnoient l'exemple d'une ſuperſtition inquiète & féroce, il ne fit jamais dans ſes Etats ni dreſſer un échafaud, ni allumer un bucher. C'eut été là ſans doute l'objet d'un panégyrique plus éloquent, & ſur-tout plus utile. Mais il y a des temps où l'on diroit que les grandes vérités morales ſont obſcurcies. Le genre-humain ſemble en avoir perdu la trace, & il faut des révolutions & des ſiècles pour l'y ramener.

CHAPITRE XVIII.

Siècle de Conſtantin. Panégyriques de ce Prince.

NOUS voici à l'époque de Conſtantin, c'eſt à-dire un des princes qui ont eu le malheur d'être le plus loués de leur vivant, & celui de tous les hommes qui peut-être a cauſé les plus grands changemens ſur la terre. Avant lui le ſort de l'univers étoit comme indécis. Du fond de la Scythie, aux extrémités de l'Eſpagne, Rome luttoit contre les barbares, & les Barbares contre Rome : & depuis trois ſiècles le Chriſtianiſme luttoit contre les bourreaux & les Céſars. Conſtantin fit pencher la balance. En abandonnant Rome, il précipita la chûte de l'Occident, & livrant l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne & l'Eſpagne aux Barbares, il prépara de

loin la conſtitution actuelle de l'Europe. En créant Conſtantinople, il donna une nouvelle direction à l'Orient, établit un nouveau centre de politique, un nouveau centre de commerce, poſa certaines barrières, en abaiſſa d'autres, & fit revivre, ou conſerva pendant mille ans, au fond de la Thrace, une partie du goût & des lumières de la Grèce. Enfin, en plaçant le Chriſtianiſme avec lui ſur le trône, il fit la plus grande révolution qu'il y ait jamais eu dans les idées, les loix, les mœurs, l'eſprit général des nations, changeant tout ce qui avoit gouverné les hommes juſqu'alors, & devant influer, ſans le ſavoir, ſur preſque tous les événemens politiques & ſacrés de l'hiſtoire moderne. Tel fut le ſort attaché au règne de Conſtantin.

Si nous examinons maintenant ſon caractère, & ſes qualités perſonnelles, nous lui trouverons cette ambition

ſans laquelle un homme n'a jamais donné un grand mouvement à ce qui l'entouroit ; cette activité néceſſaire à tous les genres de ſuccès, à la guerre ſur-tout, & dans un empire qui embraſſoit cent provinces ; cette férocité qui étoit le vice général du temps, & qui lui fit commettre des crimes tantôt d'une barbarie calme, comme le meurtre de ſon beau-frère, & celui de ſon neveu, & celui des Rois priſonniers qu'il fit donner en ſpectacle & déchirer par les bêtes, tantôt des crimes d'emportement & de paſſion, comme les meurtres de ſa femme & de ſon fils ; cet amour du deſpotiſme preſque inſéparable d'une grande puiſſance militaire & de l'eſprit de conquêtes, & ſur-tout de l'eſprit qui porte à fonder un nouvel empire ; un amour du faſte, que les peuples prennent aiſément pour de la grandeur, ſur-tout lorſqu'il eſt ſoutenu par quelques grandes actions & de grands ſuc-

cès ; des vues politiques ſages, & ſouvent bienfaiſantes, ſur la réforme des loix & des abus, mais en même temps une bonté cruelle qui ne ſavoit pas punir, quand les peuples étoient malheureux & opprimés. En général on trouve dans Conſtantin un mêlange de qualités qui paroiſſent ſe combattre. Il eut l'ame d'un guerrier, & il aima la pompe & la molleſſe. Il fut humain dans ſa légiſlation, & barbare dans ſa politique. Il pardonna des injures, & fit égorger ſes parens & ſes amis. Il donnoit par humanité, & laiſſoit piller les provinces par foibleſſe. Enfin il y eut des jours où il fut Antonin: il y en eut d'autres où il fut Néron. Il y a apparence que ſon génie fit ſes ſuccès; ſes paſſions, ſes crimes; & le chriſtianiſme, ſes loix.

Toutes les fois qu'un homme à grand caractère eſt à la tête d'une nation, les eſprits s'agitent, les ames s'élèvent, les lettres & les arts ou fleu-

riſſent, ou renaiſſent, ou font effort pour renaître, ou ſuſpendent leur chûte. C'eſt ce qui eſt arrivé ſous Périclès, ſous Alexandre, ſous Auguſte, ſous Trajan, ſous Conſtantin, ſous Charlemagne, ſous Charles-Quint, ſous Louis XIV. Conſtantin fit rouvrir les écoles d'Athènes; il honora les lettres; il les cultiva lui-même, mais comme on pouvoit les cultiver dans ſon ſiècle, & parmi les occupations de la guerre & du trône. L'éloquence romaine étoit alors très-affoiblie. L'éloquence grecque ſe ſoutenoit. L'Aſie étoit devenue le ſéjour habituel des Empereurs; & le langage d'Athènes dominoit dans preſque toute l'Aſie. D'ailleurs la naiſſance du Chriſtianiſme dans ces climats, le renouvellement du Platoniſme, l'école d'Aléxandrie, le choc des deux religions, le zèle ardent des payens pour attaquer, le zèle des Chrétiens pour ſe défendre, tout dans l'Orient

contribuoit à entretenir la culture & le goût. Des évêques étudioient Homère. Des ſaints ſe nourriſſoient d'Ariſtophane. Platon étoit preſque auſſi ſouvent cité qu'un père de l'Egliſe. C'étoit un arſenal ennemi où le chriſtianiſme venoit s'armer ; & l'on combattoit les fables & la mythologie des Grecs avec l'éloquence des Grecs même.

En même temps il ſe fit une révolution qui créa un genre d'éloquence inconnu juſqu'alors, & qui eut dans la ſuite la plus grande influence. Le droit de parler au peuple aſſemblé, dans Rome libre, avoit appartenu aux magiſtrats ; & dans Rome eſclave, aux empereurs. Ce droit faiſoit partie de la ſouveraineté ; c'étoit une eſpèce de magiſtrature d'autant plus puiſſante, qu'elle commandoit aux volontés en dirigeant les opinions, & que toute opinion dans un peuple aſſemblé, a une force terrible, parce que

la force de chacun s'y multiplie par la force de tous. Ce droit ſous Conſtantin paſſa aux miniſtres des autels. Alors les prêtres chrétiens montèrent publiquement dans les chaires ; & les diſcours religieux ſuccédèrent dans l'empire aux diſcours politiques.

Du temps de Cicéron & de Céſar, on avoit vu fleurir l'éloquence républicaine animée par la liberté & de grands intérêts ; ſous les premiers empereurs, une eſpèce d'éloquence monarchique, fondée ſur la néceſſité de flatter & de plaire ; vers les temps de Marc-Aurèle, l'éloquence des ſophiſtes, qui n'ayant aucun intérêt réel, étoit un jeu d'eſprit pour l'orateur, & un amuſement de l'oiſiveté pour les peuples. Enfin dans cette quatrième époque, on vit naître & ſe développer l'éloquence chrétienne qui tenoit à des idées, des principes & des objets entiérement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée

avec le ciel, un pacificateur entre Dieu & l'homme, un nouvel ordre de juſtice, une vie à venir, & de grandes eſpérances, ou de grandes craintes au delà des temps ; tel étoit le tableau que cette éloquence préſentoit aux hommes. L'orateur qui parloit au nom de Dieu, devoit avoir néceſſairement un ton plus auguſte. Les idées religieuſes, en Aſie ſur-tout, & dans l'époque d'une religion naiſſante, devoient communiquer plus de chaleur à l'imagination. Des principes qui tendoient à élever la foibleſſe, à rabaiſſer l'orgueil, à égaler les rangs par les vertus, devoient donner à l'éloquence un mêlange de force & de douceur. Enfin l'étude & la méditation des livres ſacrés, répandirent ſouvent ſur ces diſcours une teinte orientale, inconnue juſqu'alors aux orateurs de l'empire. D'un autre côté, le mépris d'une vaine gloire, l'abſence des paſſions, l'impreſſion que l'orateur fai-

ſoit ſouvent par la ſeule idée du Dieu dont il étoit le miniſtre, enfin la perſuaſion qu'entre les mains dela Divinité tous les inſtrumens ſont égaux, durent ou retarder, ou affoiblir les progrès de ce genre d'éloquence. Les orateurs Chrétiens, par leurs principes même, devoient négliger l'art. Pluſieurs auroient cru outrager la vérité en l'ornant, & affoiblir la cauſe de Dieu, en recherchant trop les vains ſecours de l'homme. De tout cela enſemble, dut naître un mêlange de beautés & de défauts; de négligence dans le ſtyle, & de grandeur dans les idées; quelquefois toute la force & toute l'impétuoſité du zèle religieux; quelquefois toute la foibleſſe d'une morale froide & monotone; ce qui peut ſouvent frapper l'imagination; ce qui doit ſouvent révolter le goût.

Conſtantin fut loué également par les orateurs des deux religions. Rome payenne en fit un Dieu; Rome chré-

tienne en fit un ſaint : il étoit le bienfaiteur de l'une ; il étoit pour l'autre un homme tout puiſſant, & un prince qui avoit eu de grands ſuccès. Son goût pour les ſciences, multiplia encore ſes panégyriſtes ; car c'eſt une eſpèce de ſéduction à laquelle les philoſophes même ne réſiſtent pas. Enfin ſon règne fut long ; ce qui ajoute à cette idolâtrie des cours, qui naît encore plus de l'habitude que du ſentiment. Il ne faut donc pas s'étonner ſi en Italie, dans la Grèce, dans les Gaules, en Aſie, dans les villes, dans les camps, partout les panégyriques le pourſuivoient. A chaque ſuccès, à chaque pas, il étoit puni d'une victoire par un éloge.

De cette foule innombrable, heureuſement il ne nous en reſte aujourd'hui que ſix ou ſept. Je me donnerai bien de garde de parler de tous ; mais il y en a un qui m'a paru aſſez ſingulier pour mériter d'être connu. L'orateur

commence par dire que jusqu'alors n'ayant pas manqué une occasion de célébrer tout ce qui avoit été fait de grand par la *divinité* de Constantin, il regarderoit comme un sacrilége, de passer sous silence quelque chose de bien plus grand que tout le reste, c'est la victoire sur Maxence. Il sent bien que ses talens sont peu de chose, surtout si on les compare à ceux de tant de célèbres orateurs : » mais dans un » combat, dit il, au milieu du son des » clairons & des trompettes, on mêle » aussi quelquefois le son de la flûte ». Après ce début il entre en matière. Il est étonné que son héros avec si peu de forces, ait tenté une guerre si importante; » assurément, lui dit-il, vous » avez quelqu'intelligence secrette » avec l'ame universelle & divine, qui » daigne se manifester à vous seul, » tandis que nous, ce sont des dieux » subalternes & du second ordre, qui » sont chargés de nous conduire ».

Enſuite il ne peut comprendre qu'il ſe ſoit trouvé dans l'univers des hommes qui aient eu l'audace de réſiſter à Conſtantin, » eux qui auroient du, lui dit-» il, céder, je ne dis pas à la préſence » de votre divinité, mais en entendant » ſeulement prononcer votre nom ». Bientôt après ce lâche orateur fait un crime à ſon héros d'avoir combattu lui-même, de s'être mêlé au milieu des ennemis, & d'avoir par-là, dit-il, preſque cauſé la ruine de l'univers. C'eſt la première fois ſans doute qu'un orateur romain a donné des leçons de lâcheté à un prince. C'eſt bien le moins quand on fait la guerre pour diſputer un trône, de combattre ſoi même, & de ſe mêler dans ſa propre cauſe à ceux qui veulent bien combattre & mourir pour elle. On ſeroit tenté de ſe rappeller ici le mot d'un fameux Anglois * ſur Philippe V & l'Archiduc,

* Milord Péterborough.

dont aucun ne ſe trouva à la bataille d'Almanza : mais ce qui eſt plus curieux ſans doute, & qu'on aura de la peine à croire, l'orateur rapporte de très-bonne foi & propoſe à Conſtantin l'exemple d'un prince, qui du haut d'une double échelle, avoit regardé de loin une bataille. » Cet exemple n'eſt » pas noble, dit-il, mais il eſt sûr. Après cela le panégyriſte peint ſon héros qui vole ſur les bords du Rhin pour combattre les Francs nos ayeux, & il le loue très-ſérieuſement » de ce » que vainqueur il a fait ſervir le car- » nage des vaincus aux amuſemens de » Rome, de ce qu'il a embelli de leur » ſang la pompe des ſpectacles, & » donné le délicieux plaiſir de voir » dévorer par les bêtes une multitude » innombrable de priſonniers; de ma- » nière que ces malheureux en expi- » rant, dit-il, ſouffroient encore plus » des outrages de leurs vainqueurs, » que des morſures des bêtes féroces

» & de la mort même ». Dans quels ſiècles de férocité & de baſſeſſe de tels panégyriques ont-ils été écrits? Et ſi l'on n'a l'ame tout-à-fait dénaturée ou par le deſpotiſme, ou par la ſervitude, peut-on, en liſant de pareils éloges, ne point maudire à jamais & l'orateur qui les a donnés, & le prince qui les a ſoufferts? Il faut l'avouer, preſque tous les orateurs & panégyriſtes de ce temps-là, ſont des renards qui careſſent des tigres. Celui-ci finit par parler à Conſtantin de ſa divinité, à laquelle le ſénat a conſacré une ſtatue d'or. Enſuite il adreſſe une prière à l'auteur de l'univers, il le conjure de conſerver Conſtantin pour tous les ſiècles; & l'on eſpère qu'il voudra bien accorder cette faveur au monde, parce qu'étant Dieu, il doit vouloir tout ce qui eſt juſte; & tout-puiſſant, il ne peut avoir aucune raiſon pour refuſer: ainſi & l'orateur & l'univers comptent ſur l'éternité de Conſtantin. On peut

juger à peu près de tous les panégyques latins de ce prince, par celui-là. On en compte quatre autres, écrits dans la même langue; & presque partout c'est le même ton, la même vérité dans les éloges, & sur-tout la même philosophie dans les idées. Cependant on rencontre quelques beautés de détail, & des lueurs d'éloquence; car dans les siècles qui penchent vers la barbarie, ou qui en sortent, il est encore plus aisé sans doute de trouver de l'éloquence que du goût.

Nous citerons encore un autre ouvrage dans le même genre, & d'autant plus curieux, qu'il est peut-être le premier panégyrique chrétien qui ait été fait, ou du moins qu'on ait transmis jusqu'à nous. Il est écrit en grec, & fut prononcé dans Constantinople pour la trentième année du règne de Constantin. L'auteur est cet Eusèbe de Césarée, fameux par ses

ouvrages & par ſes vices, courtiſan évêque, hiſtorien ſuſpect, & panégyriſte comme on l'étoit dans ces temps-là.

Ce diſcours ſingulier dans ſa forme, eſt en même temps un panégyrique, un ſermon, un catéchiſme, une profeſſion de foi, un diſcours de métaphyſique & d'éloquence, un mêlange de la philoſophie de Pythagore, de celle de Platon, & de la doctrine de nos livres ſacrés. Conſtantin y eſt repréſenté par-tout comme vainqueur de l'idolatrie. On compare l'empire qu'il a ſur la terre, avec l'empire éternel que Dieu a ſur le monde. On le peint comme ayant un commerce immédiat avec la divinité; & on l'invite à faire part aux fideles (quand il en aura le temps) de cette foule infinie d'apparitions, de viſions, de ſonges céleſtes où Jeſus-Chriſt s'eſt manifeſté à ſes regards, & de beaucoup d'autres myſtères inconnus à

tout le monde, excepté à lui, & qui reſtent dépoſés dans ſa mémoire impériale, comme dans un tréſor. Enfin on le loue, on le trompe, on l'inſtruit : & le zèle adroit mêlant le ſtyle de la chaire & celui de la cour, lui prodigue à la fois les flatteries & les leçons.

Les vers furent employés comme la proſe, à lui rendre hommage, mais avec moins de ſuccès encore. Optatien Porphire, qui n'étoit point du tout Porphire le philoſophe, mais un poëte obſcur & très-digne de l'être, compoſa en l'honneur de ce prince qui l'avoit éxilé, un long panégyrique en vers qui ne valoit rien, & qui en conſéquence fut très-bien payé. Avant Conſtantin, Alexandre & vingt autres princes en avoient fait autant. Cela eſt juſte ; c'eſt la médiocrité qui a beſoin de récompenſes ; mais on ſuppoſe que le génie qui a le ſentiment de ſes forces, ſe ſuffit à lui-même. J'aime

encore mieux pourtant ce trait d'un prince Arabe, qui ayant reçu un mauvais panégyrique en vers arabes, adreſſés à ſa hauteſſe, donna d'abord au poëte vingt écus d'or pour avoir fait le panégyrique, & lui en donna enſuite quarante pour qu'il n'en fît plus. Le panégyriſte de Conſtantin méritoit d'être auſſi bien traité.

CHAPITRE XIX.

Panégyriques ou Eloges composés par l'Empereur Julien.

APRÈS tant de noms obscurs d'écrivains foibles & presque inconnus à la postérité, on trouve enfin un nom célèbre ; c'est celui de Julien. Tout prince qui écrit est presque sûr d'intéresser les hommes. Le peuple des lecteurs, par curiosité ou par foiblesse, veut tout connoître de ceux qu'un rang élevé expose à ses regards. Le philosophe observe comment on voit les objets sur le trône. L'historien cherche dans les écrits d'un Roi l'histoire de ses pensées. Le critique qui analyse, étudie le rapport secret qui est d'un côté entre le caractère, les principes, le gouvernement d'un prince, & de l'autre, son imagination, son style, & la manière de peindre ses

ſes idées. Plus le prince a de réputation, plus cet intérêt augmente. On aime à voir un homme admiré dans ſa cour & ſur les champs de bataille, écrire & penſer dans ſon cabinet, & parler en philoſophe aux peuples qu'il fait gouverner en Roi.

Julien réunit ces deux genres de mérite; mais remarquons que cet avantage ſi rare aujourd'hui, l'étoit beaucoup moins chez les anciens. A Rome un grand nombre d'Empereurs avoient cultivé les lettres. On ſait que Céſar fut le rival de Cicéron ſur la tribune, & voulut l'être de Sophocle au théâtre. Auguſte très-bon écrivain en proſe, fit de plus des Tragédies & des Poëmes. Caius ſe piqua d'éloquence. Claude écrivoit avec pureté, & compoſa l'hiſtoire de ſon temps. L'imagination ardente & fougueuſe de Néron ſe livra à la poéſie comme à la muſique. Adrien Poëte, Peintre, Architecte & Hiſtorien, paſſa encore

pour le premier orateur de ſon ſiècle. Marc-Aurèle, philoſophe comme Epictéte, fut écrivain comme lui. Septime Sévère, orateur dans les deux langues, compoſa les mémoires de ſon règne. Alexandre Sévère chanta les vertus qu'il avoit dans ſon cœur, & célébra en vers les Empereurs les plus humains qui l'avoient précédé ſur le trône. Les deux Gordiens furent magiſtrats, guerriers & hommes de lettres; & l'un d'eux avant de régner, avoit publié un poëme de trente chants, en l'honneur de Marc-Aurèle & d'Antonin. Balbin élu par le ſénat, & maſſacré par les troupes, réuſſit dans la poéſie & l'éloquence. Gallien qui fut à la fois voluptueux & brave, & qui ſe rendit célèbre par des victoires & des bons mots, avoit le talent de bien écrire, & fit des vers pleins de volupté & de goût. L'Empereur Tacite, maître du monde, ſe glorifioit de deſcendre de l'hiſtorien de

ce nom, & ne paſſoit pas une nuit ſans lire ou compoſer. On érigea une ſtatue à Numérien, comme orateur ; & un ſeul homme dans l'empire * lui diſputoit le prix de la poéſie. Conſtantin enfin uniſſant les uſages de l'ancienne Rome à ceux de l'Egliſe, & les droits de l'autel à ceux du trône, devenu chrétien, fut tout à la fois empereur & orateur ſacré Il compoſa & prêcha pluſieurs ſermons : & on a encore aujourd'hui un de ſes ouvages, intitulé, *Diſcours à l'aſſemblée des Saints*; ſermon compoſé & prêché à Bizance pour la fête de Pâques, par le ſucceſſeur de Céſar & d'Auguſte.

Ainſi avant Julien, ſeize Empereurs avoient été au rang des écrivains de Rome. On voit que l'opinion qui a fait de l'ignorance en Europe un titre de nobleſſe, & a défendu aux hommes qui ont ou croyent avoir un nom,

* Néméſien.

de l'avilir par l'art de penſer & d'écrire ; opinion introduite par les Sauvages du nord qui ne ſavoient que détruire, conſacrée par des Seigneurs de Châtellenies barbares, qui ne ſavoient qu'opprimer, combattre & chaſſer ; opinion bien digne en effet de ces deux époques, & qui au bout de quatorze ſiècles, n'eſt pas encore éteinte, & ſubſiſte même aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne croit, n'étoit pas encore née ſur la terre. Julien dont nous n'examinons ici que les talens littéraires, fut en même temps philoſophe, orateur, écrivain ſatyrique & plaiſant ; & il paroît tour à tour dans ſes ouvrages l'élève de Platon, de Démoſthène & de Lucien. Ses ſatyres ſont plus connues que ſes éloges. Ceux-ci ne ſont pas cependant ſans mérite ; mais on eſt fâché d'en trouver deux, conſacrés à Conſtance, prince ſoupçonneux & lâche, timide & cruel, qui mêlant la ſuperſtition à la fureur, d'un

côté protégeoit les Ariens, & perſécutoit les catholiques, de l'autre maſſacroit ſes généraux, & fit égorger preſque toute la famille Impériale. Il y a apparenee que ces deux panégyriques de Julien furent un tribut que la politique paya à la crainte. Juſqu'au moment où ce prince monta ſur le trône, il fut preſque toujours en danger; & peut-être ne conſerva-t'il ſa vie, qu'en flattant ſon tyran. Les panégyriques d'ailleurs étoient l'eſprit de ce temps-là, comme les ſatyres & les chanſons ont été en uſage chez d'autres peuples. Enfin ceux de Julien ſont beaucoup plus éloignés que les autres, du ton de la baſſeſſe : ſouvent aux éloges il mêle des vérités utiles; & telle eſt la malheureuſe foibleſſe de l'orgueil & du pouvoir, que pour inſtruire les hommes puiſſans, il faut les louer, & qu'on eſt preſque toujours forcé d'étayer chaque vérité d'un menſonge.

Ces deux panégyriques offrent pluſieurs endroits qui méritent d'être cités. Tel eſt dans le premier un morceau ſur l'éducation des princes, où Julien parle de la néceſſité de former leur corps avec leur ame. Il s'y plaint de cette éducation lâche, qui affoiblit à la fois l'un & l'autre; détruit le reſſort de l'ame, en énervant la volonté; détruit les moyens des grandes actions, en énervant les forces; prépare la crainte avant le danger, & la foibleſſe dans le malheur.

Tel eſt un autre endroit ſur l'utilité de mettre de bonne heure un jeune Prince en action, de familiariſer & ſes yeux & ſon ame avec les périls, les combats, les peuples & les armées, de lui faire connoître par lui-même, dans ſon empire, la ſituation des lieux, l'étendue des pays, la puiſſance des nations, la population des villes, le caractère des peuples, leur force, leur pauvreté, leur richeſſe.

C'eſt ainſi, dit-il en parlant de Conſtance, qu'il apprenoit à commander, mais en même-temps il apprenoit auſſi à obéir ; & il obéiſſoit à ce qu'il y a de plus ſaint ſur la terre, la nature & la loi.

Il y a eu des pays, où ceux qui devoient gouverner, recevoient à-peu-près la même éducation que le reſte des citoyens. Quoi de plus inſenſé, dit-il ? On exige de ceux qui commandent la plus haute vertu ; & l'on ne prend aucun moyen pour qu'ils vaillent mieux que le reſte des hommes ! Pour être Prince, il faudroit commencer par mériter de l'être.

On peut encore citer un morceau ſur ces tyrans de Rome, qui, cruels à force de foibleſſe, & craignant tout parce qu'ils n'étoient rien, ne pardonnoient à leurs ſujets ni la naiſſance, ni le mérite ; auprès de qui, dit-il, la vertu étoit un crime, comme le parricide & la révolte ; prompts à

abattre tout ce qui s'élevoit, & à détruire tout ce qui étoit grand.

Le ſecond panégyrique a dans le deſſein quelque choſe de bizarre : Julien veut y prouver que ſon héros eſt égal aux plus fameux héros d'Homère, à Achille, Diomède & Patrocle pour la valeur, à Ulyſſe pour la politique, à Neſtor pour l'éloquence. On s'étonnera moins de la bizarrerie de cette idée, quand on ſçaura qu'Homère jouoit un très-grand rôle dans tous les diſcours de ce temps-là. Ce poëte que quelques hommes ont trouvé ridicule, & que des milliers d'hommes ont trouvé ſublime, qu'on a déchiré avec excès, parce qu'on l'admiroit avec fanatiſme, & qui a fait des partis & des ſectes, comme tout ce qui ébranle fortement les hommes, régnoit alors ſur la poéſie & l'éloquence, comme Platon ſur la philoſophie. On ne pouvoit être orateur ſans citer l'Iliade. C'eſt une choſe

remarquable en philoſophie, en éloquence, & dans tous les arts, qu'il ait toujours fallu aux hommes un objet de culte. Chaque ſiècle a le ſien. Il ſemble que l'eſprit humain ſoit importuné de ſa raiſon & fatigué d'être libre. Il a beſoin qu'on le gouverne & l'aſſerviſſe. S'il ne trouve pas un homme dans ſon ſiècle digne de lui commander, il va demander un maître aux ſiècles paſſés : il lui dit, régne ſur moi, & auſſi-tôt ſe proſterne & ſe courbe aux pieds de ſa ſtatue. Bientôt il n'oſe plus le regarder qu'avec un reſpect idolâtre. Ce maître devient le tyran de ſa penſée, & le légiſlateur de ſon goût. Ce maître lui dicte ſes opinions, & juſqu'aux mots dont il doit ſe ſervir. L'homme, dans cet état, reſſemble a un enfant timide qui n'oſe faire un pas ſans les liſières qui le ſoutiennent. Il penſe, il ſent, il reſpire dans un autre; il eſt d'autant plus fier qu'il eſt plus aſſervi; juſqu'à ce qu'une

nouvelle révolution amène un autre empire & d'autres eſclaves. C'étoit alors le régne d'Homère. Il falloit, pour être grand, reſſembler aux héros qu'Homère avoit peints. Il falloit pour avoir raiſon, approcher au moins de ce qu'Homère avoit penſé. Ainſi dans une grande partie de l'Europe & de l'Aſie, on n'écrivoit rien où Homère ne fût loué, commenté & cité. Julien paya comme les autres ce tribut au goût de ſon ſiècle, & dans ce panégyrique ſurtout. Cependant on y trouve un morceau d'un ton très-différent, & où l'orateur ſans citations, ſans idées étrangères, ne marche appuyé que ſur lui-même; & il faut convenir que ſa démarche n'en eſt pas moins ferme. Ce morceau, où la philoſophie ſe joint à l'éloquence, eſt le tableau des qualités que doit avoir un Prince, pour être digne de commander aux hommes. Je crois qu'on ne ſera pas fâché de

le connoître. Il a droit de nous intéreſſer, & comme roulant ſur un objet utile, & comme un monument hiſtorique qui peint également & l'eſprit & l'ame de l'orateur *.

» La première qualité d'un Prince, » dit Julien, eſt le reſpect pour les » Dieux, & l'attention à maintenir » leur culte dans ſon empire. Après » les Dieux il honore les parents » dont il tient la vie ; & quand ils » ne ſont plus, ſa reconnoiſſance & » ſon reſpect honorent encore leurs » cendres. S'il a des frères il les ché- » rit, & tous les liens formés par la » Nature lui ſont ſacrés. Acceſſible » aux étrangers, ſenſible aux prières » de ceux qui l'implorent, jaloux de » plaire aux meilleurs citoyens, juſte » avec tous, il s'occupe également de

* J'avertis cependant que je l'ai reſſerré, parce qu'il eſt très-long, & que Julien s'arrête un peu trop quelquefois ſur les mêmes idées.

» tous les intérêts. Il dédaigne les
» richeſſes qui ne ſont que de l'or ;
» les ſiennes ſont des amis qui l'ai-
» ment ſans feinte, & qui le ſervent
» ſans le flatter.

» Né avec du courage, il hait la
» guerre ; mais ſi ou le hazard ou les
» vices des hommes la font naître,
» il ſçait combattre. Alors ſon acti-
» vité égale ſa valeur ; il ne s'arrête
» que quand ſes ennemis ſont vain-
» cus. Mais l'inſtant de la victoire,
» eſt celui de la clémence. Il regarde
» comme un crime d'ôter la vie à qui
» ne réſiſte plus. Dans les combats, il
» veut la plus grande part aux périls
» & aux travaux ; après le ſuccès il
» partage entre tous le fruit de ſes
» périls & de ſon ſang. Il aime égale-
» ment & les citoyens & les ſoldats.
» Les citoyens ſont pour lui le trou-
» peau dont il eſt le paſteur : mais il
» regarde les ſoldats, comme ces ani-
» maux fiers & dociles dont la fonc-

» tion eſt d'écarter le danger. Ils ne
» doivent donc pas eux-mêmes être
» les raviſſeurs & les meurtriers du
» troupeau qu'ils défendent. Le Prince
» en exerçant leur courage, l'aſſujet-
» tit au frein. Il ne les laiſſe pas s'en-
» dormir dans un lâche repos ; alors
» ceux qui ſont chargés de défendre,
» auroient eux-mêmes beſoin de dé-
» fenſeurs. Il ne les laiſſe pas non plus
» s'élever avec audace contre leurs
» chefs ; la diſcipline dans la guerre
» eſt pour lui le gage des ſuccès. Il
» endurcit ſes troupes aux fatigues ;
» mais ce n'eſt ni par de vains diſ-
» cours, ni par des châtiments : ſa
» loi eſt ſon exemple. C'eſt en bravant
» la molleſſe, en s'abſtenant des plai-
» ſirs, en dédaignant les tréſors, en
» ſe livrant peu au ſommeil, en fuyant
» l'inaction, qu'il prétend comman-
» der ; en effet à quoi ſert un Prince
» dont la vie n'eſt qu'un ſommeil.

» Défenſeur de l'état au dehors, au

» dedans il ſçait le rendre heureux. Il
» reprime les ſéditions, le luxe, l'inté-
» rêt avide, ſource des crimes; ou il em-
» pêche tous ces maux de naître, ou il
» les étouffe dès leur berceau. Il ſçaura
» qu'un citoyen a violé une loi, comme
» il ſçait à la guerre qu'un ennemi a
» forcé les retranchements.

» Le protecteur des loix eſt légiſ-
» lateur, s'il a beſoin de l'être. Il ne
» permettra pas plus, qu'à des loix
» utiles & ſaintes, on joigne une
» mauvaiſe loi, qu'il ne permettroit
» qu'on mît un eſclave au rang de ſes
» enfans. Envain ſes parens, ſes amis
» & ſes proches lui demanderoient
» d'immoler la loi à leurs intérêts;
» l'Etat eſt ſa première famille. Violer
» la loi, ſeroit pour lui un ſacrilège,
» comme lorſqu'un raviſſeur enlève un
» tréſor ſacré; car la loi eſt un dépôt
» céleſte; elle eſt une émanation de
» Dieu.

» Toujours gouverné par l'équité,

» il récompenſe l'homme vertueux,
» il tâche de guérir le méchant.
» Parmi les coupables il en eſt qui
» peuvent ſe réconcilier avec la ver-
» tu & les loix : le prince peut les
» juger. Il en eſt d'autres qui n'ont
» plus l'eſpérance de redevenir juſtes,
» & que la loi condamne, pour leur
» épargner de nouveaux crimes : il
» évitera de les condamner lui-même ;
» & jamais la bouche du ſouverain ne
» s'ouvrira pour prononcer une peine
» de mort. Que ſi les beſoins de la
» patrie exigent qu'il faſſe des loix
» pour la punition des crimes, il ne
» ſouffrira point que les peines aient
» un caractère atroce, ni rien d'hu-
» miliant pour la dignité de l'homme.
» Qu'il imite l'Etre ſuprême dont il
» eſt le miniſtre : Dieu eſt le créateur
» du bien ; jamais cet être juſte &
» bienfaiſant n'a créé le mal.

» Ainſi que Dieu a des génies qui exé-
» cutent ſes ordres dans l'univers, le

» prince a des hommes qui comman-
» dent ſous lui dans ſes états. Qu'il
» confie à chacun la place qui con-
» vient à ſon caractère ; les emplois
» militaires à l'ame forte, & au cou-
» rage mêlé de prudence ; les magiſ-
» tratures à la juſtice tempérée par
» l'humanité ; les premières places de
» l'empire, à ceux dont le mérite
» compoſé des deux autres, unit la
» vigueur du caractère aux vertus.
» Mais le choix eſt dangereux : la mé-
» chanceté adroite ſait tromper ; &
» de tous les maux qu'elle fait, le plus
» funeſte c'eſt qu'elle prend le maſque
» des vertus, & abuſe ainſi ou l'igno-
» rance qui ne voit pas, ou la préci-
» pitation qui ne ſe donne pas le temps
» de voir. Le prince, dans le choix
» des hommes, doit échapper à tous
» ces pièges....*

---

* Tous ces détails ſont trop longs dans l'original ; je n'ai préſenté ici que le fond des idées.

» Voilà pour ce qui concerne les
» magiſtrats & les loix. Enſuite les re-
» gards du prince ſe fixeront ſur le
» commun des citoyens. Sous lui le
» peuple des villes, heureux ſans in-
» ſolence, s'accoutumera à vivre dans
» l'abondance, ſans orgueil; le peuple
» des campagnes, en cultivant ſes
» champs, fournira le néceſſaire à
» ceux qui le fer à la main défendent
» ſes moiſſons. Tous à l'abri de l'en-
» nemi domeſtique & étranger, vi-
» vront dans une paix profonde, ado-
» rant leur ſouverain qui eſt pour eux
» l'auteur de tant de biens, remer-
» ciant les Dieux, & invoquant ſur
» lui les faveurs céleſtes. Les Dieux
» écoutent les vœux des nations, parce
» qu'ils ne ſont dictés ni par le men-
» ſonge, ni par la flatterie, mais par
» la vérité. Ils comblent le prince de
» tout ce qu'ils peuvent accorder à
» l'homme; & quand ſa carrière eſt
» finie, alors ils l'appellent à lui, pour

» habiter avec eux dans les palais cé-
» leſtes : il monte, & ſa gloire reſte
» ſur la terre ».

Il me ſemble qu'il y a peu de morceaux chez les anciens, qui vaillent celui-là pour la raiſon, la juſteſſe & la vérité. Julien, en traçant ce que devoit être un prince, annonce ce qu'il vouloit être lui-même. On voit qu'avant de monter ſur le trône, il avoit médité en philoſophe les devoirs d'un homme d'Etat; & ce magnifique portrait des devoirs d'un ſouverain, étoit en même temps une leçon pour le tyran qui l'écoutoit, & un engagement que le nouveau Céſar prenoit avec l'empire.

Outre ces deux éloges, nous en avons encore de lui un troiſième, qui eſt un monument de reconnoiſſance & de vertu. Il eſt conſacré à l'impératrice Euſébie, ſa bienfaitrice. Cette femme, une des plus belles de ſon ſiècle, aima les ſciences, non par oſ-

tentation, mais par goût. Il paroît qu'à la philoſophie de l'eſprit, elle joignoit celle de l'ame, & qu'elle fut à la fois ſenſible & grande. Ce fut elle qui tira Julien de ſon obſcurité, & le fit nommer Céſar. Mais plus près du trône, il n'en étoit que plus expoſé au danger, dans une cour où la foibleſſe barbare s'effrayoit des talens, & où le meurtre étoit toujours près des ſoupçons. Euſébie qui avoit commencé l'ouvrage de ſa grandeur, eut l'art de le maintenir : elle enchaîna les fureurs de Conſtance ; & malgré ſa renommée le nouveau Céſar échappa aux aſſaſſins. Julien, à la tête de cet éloge, annonce le ſentiment qui le lui inſpire. » Les bienfaits, dit-il, pour une ame » généreuſe, ſont une dette ; & le pre» mier devoir eſt de s'acquitter. L'in» gratitude n'eſt pas ſeulement le vice » de celui qui outrage ſon bienfai» teur : ceux même qui gardent le

» ſilence & qui oublient, ſont cou-
» pables. Le premier crime eſt rare ;
» mais on ne trouve que trop ſou-
» vent des hommes dont le ſilence
» ingrat cache & diſſimule les bien-
» faits. Ils ſe taiſent, diſent-ils, pour
» ne point paroître adulateurs ; ah !
» c'eſt bien plutôt un ſecret orgueil
» qui les révolte. Foibles & lâches
» envers leurs bienfaiteurs, ces mê-
» mes hommes ſont fiers & ardents
» avec leurs ennemis ; leur reconnoiſ-
» ſance eſt glacée ; leur haine eſt im-
» placable ».

Par le peu que j'ai cité, il eſt facile de connoître le ton & le mérite de Julien, dans ſes éloges. On doit les eſtimer par certaines vérités de détail, & des idées philoſophiques qui ſont de tous les pays & de tous les temps. Mais il faut en convenir, le fond intéreſſe peu. Que nous font aujourd'hui Euſébie & Conſtance ? tant

qu'un Prince eſt vivant, tous les regards ſont fixés ſur lui; ſon rang, les hommages qu'il reçoit, les eſpérances & les craintes d'un peuple, la pompe & l'appareil qui l'entourent, en font une eſpèce de coloſſe qui remplit tout: mais à ſa mort, il reprend ſa grandeur naturelle. Enſuite il diſparoît à meſure qu'il ſe recule & qu'il s'enfonce dans les ſiècles. Il ne reſte alors que ces traits diſtinctifs, que la renommée ſaiſit, quand il y en a; quand il n'y en a point, il ne reſte plus rien; & que deviennent alors les panégyriques? Quand la ſtatue eſt briſée, à quoi ſert l'inſcription? Philoſophe, orateur, qui que tu ſois, veux-tu vivre; traite des ſujets, qui à deux mille de toi, & dans deux mille ans intéreſſent encore. N'écris pas pour un homme, mais pour les hommes. Attache ta réputation aux intérêts éternels du genre humain. Alors la poſtérité reconnoiſſante, démêlera tes

écrits dans les bibliothèques. Alors ton buſte ſera honoré & peut-être baigné de larmes, chez des peuples qui ne t'auront jamais vu ; & ton génie toujours utile, ſelon la belle expreſſion d'un de nos poëtes, ſera contemporain de tous les âges, & citoyen de tous les lieux.

CHAPITRE XX.

De Libanius, & de tous les autres Orateurs qui ont fait l'Eloge de Julien. Jugement ſur ce Prince.

NOUS venons de voir Julien écrivain & panégyriſte; voyons-le maintenant comme empereur, & objet lui-même des panégyriques de ſon ſiècle. A la tête des orateurs qui l'ont loué, eſt ce Libanius, né à Antioche, & régardé comme l'homme le plus éloquent de l'Aſie. Ce fut lui qui ſervit de modèle à Julien. On avoit défendu à ce jeune prince de le voir, & il ſe faiſoit apporter en ſecret tous ſes diſcours, qu'il achetoit à prix d'or. Il parvint d'abord à en imiter parfaitement le ſtyle; mais dans la ſuite il y ajouta ces grâces piquantes que donne la cour, & ces beautés mâles que donne la philoſophie. Empereur, il

fut publiquement l'ami de celui dont il avoit été le disciple en secret. Il paroît que Libanius n'eut que l'ambition des lettres, & de cette espèce de gloire qui est indépendante de la fortune & des princes. Julien lui offrit une fortune qu'il dédaigna. Pouvant être Préfet du palais, c'est-à-dire avoir une des premières places de la cour, il aima mieux rester orateur & homme de lettres. C'est un exemple à proposer à ceux qui avilissent les talens par l'intrigue, & briguent quelquefois de grandes places, parce qu'ils ne savent point honorer la leur.

On voit par l'histoire, qu'il soutint toujours le même caractère. Julien irrité contre les magistrats d'Antioche, avoit fait mettre en prison le sénat tout entier. Libanius vint parler à l'Empereur pour ses concitoyens. Comme il mettoit dans son discours cet accent fier & vigoureux de la liberté & du courage, un homme pour qui appa-

remment

remment cet accent-là étoit nouveau, lui dit : orateur tu ès bien près du fleuve Oronte, pour parler ſi hardiment. Libanius le regarda, & lui dit ; » courtiſan, la menace que tu me fais ne » peut que déshonorer le maître que » tu veux me faire craindre » ; & il continua. Julien qui avoit témoigné d'abord beaucoup d'empreſſement à le voir, parut dans la ſuite le négliger. Libanius ne ſe montra plus à la cour. L'empereur, en allant au temple, le vit dans la foule, & fut étonné qu'il ne vint pas à lui. Les princes & tous ceux qui, ſans être princes, ont ou croient avoir quelque ſupériorité ſur les autres, ſont ſujets à porter le deſpotiſme juſques dans l'amitié. Ils exigent beaucoup & donnent peu. Libanius avoit cette ſenſibilité fière qui veut qu'il n'y ait plus de rang où eſt l'amitié ; qui en calcule tous les devoirs ; parce qu'elle les trouve tous dans ſon cœur ; que l'inégalité révolte ;

que les marques d'indifférence bleſſent ; qui ne ſe plaint pas, ou ne ſe plaint qu'une fois, mais qui emportant dans ſon cœur l'amitié outragée, ſe tait & ſe retire. Julien le ſentit, & revint à lui. Quoiqu'empereur, il fit les premières démarches. Comme ils s'eſtimoient tous deux, leur amitié fut vraie. Cependant Libanius n'alla jamais depuis au palais de Julien, ſans être appellé. Il avoit lui-même exigé cette condition ; car on en peut faire avec ſes amis, quand l'inégalité des rangs pourroit changer en ſervitude les hommages libres de l'amitié.

Pluſieurs ouvrages de Libanius ſe ſont perdus ; mais il nous en reſte encore une partie. De ce nombre ſont ſes éloges ou panégyriques. Il y en a un prononcé devant les deux empereurs Conſtantin & Conſtant ; deux en l'honneur de Julien pendant ſa vie, & deux après ſa mort. En 363 il fut choiſi par cet empereur, pour

faire le panégyrique d'étiquette. Julien y aſſiſta, & applaudit à l'orateur avec tranſport, oubliant que c'étoit lui-même qu'on louoit. C'eſt ainſi qu'on a vu un poëte célèbre dont on repréſentoit une pièce, mêler ſes acclamations aux cris du public, oubliant également & le théâtre, & les ſpectateurs, & lui-même. Je ſais que ces ſortes d'actions ſont extraordinaires & doivent le paroître. Mais la nature paſſionnée a ſon prix, comme la nature réfléchie ; & les hommes peut-être les plus eſtimables, ne ſont pas ceux qui règlent froidement & ſenſément tous les mouvemens de leur ame, qui avant de ſentir ont le loiſir de regarder autour d'eux, & ſe ſouviennent toujours à temps qu'ils ont beſoin d'être modeſtes. Que ces gens-là aient l'honneur d'être ſages, & qu'ils laiſſent à d'autres l'eſpérance d'être grands.

Il faut avouer que les diſcours de

Libanius n'exciteroient pas le même enthouſiaſme aujourd'hui. Je ne parle point des défauts de goût, des citations multipliées d'Homère, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition qui retarde la marche fière & libre de l'éloquence, & annonce plus de lecture que de génie. Ce ſont-là les défauts du ſiècle plus que de l'orateur : mais il en a d'autres qui lui ſont perſonnels. Son ſtyle a quelquefois de l'affectation & de la recherche. Photius lui reproche de laiſſer trop appercevoir dans ſes diſcours l'empreinte du travail, & d'avoir éteint par un deſir curieux de perfection, une partie de ces grâces faciles & brillantes que lui donnoit la nature lorſqu'il parloit ſur le champ. On lui a reproché auſſi de l'obſcurité. Il faut en convenir ; ce n'eſt pas celle de quelques grands écrivains comme Tacite, qui voyant à une grande profondeur, ou raſſemblant beaucoup d'idées en peu

d'eſpace, fatiguent la foibleſſe des hommes ordinaires, & que la médiocrité calomnie, parce qu'elle aime mieux blâmer les forces dans un autre, que de s'avouer l'inſuffiſance des ſiennes. Libanius ne fut pas aſſez heureux pour avoir ce tort dans ſes ouvrages. Ce n'eſt pas non plus celle de Perſe qui, placé ſous Néron, voulut, en diſant la vérité, échapper au tyran. Libanius ſous un gouvernement plus juſte, put parler impunément des vertus & des crimes. Son obſcurité n'étoit qu'un défaut, ſans avoir rien de piquant; elle tenoit ſeulement à un embarras de ſtyle.

A l'égard de ſon éloquence, elle a ſouvent de l'éclat; & eſt preſque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il étoit prodigieuſement nourri de la lecture des poëtes. Leurs idées, leurs images lui ſont familières. Preſque à chaque

page on rencontre des traits de la mythologie ancienne ; & ſouvent ſon ſtyle même tient plus du coloris du poëte que de l'orateur.

Le premier diſcours qu'il prononça à la mort de Julien, reſſemble moins à une harangue, qu'à une eſpèce de chant funèbre : le ſecond offre des beautés d'un autre genre. L'indignation que le vice donne aux ames dignes d'éprouver ce ſentiment, affermit quelquefois ſon ſtyle, & lui communique un degré de force qu'il n'a pas toujours. Tel eſt un morceau ſur quelques abus de détail que réforma Julien en montant ſur le trône. » Après avoir réglé, dit l'orateur, » les objets les plus importans de » l'adminiſtration & de l'empire, il » jetta les yeux ſur l'intérieur du pa- » lais. Il apperçut une multitude in- » nombrable de gens inutiles, eſ- » claves & inſtrumens du luxe, cuiſi- » niers, échanſons, eunuques, entaſſés

» par milliers, ſemblables aux eſſains
» dévorans de frelons, ou à ces mou-
» ches innombrables que la chaleur
» du printems raſſemble ſous les toîts
» des paſteurs. Cette claſſe d'hommes
» dont l'oiſiveté s'engraiſſoit aux dé-
» pens du prince, ne lui parut qu'o-
» néreuſe ſans être utile, & fut auſſi-
» tôt chaſſée du palais. Il chaſſa en
» même temps une foule énorme de
» gens de plume, tyrans domeſtiques
» qui abuſant du crédit de leur place,
» prétendoient s'aſſervir les premières
» dignités de l'état. On ne pouvoit
» plus ni habiter près d'eux, ni leur
» parler impunément. Avides de ter-
» res, de jardins, de chevaux, d'eſ-
» claves, ils voloient, pilloient, for-
» çoient de vendre. Les uns ne dai-
» gnoient pas mettre un prix à l'objet
» de leurs rapines; d'autres le met-
» toient au deſſous de la valeur. Ceux-
» ci différoient de payer de jour en

» jour; ceux-là, après avoir dépouillé
» l'orphelin, comptoient pour paye-
» ment tout le mal qu'ils ne lui faiſoient
» pas..... C'eſt par ces voies qu'ils
» rendoient pauvres les citoyens ri-
» ches, & qu'eux-mêmes devenoient ri-
» ches, de pauvres qu'ils étoient. Ainſi
» multipliant leur fortune par la mi-
» sère des autres, ils étendoient leur
» inſatiable avidité aux bornes de la
» terre, demandant au nom & ſous
» l'autorité du prince, tout ce qui flat-
» toit leurs deſirs, ſans qu'il fût ja-
» mais permis de refuſer. Les villes
» les plus anciennes étoient dépouil-
» lées. Des monumens qui avoient
» échappé au ravage des ſiècles,
» étoient conduits à travers les mers
» pour embellir les palais deſtinés à
» des fils d'artiſans, & leur faire des
» habitations plus belles que celles
» des rois. Ces oppreſſeurs en avoient
» d'autres ſous eux qui les imitoient.
» L'eſclave avoit ſon ambition comme

» le maître : à ſon exemple, il outra-
» geoit, tourmentoit, dépouilloit,
» chargeoit de fers; & pour s'enri-
» chir, reverſoit ſur d'autres le deſ-
» potiſme que ſon maître exerçoit ſur
» lui. Le croiroit-on? les tréſors ne
» leur ſuffiſoient pas; ils avoient l'au-
» dace de s'indigner s'ils ne parta-
» geoient point la conſidération atta-
» chée à la dignité, croyant voiler
» ainſi leur ſervitude.... L'empereur
» chaſſa du palais ces animaux dévo-
» rans, ces monſtres à cent têtes, &
» voulut qu'ils regardaſſent comme
» une grace la vie qu'il leur laiſſoit ».

Il étoit difficile ſans doute de mieux peindre la corruption profonde de la cour de Biſance, cette chaîne de brigandage & d'oppreſſion, & l'abus du crédit, dans une claſſe d'hommes qui voués par état à des emplois obſcurs, mais approchant du prince, ou paroiſſant en approcher, imprimoient de loin l'épouvante, parce qu'ils ha-

bitoient le lieu où réſide le pouvoir.

Libanius, dans tout le reſte du diſcours qui eſt fort étendu, parcourt en détail la vie de Julien, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, quelquefois éloquent, quelquefois plus hiſtorien qu'orateur, toujours pittoreſque dans ſon ſtyle, ayant en général moins d'élévation que de dignité, & un genre de ſenſibilité plutôt tendre que forte.

Le diſcours finit par une apoſtrophe touchante à Julien même. « O » toi, dit l'orateur, élève & diſciple » de ces êtres qui occupent le milieu » entre la divinité & l'homme; toi » dont la tombe n'occupe qu'une pe- » tite portion de terre, mais qui par » ta gloire remplis le monde; toi qui » en commençant ta carrière, a ſur- » paſſé tous les grands hommes qui » ne ſont pas Romains, qui en la fi- » niſſant, a ſurpaſſé ceux même de » Rome; toi que les pères regrettent

» plus que leurs propres enfans, &
» que les enfans regrettent plus que
» leurs pères; toi qui as exécuté de
» grandes choſes, mais qui devois en
» exécuter encore de plus grandes;
» toi qui foulois aux pieds tous les
» genres de voluptés, excepté celles
» qui naiſſent du charme inexprima-
» ble de la philoſophie; protecteur &
» ami des dieux de l'empire; ô prince!
» reçois ce dernier hommage d'une
» éloquence foible, mais à laquelle,
» pendant que tu vécus, tu daignas
» mettre quelque prix ».

Libanius n'eſt pas le ſeul orateur de ſon ſiècle qui ait fait l'éloge de Julien; Celſus qui avoit été ſon ami, ſon condiſciple, & ſon rival, lorſqu'ils étudioient enſemble dans Athènes, prononça un panégyrique en ſon honneur, quand ſon ami fut ſur le trône. Cet éloge, où un particulier loue un prince, avec lequel il a quelque temps vécu dans l'obſcurité, pouvoit être

précieux. Le ſouvenir des études de leur jeuneſſe, & cette heureuſe époque où l'ame encore neuve & preſque ſans paſſions, commence à s'ouvrir au plaiſir de ſentir & de connoître, devoit répandre un intérêt doux ſur cet ouvrage ; mais nous ne l'avons plus, & nous n'en pouvons juger. Nous ſavons ſeulement qu'il étoit écrit en grec. La langue d'Homère & de Platon commençoit à devenir la langue dominante de l'empire. Cependant l'ancienne langue des Céſars, quoiqu'altérée, ſe conſervoit toujours ; & ces empereurs Daces, Pannoniens & barbares, qui du fond de la Thrace & des bords de la Mer Noire commandoient au monde, étoient loués quelquefois dans la langue des Scipions.

Il nous reſte encore un panégyrique dans cette langue, prononcé en l'honneur de Julien. On y trouve de la nobleſſe dans les ſentimens, quelques belles idées, & des défauts de

goût. Il eſt de l'an 362. Pour connoître l'eſprit des différens ſiècles, il n'eſt pas inutile d'obſerver que Mamertin, qui prononça cet éloge, parvint par ſes talens aux premières dignités. Il occupa long-temps avec diſtinction le rang de ſénateur ; & quand Julien monta ſur le trône, il lui donna la place de ſurintendant général des finances de l'empire. « Vous cherchiez, » dit-il à l'empereur, un homme qui » eût aſſez d'élévation pour ſavoir dé» daigner les richeſſes, aſſez de cou» rage pour ſavoir déplaire, aſſez de » fermeté pour braver la-haine ; vous » avez cru trouver ces qualités en » moi ; & vous m'avez choiſi dans » un temps où les provinces épuiſées » par les pillages des Barbares & par » des brigandages non moins funeſtes » que honteux, imploroient votre » ſecours ». Le même empereur le fit enſuite préfet des gardes prétoriennes, & lui confia le gouvernement

de pluſieurs provinces. Enfin nommé conſul par Julien, comme Pline par Trajan, il prononça auſſi un panégyrique pour remercier ſon bienfaiteur & ſon prince; mais il y a bien plus de diſtance entre les deux orateurs, qu'entre les deux héros.

Après tous ces panégyriques, il ſeroit curieux d'apprécier celui qui en fut l'objet. Il n'y a perſonne dont on ait dit ni plus de bien, ni plus de mal, que de Julien. L'eſprit de parti lui a élevé des ſtatues; le zèle religieux les a briſées. On l'a peint tour à tour comme le plus coupable, & comme le plus grand des hommes. Tâchons d'écarter, s'il ſe peut, l'éloge & la ſatire; & ſans un faux enthouſiaſme, comme ſans injuſtice, cherchons la vérité. Il s'égara dans la religion; voyons du moins ce qu'il fut comme prince: en déteſtant ſon crime, diſcutons ſes vertus; l'aveu que nous en ferons ne peut nous rendre complices de ſes erreurs.

On ſait qu'il eut l'éducation la plus auſtère. Il apprit dans la retraite, dans l'étude, dans l'éloignement des plaiſirs, à ſe former & à commander aux hommes. Il eſt vrai que peut-être il fut forcé à la vertu par le malheur. La mort de ſon père & de ſes frères, & leur aſſaſſin ſur le trône, l'avertiſſoient d'être ſimple & modeſte; mais auſſi environné de meurtres, il eut à lutter contre l'exemple des crimes. Mis à la tête de l'empire, il y ſoutint ſon caractère. On le vit à la cour dédaigner le faſte, fuir la molleſſe, combattre ſes ſens, dompter en tout la nature, ſe contenter de la nourriture la plus groſſière. Souvent il la prenoit debout, ſouvent ſe la refuſoit, dormoit peu, n'avoit d'autre lit qu'une peau étendue ſur la terre, & paſſoit une partie des nuits ou dans ſon cabinet, ou ſous ſa tente, occupé au travail & à l'étude. Enfin ſous la pourpre il eut les maximes, & mena la vie rigide de

Caton. On dira peut-être que ce ſont là plutôt des vertus d'un cénobite que d'un prince. On ſe trompe. On ne penſe point aſſez combien dans celui qui gouverne, cette vie auſtère retranche de paſſions, de beſoins; combien elle ajoute au temps, combien elle laiſſe aux peuples, combien elle diminue les moyens de corruption & de foibleſſe, combien par l'habitude de ſe vaincre, elle élève l'ame.

Ce qui ajoute à ſon mérite, c'eſt que dur pour lui-même, il n'en fut pas moins compatiſſant pour les autres. En rendant la juſtice, il tempéra par l'indulgence d'un prince, l'équité d'un juge.

On ſait qu'à l'humanité de détail qui ſoulage dans le moment le malheureux qui ſouffre, il joignit cette humanité plus étendue qui prévoit les maux, rétablit l'ordre, ſubſtitue les grandes vues à la pitié, & ſans le ſecours de cette ſenſibilité d'organes

qui eſt auſſi ſouvent une foibleſſe qu'une vertu, fait faire un bien même éloigné, & s'attendrir ſur des malheurs qu'elle ne voit pas. Ainſi il s'occupa du ſoulagement des peuples. Mais d'autres empereurs qui eurent les mêmes vues, n'étant pas contredits ſur le trône, purent être humains impunément: Julien long-temps Céſar, aſſujetti dans ſon pouvoir même à un tyran jaloux, qui l'avoit créé par beſoin, & le haïſſoit par foibleſſe; qui lui eût permis de faire le mal pour ſe déshonorer, & craignoit qu'il ne fît le bien; qui tout à la fois barbare & lâche, deſiroit que les peuples fuſſent malheureux, pour que le nouveau Céſar fût moins redoutable: Julien environné dans les Gaules, des miniſtres de cette cour qui étoient moins ſes officiers que ſes ennemis, & déployoient contre lui cette audace que donne à des tyrans ſubalternes le ſecret de la cour, & l'orgueil d'être

inſtrumens & complices de la volonté du maître : Julien enfin traverſé en tout, par ces hommes qui s'enrichiſſent de la pauvreté publique, eut bien plus de mérite à arrêter les abus & à ſoulager les provinces.

Dans un empire tout militaire, & où le ſoldat féroce & avare vendoit ſon obéiſſance à prix d'or, il ſut réſiſter à l'avidité des troupes.

On conſpira contre lui, & il pardonna.

A l'exemple de Trajan, il ſoumit à la loi un pouvoir qui, par la force ſecrette de la nature & des choſes, ne tend que trop ſouvent à s'affranchir de la loi. Comme lui, il fit la guerre en perſonne ; comme lui, combattit en ſoldat. Enfin en mourant il témoigna la plus grande fermeté, & le courage tranquille d'un homme qui obéit à la nature, & que ſes actions conſolent de la briéveté de ſa vie. *

* Voici ſes dernières paroles telles qu'on

On voit par toute la vie de Julien, & par quelques-uns de ſes ouvrages, que ſa grande ambition étoit de reſſembler à Marc-Aurèle. Si on regarde les talens, il eut plus de génie. Si on regarde le caractère, il eut plus de fermeté peut-être, & fut plus loin de cette bonté dont on abuſe, & qui

---

les trouve par-tout. « Mes amis, la nature » me redemande ce qu'elle m'a prêté. Je le » lui rends avec la joie d'un débiteur qui s'ac- » quitte. L'ame n'eſt heureuſe que lorſqu'elle » redevient libre ; & pour les gens de bien, » ſouvent la mort eſt une récompenſe. Je la » reçois comme une grace. Si j'avois vécu plus » long-temps, j'aurois peut-être fait quelque » action indigne de moi. Aujourd'hui je meurs » ſans remords, parce que j'ai vécu ſans crime. » J'ai gouverné les provinces avec douceur. » J'ai déteſté la puiſſance arbitraire. Je n'ai » fait la guerre que pour obéir à la patrie. Je » remercie le Dieu éternel. Ce ſeroit être éga- » lement lâche & de vouloir mourir quand il » faut vivre, & de regretter la vie quand il eſt » temps de mourir ».

voiſine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuſe qu'un vice.

Mais auſſi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurèle eut des avantages ſur lui. Ils furent tous deux philoſophes, mais leur philoſophie ne fut pas la même. Celle de Marc-Aurèle avoit plus de profondeur; celle de Julien peut-être plus d'éclat. La philoſophie de l'un ſembloit née avec lui. Elle étoit devenue un ſentiment, une paſſion, mais une paſſion d'autant plus forte qu'elle étoit calme, & n'avoit pas beſoin des ſecouſſes de l'enthouſiaſme. La philoſophie de l'autre ſembloit moins un ſentiment qu'un ſiſtème. Elle étoit plus ardente que ſoutenue; elle tenoit à ſes lectures, & avoit beſoin d'être remontée. Marc-Aurèle agiſſoit & penſoit d'après lui; Julien, d'après les anciens philoſophes: il imitoit. Un autre caractère du grand homme lui manqua; c'eſt cette vertu qui fait que l'ame, ſans

s'élever, ſans s'abaiſſer, ſans s'appercevoir même de ſes mouvemens, eſt ce qu'elle doit être, & l'eſt ſans faſte comme ſans effort. En cela il fut encore loin de Marc-Aurèle. Son extérieur étoit ſimple, ſon caractère ne l'étoit pas. Ses diſcours, ſes actions avoient de l'appareil, & ſembloient avertir qu'il étoit grand. Suivez-le; ſa paſſion pour la gloire perce partout. Il lui faut un théâtre & des battemens de mains. Il s'indigne quand on les refuſe. Il ſe venge, il eſt vrai, plus en homme d'eſprit, qu'en prince irrité qui commandoit à cent mille hommes; mais il ſe venge. Il court à la renommée; il l'appelle. Il flatte pour être flatté. Il veut être tout à la fois Platon, Marc-Aurèle & Alexandre. *

* La critique qu'on fait ici du caractère de Julien, a quelque rapport avec celle qui en a été faite dans un ouvrage très eſtimable, plein de connoiſſances, de vues & d'eſprit, qui a

Son caractère ardent eſt ſouvent inégal. Souvent il voit le but, l'atteint & le paſſe. Enfin il eut dans ſes idées plus d'impétuoſité que de règle, & dans pluſieurs de ſes ſentimens, plus de grandeur que de ſageſſe.

Son changement de religion eſt un des grands problêmes de l'hiſtoire. Ce changement fut-il l'effet de la perſuaſion ou de la politique ? Pour réſoudre ce problême, jettons un coup d'œil ſur ſon ſiècle; nous reviendrons enſuite à Julien, & la queſtion ſera peut-être aiſée à réſoudre.

On ſait que dans l'Europe & l'Aſie enſemble, jamais il n'y eut autant de mouvement dans les eſprits qu'il y en avoit alors. Les progrès du chriſtia-

---

paru depuis peu, & qui eſt intitulé, *de la Félicité publique*. Comme il y avoit déja plus de trois ans que mon ouvrage étoit écrit, je n'ai pas cru, malgré cette légère reſſemblance, devoir rien changer à cet endroit.

niſme, & le choc de ceux qui combattoient pour la religion de l'empire, avoient donné cette ſecouſſe. C'étoit le grand objet de toutes les nations; & il ſe mêloit tantôt ſourdement, tantôt avec éclat, aux malheurs de la guerre & aux fureurs politiques. Le paganiſme trop foible avoit appellé la philoſophie à ſon ſecours: & la philoſophie ſentant qu'il falloit réparer l'édifice pour le conſerver, des débris de l'ancien ſyſtême religieux, en avoit preſque formé un nouveau.

On s'attacha ſur-tout à imiter pluſieurs des caractères du chriſtianiſme. Aux idées pures & ſpirituelles d'un Dieu unique, on oppoſa les idées platoniciennes ſur la divinité; à un Dieu en trois perſonnes, cette fameuſe trinité de Platon; aux anges & aux démons, la doctrine des génies créés pour remplir l'intervalle entre Dieu & l'homme; à l'idée d'un Dieu médiateur, la médiation

des génies céleſtes; aux prophéties & aux miracles, la théurgie qui à force de ſacrifices & de cérémonies ſecrettes, prétendoit dévoiler l'avenir, & opérer auſſi des prodiges; enfin à la vie auſtère des chrétiens, des pratiques à peu près ſemblables, & des préceptes d'abſtinence & de jeûnes pour ſe détacher de la terre, en s'élevant à Dieu. Ainſi l'erreur ſe rapprochoit de la vérité pour la mieux combattre; mais dans cette agitation univerſelle, ce qui dominoit le plus, c'étoit la fureur de connoître ce qui n'étoit point encore, & de franchir les bornes que la nature a poſées aux connoiſſances comme au pouvoir de l'homme. Cette diſpoſition étoit l'effet naturel de la fermentation des eſprits, des malheurs des peuples, des grands intérêts politiques & religieux, enfin de ce ſyſtême des génies, imaginé ou puiſé chez les Chaldéens par Platon, & renouvellé alors

alors avec le plus grand ſuccès. Telle étoit la ſituation des eſprits lorſque Julien parut.

Nous ſavons par l'hiſtoire quels furent ſon caractère & ſes goûts. Paſſionné pour les Grecs, nourri jour & nuit de la lecture de leurs écrivains, enthouſiaſte d'Homère, fanatique de Platon, avide & inſatiable de connoiſſances; né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui eſt extraordinaire; ayant de plus une ame ardente, & cette force qui fait plus ſe précipiter en avant que s'arrêter; d'ailleurs accoutumé dès ſon enfance à voir dans un empereur chrétien le meurtrier de ſa famille, & dans le fond de ſon cœur rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne; placé entre l'ambition & la crainte, inquiet ſur le préſent, incertain ſur l'avenir; ſes goûts, ſon imagination, ſon ame, les malheurs de ſa famille, les ſiens, tout ſembloit

le préparer d'avance à ce changement qui éclata dans la ſuite.

On ne peut douter en le liſant, qu'il ne fut ſéduit par cette eſpèce de théologie platonique qui régnoit alors, & dont il parle dans tous ſes écrits avec enthouſiaſme. Son hymne au *Soleil Roi* eſt une hymne au *Logos*, ou à l'Intelligence éternelle qui joue un ſi grand rôle dans Platon.

On ne peut preſque pas douter qu'il n'ait cru aux Génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire : l'une en ſonge & dans les Gaules, lorſqu'il délibéroit s'il accepteroit le trône ; l'autre dans la Perſe, & peu de temps avant ſa mort, lorſque pendant la nuit, il méditoit ſous ſa tente. Alors le Génie de l'empire lui parut triſte & déſolé, & la tête couverte d'un voile. Julien lui-même raconta ces deux apparitions à ſes amis.

Enfin, quand on le voudroit, il ſeroit également impoſſible de douter

qu'il n'eut un penchant profond à la ſuperſtition. Oracles, préſages, ſacrifices, myſtères, divinations, cérémonies théurgiques, il embraſſoit tout; il ſe livroit à tout. On le voit; l'idée que la divinité pouvoit ſe communiquer à l'homme, idée ſi analogue d'ailleurs à ſon ſiècle & aux idées générales qui occupoient alors l'univers, tourmentoit & agitoit ſon eſprit. On a beau dire : je ne puis croire que ſa politique ſeule fit ſa ſuperſtition. La politique a moins de zèle, & n'a pas ſur-tout cette activité inquiète & curieuſe. L'intérêt qui veut traîner le peuple aux autels, peut bien ſe mêler aux ſacrifices, dans les fêtes & les cérémonies publiques; mais l'intérêt ne joue pas l'enthouſiaſme religieux, tous les jours, tous les inſtans, & dans tous les détails de la vie.

Que penſer donc de Julien? qu'il fut beaucoup plus philoſophe dans ſon gouvernement & ſa conduite que

dans ſes idées ; que ſon imagination fut extrême, & que cette imagination égara ſouvent ſes lumières ; qu'ayant renoncé à croire une révélation générale & unique, il cherchoit à chaque inſtant une foule de petites révélations de détail ; que fixé ſur la morale par ſes principes, il avoit ſur tout le reſte, l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point-d'appui ; qu'il porta, ſans y penſer, dans le paganiſme même, une teinte de l'auſtérité chrétienne où il avoit été élevé ; qu'il fut chrétien par les mœurs, platonicien par les idées, ſuperſtitieux par l'imagination, payen par le culte, grand ſur le trône & à la tête des armées, foible & petit dans ſes temples & dans ſes myſtères ; qu'il eut en un mot le courage d'agir, de penſer, de gouverner & de combattre, mais qu'il lui manqua le courage d'ignorer ; que malgré ſes défauts, car il en eut pluſieurs, les payens durent l'admirer, les chrétiens durent

le plaindre, & que dans tout pays où la religion, cette grande baſe de la ſociété & de la paix publique, ſera affermie, ſes talens & ſes vertus ſe trouvant ſéparés de ſes erreurs, les peuples & les gens de guerre feront des vœux pour avoir à leur tête un prince qui lui reſſemble.

CHAPITRE XXI.

De Thémiſte, Orateur de Conſtantinople, & des Panégyriques qu'il compoſa en l'honneur de ſix Empereurs.

PRESQUE tous les écrivains d'un pays & d'un ſiècle, poëtes, orateurs, philoſophes même, ſont entraînés & formés par ce qui les entoure. La nature, dans chaque époque, imprime, pour ainſi dire, le même cachet à toutes les ames. Les mêmes objets leur communiquent les mêmes idées, & ſouvent la même manière de les peindre. Tous ſe reſſemblent. Des milliers d'hommes ne forment, qu'un ſeul homme. Cependant pour rompre cette ennuyeuſe & vile uniformité, il paroît quelquefois ſur la terre, des êtres uniques, & qui ne

tiennent à rien. En bien, en mal, ils ont un caractère ; ils ſont eux. Ils paſſent à travers leur ſiècle ſans rien emprunter de ſa couleur. Jettés hors des routes communes, la poſtérité les diſtingue de loin, comme ces arbres ſolitaires qui s'élèvent avec vigueur dans un eſpace déſert. L'homme qui étudie la nature & l'obſerve, cherche dans le mouvement général, ce qui leur a donné un mouvement particulier, & ne le trouve pas. Tels dans leur ſiècle & leur pays ont été parmi les hiſtoriens Tacite, parmi les moraliſtes Montagne, parmi les philoſophes Bacon, parmi les poëtes Corneille ; & à la fin du règne de Louis XIV, ce Fontenelle, dont le genre d'eſprit qui n'étoit qu'à lui, a été ſi critiqué & ſi loué pendant quatre-vingts ans. Tel enfin parut dans Conſtantinople un orateur que ſix empereurs honorèrent ſucceſſivement ; qui panégyriſte, ne parla jamais que pour dire

aux princes les vérités les plus nobles ; à qui l'admiration éleva des ſtatues, ſans que l'envie même osât murmurer, & qui, malgré ſes imperfections & ſes défauts, eut un caractère fort ſupérieur à l'eſprit général de ſon temps ; c'eſt le philoſophe Thémiſte. Son père, philoſophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays ſitué auprès du Pont-Euxin. C'eſt là que ſous un Maître habile, il étudia la philoſophie & l'éloquence. Ainſi c'eſt au pied du Caucaſe, & dans l'ancienne patrie de Médée, que ſe forma l'orateur qui devoit un jour étonner la Grèce. On voit que les arts ont habité preſque tous les climats. Tout change. Ce pays qui fait partie de la Géorgie, & qui inſtruiſoit autrefois des philoſophes, n'eſt plus célèbre aujourd'hui que par la beauté de ſes femmes qu'il envoie aux ſérails de Conſtantinople & d'Iſpahan. Thémiſte encore jeune, compoſa des com-

mentaires ſur les ouvrages du précepteur d'Alexandre. Il parut grand, même en travaillant ſur les idées d'un autre. Sa réputation ſe répandit bientôt dans l'Aſie, & de l'Aſie à Rome. Il fut quelque temps dans cette ville, qu'il étonna. On voulut l'y fixer, mais Rome n'étoit plus que la ſeconde ville du monde. Il retourna à Biſance. Les philoſophes voyageoient pour venir l'entendre; les princes étoient curieux de le voir; & les oracles dans les temples lui rendoient les mêmes hommages qu'aux rois. Ils daignoient parler de lui.

Quand des talens ſont parvenus à un certain degré de célébrité, on peut bien s'avilir en les perſécutant; mais il n'y a plus de mérite à les protéger. Le prince eſt, pour ainſi dire, forcé par ſon ſiècle; la voix publique lui ſert de loi; d'ailleurs il s'honore lui-même, & alors il n'y a preſque que de l'orgueil à être juſte. Ainſi

Conſtance, quoique féroce & ſans génie, éléva Thémiſte au rang de ſénateur. La lettre qu'il écrivit au ſénat, eſt le plus beau monument de ce règne. « Un bienfait, dit-il, accordé à » l'homme vertueux, eſt un bienfait » pour l'Etat. Inſtruit de la grande » réputation du philoſophe Thémiſte, » j'ai cru qu'il étoit digne de l'em- » pereur & de vous de récompenſer » ſa vertu, en l'admettant dans ce » Conſeil auguſte : & je n'ai pas voulu » ſeulement honorer Thémiſte, j'ai » voulu auſſi honorer le ſénat, que j'ai » cru digne de poſſéder un ſi grand » homme. Vous lui communiquerez de » votre dignité, & il répandra ſur » vous une partie de ſon éclat ».

Peu de temps après, Conſtance lui fit élever une ſtatue de bronze. Julien le fit préfet de Conſtantinople. Valens voulut preſque toujours l'avoir à ſa cour, & ſe fit même accompagner par lui dans ſes guerres contre les Bar-

bares. Gratien & Théodoſe le comblèrent de faveurs ; & ce dernier, prêt à partir pour l'Occident, lui confia ſon fils, en le priant de vouloir bien lui donner des leçons de ſageſſe & de grandeur. Tel étoit encore dans ces ſiècles, qui pourtant ne ſont pas l'époque la plus brillante dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, le reſpect & l'enthouſiaſme des princes pour les vrais philoſophes. Il s'en faut beaucoup que notre Monteſquieu, dont le nom eſt aujourd'hui ſi cher à l'Europe entière, & qui influe ſur la légiſlation, de Londres à Pétersbourg, ait reçu, de ſon vivant, la vingtième partie de ces honneurs.

Nous n'avons preſque rien aujourd'hui des ouvrages philoſophiques de Thémiſte ; mais il nous reſte une grande partie de ſes harangues, ou panégyriques de princes. Ils ſont au nombre de vingt. Il a donné à ce genre d'ouvrages un ton plein de di-

gnité & de force, qu'il n'avoit point du tout avant lui. Je vais tâcher de faire connoître ces diſcours, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choiſirai dans tous, les idées éparſes ſur les philoſophes & ſur les princes : car ce ſont les deux objets dont il s'occupe ſans ceſſe.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu eſt la bonté. « Ce n'eſt que par interval-
» les & rarement, dit-il, que Dieu
» lance le tonnerre ; mais c'eſt tous
» les jours & ſur le monde entier qu'il
» verſe ſa lumière. On ne peut donc
» lui reſſembler, ſans être bienfaiſant.
» Croit-on, dit-il à Valentinien & à
» Valens, croit-on que ce ſoit en
» montant à cheval avec grâce, & en
» maniant les armes avec adreſſe,
» qu'un prince puiſſe imiter cet être
» ſublime? Ce n'eſt pas même par le
» courage, par la patience, par la

» force; ce n'eſt pas même par le mé-
» pris des voluptés ; aucunes de ces
» vertus de l'homme ne conviennent
« à Dieu. Ces vertus tiennent à des
» foibleſſes. Ce qui nous élève, avili-
» roit ce grand Etre. Mais ce qu'il y
» a de céleſte & de divin, c'eſt d'avoir
» entre ſes mains le bonheur des hom-
» mes, & de faire ce bonheur. Prin-
» ces, s'il nous arrive de vous donner
» le nom de Dieu, c'eſt pour vous
» faire ſouvenir de ce que vous devez
» être ».

» Je ris, dit l'orateur, quand je
» penſe à ce tyran, qui voulant perſua-
» der qu'il étoit Dieu, ſe faiſoit élever
» des ſtatues & des temples ; & l'inſenſé
» ne penſoit pas même à faire du bien
» aux hommes. Si le prince veut un
» culte, au lieu de ſe faire conſacrer
» une ſtatue d'or ou de bronze ſur
» un autel, qu'il faſſe lui-même de
» ſon ame & le temple & l'autel, &
» pour ainſi dire, le ſimulacre ſaint

» de la divinité. Nous l'adorerons
» alors. Pour reſſembler à Dieu, il
» ne ſuffit pas d'uſurper ſes honneurs,
» il faut l'imiter.

» Le prince qui aime les hommes,
» dit-il ailleurs, aura toutes les ver-
» tus : il domptera ſur-tout la colère ;
» mal ſans bornes dans un pouvoir
» qui n'en a pas ».

» Les tyrans, les peſtes, & les
» tremblemens de terre, ſont faits
» pour détruire les hommes ; les prin-
» ces pour les conſerver ».

» *J'ai perdu un jour*, diſoit Titus,
» car je n'ai fait aujourd'hui de bien à
» perſonne. Que dites-vous, prince ?
» s'écrie l'orateur ; non, le jour où
» vous avez dit une parole qui doit
» être la leçon éternelle des Rois, ne
» peut être un jour perdu. Jamais
» vous n'avez été plus grand, ni plus
» utile à la terre ».

De ce ſentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir

la ſévérité de la loi. « Car le juge ri-
» gide condamne ſouvent celui que la
» loi abſoudroit, ſi elle pouvoit pro-
» noncer. Le juge alors eſt eſclave. Il
» décide d'après les mots & la lettre,
» exerçant, pour ainſi-dire, une in-
» juſtice juſte. Il n'en eſt pas de même
» du prince. Il eſt la loi qui parle, &
» qui reſpire; & non pas cette loi
» muette & ſourde repréſentée par des
» caractères immobiles. Auſſi, dit-il
» à Théodoſe, nous étions accoutumés
» à voir l'or retourner du tréſor pu-
» blic, à ceux à qui on l'avoit injuſte-
» ment enlevé; mais nous venons de
» voir plus; nous avons vu des hom-
» mes menés par la loi aux portes de
» la mort, ramenés à la vie par le
» prince. Car de tous nos empereurs,
» tu ès celui qui reſpectes le plus la
» loi; mais tu ſais que par reſpect
» pour la loi même, il faut quelque-
» fois s'en écarter ».

Et dans le même diſcours, faiſant

alluſion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère. « Sous ton em-
» pire, nous connoiſſons le tonneau
» du bien, d'où s'épanchent la félicité,
» la richeſſe & la vie. Il eſt près du
» trône; & ta main y puiſe ſans ceſſe:
» mais nous ne voyons point celui des
» gémiſſemens, des larmes & du
» ſang: il n'y en a point d'où ſe verſe
» la terreur; ou ſi ce tonneau fatal
» exiſte, il eſt fermé de toutes parts.
» L'eſpérance eſt ſortie, & vole ſur
» l'empire; les maux ſont enchaînés ».

On ſait qu'au commencement du règne de Valens, Procope ſe révolta, & prit la pourpre. Il ſe prétendoit de la famille des Conſtantins. Mais ce droit n'étoit rien ſans la victoire; il fut vaincu. Valens qui d'abord avoit été lâche, fut enſuite cruel; c'eſt l'ordinaire. Il fit couler le ſang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment juſtice; l'orateur, en le louant d'une humanité

qu'il n'avoit pas, tâche au moins de lui inſpirer les ſentimens qu'il devoit avoir. Dans un diſcours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant So-» crate, on diſoit; faiſons du bien à qui » nous aime, & du mal à qui nous » hait. Socrate a changé ce précepte, » & a dit; faiſons du bien à nos amis, & » ne faiſons point de mal à nos enne-» mis ». Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou a des ennemis, ou à des aſſaſſins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes, de changer les ames par leurs bienfaits. « Il » ne tient qu'à eux, dit-il, de déraci-» ner la haine, & d'apprivoiſer la fu-» reur ».

Dans un autre diſcours adreſſé au même prince, après la cinquième année de ſon règne, on trouve un long morceau ſur les finances. Il reſpire cette philoſophie pleine d'humanité, qui devroit être celle de tous les Rois.

» On ne peut être humain, dit l'ora-
» teur, ſans être libéral ; mais la libéra-
» lité du prince ne conſiſte pas à don-
» ner beaucoup. Il ne peut pas donner
» aux uns, ſans accabler les autres.
» Celui qui eſt ſi magnifique, n'eſt pas
» loin d'être injuſte. Il prive des mil-
» liers de pauvres du néceſſaire, pour
» enrichir des riches, c'eſt-à-dire pour
» verſer quelques gouttes inutiles dans
» des fleuves. Le prince donne d'au-
» tant plus, qu'il exige moins ». Et s'adreſſant à ſon empereur, « avant
» toi, dit-il, les charges publiques
» augmentoient tous les ans ; chaque
» année ajoutoit au poids de l'année
» qui avoit précédé. C'eſt toi, prince,
» qui as arrêté cette maladie de l'Etat.
» Sais-tu pourquoi tu as mis cet ordre
» dans les finances de l'empire ? C'eſt
» que tu avois gouverné ta maiſon,
» avant de gouverner le monde. Tu
» n'as pas beſoin d'apprendre d'un
» autre ce qu'il en coûte de ſueurs &

» de peines au laboureur ; tu connois
» la hardieſſe de l'exacteur, l'adreſſe
» du commis, l'avarice du ſoldat.
» Inſtruit de ces détails, tu ès monté
» ſur le trône ; c'eſt pourquoi, comme
» ſi ce vaſte empire n'étoit qu'une fa-
» mille, tu vois d'un coup-d'œil,
» quels ſont tes revenus, quelles ſont
» tes dépenſes, ce qui manque, ce qui
» reſte ; les opérations qui ſont faciles,
» celles qui ne le ſont pas. Seul de tous
» les princes, tu n'as pas mis ceux qui
» manient les deniers de l'Etat, au-
» deſſus de ceux qui le défendent.
» Celui qui préſide aux finances, ne
» marche pas avec plus de pompe,
» que celui qui commande les armées.
» Chargé de l'emploi d'Ariſtide, ils
» ſont forcés d'avoir ſa juſtice. Ton
» œil perçant fait découvrir & rendre
» inutiles les profondeurs de cet art
» funeſte & caché... Non, déſormais
» je ne craindrai pas les ennemis do-
» meſtiques plus que les Barbares

» mêmes. Je ne verrai plus la moiſſon
» enlevée de deſſus les ſillons, avant
» même qu'elle entre chez le labou-
» reur. D'impitoyables créanciers ne
» veilleront plus ſur les travaux du
» vendangeur; & l'habitant des champs
» ne paſſera plus un hiver triſte & dé-
» ſolé, auprès de ſes greniers déſerts.
» C'eſt alors que je jouirai de la proie
» enlevée ſur les barbares, quand le
» raviſſeur domeſtique ne viendra plus
» faire ſa proie de mon bien. Prince,
» continue l'orateur, ma voix dans ce
» moment, repréſente la voix du
» monde entier. Tu nous a remis une
» partie des tributs; & pour dédom-
» magement, nous te rendons un
» tribut de reconnoiſſance & de ten-
» dreſſe. C'eſt le plus digne du prince.
» Aulieu des moiſſons & des fruits de
» la terre qu'on nous arrachoit, re-
» çois des fruits qui ne ſe flétriront
» pas; ce ſont ceux de la gloire. C'eſt
» elle qui ſans ceſſe renouvelle l'em-

» pire d'Auguſte, qui empêche Trajan
» de vieillir, qui tous les jours reſſuſ-
» cite Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré
» leurs victoires, que leurs noms fuſ-
» ſent auſſi célèbres, ſi, terribles aux
» Barbares, ils n'euſſent été bien-
» faiſans envers leurs ſujets? &c.

L'orateur veut étendre ce ſentiment d'humanité dans le prince, des ſujets de l'Etat, aux ennemis même de l'Etat. « Celui, dit-il à Valens, qui dans » la guerre pourſuit avec acharne-» ment, & veut détruire, ne ſe montre » que le roi d'une nation. Celui qui » après avoir vaincu, pardonne, ſe » montre le père & le ſouverain de » tous les hommes. Cyrus n'aimoit » que les Perſes; Auguſte les Romains; » Alexandre les Grecs; aucun n'ai-» moit les hommes; aucun n'étoit » vraiment roi. Pour l'être, il faut, » comme Dieu, n'exclure ni aucun » peuple, ni aucun homme, de ſa pro-» vidence ».

Valens irrité refuſoit la paix aux barbares ; c'eſt le philoſophe qui fléchit l'empereur ; l'éloquence donna la paix au monde. « Je fis voir au » prince, dit l'orateur, que c'eſt en » ſauvant, & non en égorgeant les » hommes, que l'on reſſemble aux » Dieux. Quand on a remporté la » victoire ſur des lions, des léopards » & des tigres, on compte tous ceux » dont on a fait couler le ſang dans » les forêts : quand on a vaincu des » hommes, il faut compter tous ceux » qu'on a ſauvés. Encore n'exterminet-on pas entièrement les bêtes féroces ; on en laiſſe ſubſiſter la race » dans les déſerts. Et une nation » d'hommes, (qu'on les appelle Barbares, ils n'en ſont pas moins des » hommes) une nation toute entière, » ſoumiſe & tremblante à ſes pieds ; » il eût donc fallu l'exterminer & la » détruire ? non. J'admire, & j'appelle » grand, celui qui la conſerve. Le

» deſtructeur de Carthage fut nommé » l'Africain. Un autre s'appella Ma- » cédonien, parce qu'il avoit fait de » la Macédoine un vaſte déſert. Mais » toi, prince, je veux que tu tires ton » nom de la nation que tu as ſauvée; » ainſi nous nommons les Dieux, des » pays qu'ils protègent ».

Outre l'humanité & la clémence qui ſont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince, il dit à Conſtance; « l'athlète » des jeux olympiques, jaloux de vain- » cre, & veillant ſur lui-même, s'in- » terdit tous les plaiſirs qui pourroient » l'énerver; & le prince qui eſt, pour » ainſi dire, l'athlète de l'univers, ira- » t-il ſe livrer à de lâches voluptés? ».

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'inſtruire. « Puiſque tu as ce deſir, » lui dit-il, ſi les hommes ne ſont » heureux, ce ſera la faute de ceux » qui n'uſeront pas de ton ame pour » tout ce qui eſt honnête & grand ».

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des ſoins du gouvernement. » Il y a eu, lui dit-il, des princes qui » prenoient grand ſoin de leur chevelure, mais qui ne comptoient pour » rien des villes entières tombées en » ruine. Ils s'occupoient de leur parure, & ils négligeoient l'univers. » Peut-être même avoient ils grand » ſoin de choiſir leurs chevaux, mais » point du tout les hommes qu'ils » deſtinoient aux places ; & tandis » qu'aux jeux du cirque ils n'auroient » pu ſouffrir de voir des cochers ignorans conduire un char, ils abandonnoient à des hommes ſans choix, » les rênes de l'empire & la conduite » des nations. On briſe une ſtatue, » on efface un tableau qui ne reſſemble point à ſon modèle : le prince » ſera-il donc moins attentif à ceux » dont le devoir eſt de le repréſenter » auprès des peuples ? ».

» L'influence de la vertu du prince, » dit-il

» dit-il à Théodoſe, ne ſe borne point
» à la terre. Marc-Aurèle voyant ſon
» armée prête à périr par la ſoif, leva
» ſes mains au ciel ; ô dieu, dit-il, je
» lève vers toi qui donnes la vie, cette
» main qui ne l'a jamais ôtée à perſon-
» ne. Dieu l'entendit, & ſauva ſon ar-
» mée ».

Nous avons déja vu que Valens étoit cruel ; & comme tous les hommes, il porta ſon caractère dans la religion. Trompé par les Ariens, il perſécuta les Catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingt Prêtres qui venoient pour le fléchir, il les fit embarquer tous enſemble, & ordonna qu'on mît le feu au vaiſſeau, quand ils ſeroient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiſte oſa parler de douceur à un fanatique, & d'humanité à un barbare ; & ce qui eſt plus étonnant, il réuſſit. La perſécution ceſſa ; & cet Empe-

reur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un Edit par lequel il défendoit qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces, pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémiste; mais il nous reste celui où il félicite l'Empereur de son changement. C'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence & de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parloit aux princes, sous prétexte de les louer. Il avoit donc raison de dire à Constance: » pour la première fois, ô Em-
» pereur, tu vas entendre un orateur
» libre & vrai même en te louant;
» un orateur qui ne dira pas un mot
» dont son front ait à rougir »; & plus bas: » je vous atteste tous, ô vous qui
» marchez dans la même carrière que
» moi, si vous vous appercevez que je
» vous trompe, si le moindre men-
» songe se mêle à mes paroles, élevez

» tous votre voix contre un lâche ora-
» teur ; repouſſez-moi, chaſſez-moi
» du ſanctuaire de la ſageſſe ; & ne per-
» mettez plus à celui qui l'outrage,
» d'oſer en donner des leçons ; mais
» ſi toutes les fois que je louerai, je
» dis la vérité, ne regardez pas comme
» une vile flatterie ce qui eſt un juſte
» éloge. L'éloge eſt un tribut qu'on
» paye à la vertu

Dans un de ſes derniers diſcours à Théodoſe, il s'interrompt tout-à-coup ; « tu vois prince, lui dit-il, que
» je ne ſuis pas venu ici pour te flat-
» ter. Conviendroit-il à un philoſo-
» phe en cheveux blancs, qui a fami-
» lièrement vécu avec tant d'Empe-
» reurs, aujourd'hui que le plus hu-
» main de tous eſt ſur le trône, de
» mendier ſa faveur par des baſſeſ-
» ſes ? Quand la liberté eſt le moins
» dangereuſe, irois-je choiſir ce tems-
» là, pour me déshonorer par des
» menſonges » ?

On ſent bien qu'il devoit parler des connoiſſances & des lettres avec dignité. Il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands ; il cite Ariſtote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Aléxandre, Aréus par Auguſte, Dion par Trajan, Sextus par Marc-Aurèle. « Tu » imites ces grands hommes, dit-il à » un Empereur ; la philoſophie & les » lettres marchent partout avec toi. » Elles te ſuivent dans les camps. Par » toi elles ſont reſpectées non ſeule- » ment du grec & du romain, mais » du barbare même. Le Scyte épou- » vanté qui eſt venu implorer ta clé- » mence, a vu la philoſophie près de » toi, balançant le ſort des peuples, & » décidant des trêves & de la paix » que tu accordes aux nations. Voyez » les ſtatues de bronze élevées dans » ces murs à la ſageſſe, les priviléges » qui lui ſont accordés dans les villes, » les honneurs prodigués à ceux qui

» en ſont dignes. La ſageſſe eſt la ſeule
» qui répande encore plus d'éclat ſur
» ceux qui l'honorent, que ſur ceux
» qui ſont honorés. Car admirer la
» vertu dans les autres, c'eſt déjà une
» preuve de vertu ».

» O mes amis, dit-il ailleurs, par-
» donnez-moi, ſi le déſir que l'Em-
» pereur témoigne de m'entendre,
» m'inſpire peut-être un noble orgueil.
» Il ſe laſſe de vaincre, mais il ne peut
» ſe laſſer d'entendre le langage de la
» vérité; & il permettra plutôt au guer-
» rier de ceſſer de combattre, qu'au
» philoſophe de ſe taire ».

Dans un diſcours à Théodoſe il rappelle le jour où cet empereur prêt à partir pour l'Occident, lui confia ſon fils en préſence du ſénat & du peuple. Dans ce moment l'orateur ſe peint vieux, accablé d'infirmités & de foibleſſe, courbé ſous le poids des ans, mais ranimant ſes forces languiſ-

ſantes, pour former ce prince deſtiné à commander un jour au monde : » viens, mon fils, dit-il, viens ſur les » genoux d'un foible vieillard, rece- » voir les leçons que la ſageſſe deſtine » aux princes. Ce ſont celles que reçut » Antonin, Numa, Marc-Aurèle, & » Titus. A ma voix ſe joindront pour te » former, celle de Platon, & celle du » précepteur d'Aléxandre. A l'école » des ſages, deviens le bienfaiteur » du monde ».

Je finirai cet extrait déja peut-être trop long, en citant encore un morceau où Thémiſte implore la grace d'un philoſophe, dont le crime étoit d'avoir été le favori de Julien. Il ne le nomme pas ; mais c'étoit probablement Maxime. En effet Maxime avoit eu trop de pouvoir, pour qu'on ne l'accusât point d'en avoir abuſé. Valens qui ne manqua jamais une occaſion d'être cruel ſous prétexte d'être juſte, l'avoit fait traîner dans les pri-

ſons, où il ſouffrit tous les tourments que notre juſtice barbare ne compte pour rien, parce que ces tourmens ne ſont point la mort. Dans le même temps Procope ſe révolta. Bientôt maître de Conſtantinople & de preſque tout l'Orient, il offrit au philoſophe dans les fers, ſa liberté, ſes biens, & des honneurs, s'il vouloit ſe déclarer pour lui. Le philoſophe refuſa. Thémiſte ne manque pas de faire valoir à l'Empereur ces refus généreux. Il le compare à Socrate. » Condamné, dépouillé de ſes biens, accablé » ſous les chaînes, on ne l'a pas même » entendu ſe plaindre. Que dis-je ? il » a dédaigné dans cet état les bienfaits » de l'uſurpateur qui vouloit le protéger. La colère de ſon prince lui a » paru préférable à l'humanité d'un » rebelle ; & pouvant être heureux & » libre en devenant coupable, il a » mieux aimé reſter vertueux, & at-

» tendre la mort. Prince, s'écrie l'o-
» rateur, puiſqu'il a rejetté la clémen-
» ce du tyran, il a droit à la tienne ».
Il l'invite à conſerver les ſemences & les reſtes épars des connoiſſances & des lettres. » Ce ſont elles qui font la
» gloire d'un ſiècle & d'un empire;
» c'eſt donc à elles qu'il faut confier
» le ſouvenir immortel de ton nom ».
Alors il lui fait obſerver que tant qu'il y aura des hommes ſur la terre, il y en aura qui cultiveront la philoſophie & les arts. Ce ſont eux qui font la renommée. Ils ſe tranſmettent de ſiècle en ſiècle les noms de leurs bienfaiteurs; & ces noms ſont immortels, comme leur reconnoiſſance.

En effet, on peut dire d'après l'orateur grec, que la philoſophie & les lettres ne meurent pas. Cette eſpèce d'activité qui porte les hommes à connoître & à s'inſtruire, ſubſiſtera toujours malgré les fureurs politiques, malgré l'ignorance intéreſſée & puiſ-

ſante. C'eſt un mouvement imprimé par la nature, & que rien ne peut arrêter. Toujours l'hiſtoire jugera les peuples & les princes. Toujours la vérité éloquente & ſage parlera aux hommes de leurs devoirs, & affermira les ames nobles, en faiſant rougir celles qui ne le ſont pas. Les malheurs des guerres, les grandes révolutions, peuvent retarder les progrès des lettres, ſans les anéantir. Ce ne ſont que des ſecouſſes qui les tranſportent ailleurs, comme ces germes des plantes que les orages enlèvent, & qu'ils vont diſperſer ſur les champs éloignés, où elles ſe reproduiſent. Conſtantinople a paſſé ſous la domination des Turcs, & Thémiſte qui écrivoit, il y a quatorze cents ans, ſur les bords de la Mer-Noire, eſt ignoré dans cette partie du monde qui fut ſa patrie; mais il trouve des admirateurs dans des villes

qui de ſon temps n'étoient que des bourgades à demi-barbares. Ainſi les hommes célèbres de ce ſiècle, le ſeront dans les ſiècles ſuivans. On parlera d'eux, comme nous parlons de ceux qui les ont précédés. Leur gloire même n'étant plus expoſée à l'envie, en deviendra plus pure. Car il vient un temps où les ennemis & les rivaux ne ſont plus. Alors toutes ces cabales, toutes ces petites haines, tous ces enthouſiaſmes d'un jour, toutes ces déciſions ſi graves de gens importants, ou qui croient l'être, ces luttes des ſociétés qui ſe combattent, ces chocs des petites réputations contre les grandes, ces fureurs tantôt ſi atroces, & tantôt ſi puériles, appuyées quelquefois par le crédit qui ſe cache, & toujours par la malignité orgueilleuſe, qui ne manque jamais d'applaudir à l'audace qui humilie le talent, tout cela diſpa-

roît. La poſtérité ne voit que les ouvrages. La pouſſière que la foule des mouvemens contraires a élevée, s'abaiſſe & tombe; & la pyramide reſte.

CHAPITRE XXII.

Des Panégyriſtes latins de Théodoſe; d'Auſone, Panégyriſte de Gratien.

THÉMISTE fut le dernier orateur grec qui laiſſa une grande réputation. L'hiſtoire nous parle encore de pluſieurs panégyriques qui furent prononcés après lui. L'étiquette de la cour de Bizance, qui tint toujours un peu de la pompe Aſiatique, autoriſa longtemps & conſacra cet uſage. Mais ou ces éloges ſont perdus, ou ils ſont reſtés manuſcrits dans les bibliothèques. Cependant leur nombre devoit diminuer. Les eſprits ſe tournoient inſenſiblement vers d'autres objets. Le chriſtianiſme ſur le trône étoit en proie aux guerres civiles. Cet eſprit actif & querelleur des Grecs, l'anarchie, l'indépendance, la curioſité inquiète, la fureur d'expliquer par la

raiſon, ce qui eſt au deſſus de la raiſon, la fureur plus grande encore d'avoir un parti & de dominer, oppoſoit les opinions aux opinions, & les erreurs aux erreurs. Les héréſies naiſſoient de toutes parts. On diſputoit, on écrivoit, on cabaloit; on ſéduiſoit les favoris, les eunuques, & les femmes. Pendant ce temps-là, les peuples gémiſſoient, les Barbares pilloient, les empereurs s'égorgeoient; & ceux qui reſtoient quelque temps ſur le trône, la plûpart voluptueux & fanatiques, ſuperſtitieux & féroces, controverſiſtes auſſi ardents, que lâches guerriers, placés entre les hérétiques & les Barbares, donnoient des édits au lieu de combattre: & tandis que les Huns, les Goths, les Arabes, les Vandales, les Bulgares & les Perſes ravageoient tout, du Tibre au Pont-Euxin, & du Danube au Nil, les empereurs de Bizance oublioient l'empire pour uſurper les droits des évêques, & proſcrire

ou ſoutenir des erreurs, qui ne devoient être jugées que par les pontifes. On ſent bien que des temps d'aviliſſement & de malheur ne ſont favorables ni aux panégyriques, ni à l'éloquence. Il y a des époques où le plus lâche orateur rougiroit de louer, & où cette eſpèce de menſonges ſeroit ridicule, même dans les cours. Celle de Bizance ne pouvoit alors eſpérer que le ſilence & la honte.

Au temps de Théodoſe, on trouve encore quelques traces d'éloquence dans l'Occident. Nous avons un panégyrique latin de cet empereur. Il eſt d'un Gaulois d'Aquitaine nommé Pacatus. Ce Gaulois étoit en même temps poëte & orateur. Sidoine Appollinaire en parle; & Auſone le cite avec éloge. Il prononça ſon panégyrique dans le ſénat de Rome. On voit combien ce nom, & le ſouvenir d'une ancienne grandeur en impoſoient encore. « L'orateur, dit-il, craint de

» faire entendre devant les héritiers
» de l'éloquence romaine, ce langage
» inculte & ſauvage d'au-delà des Al-
» pes ; & ſon œil effrayé croit voir
» dans le ſénat, les Cicéron, les Hor-
» tenſius & les Caton, aſſis auprès de
» leur poſtérité pour l'entendre ». Il y a trop d'occaſions où il faut prendre la modeſtie au mot, & convenir de bonne foi avec elle qu'elle a raiſon ; mais ici il y auroit de l'injuſtice : l'orateur vaut mieux qu'il ne dit. S'il n'a point cet agrément que donnent le goût & la pureté du ſtyle, il a ſouvent de l'imagination & de la force, eſpèce de mérite qui, ce ſemble, auroit dû être moins rare dans un temps où le choc des peuples, les intérêts de l'empire, & le mouvement de l'univers qui s'agitoit pour prendre une face nouvelle, offroient un grand ſpectacle, & paroiſſoient devoir donner du reſſort à l'éloquence. La ſienne, en général, ne manque ni de préciſion, ni de rapidité.

Au reſte, dans ſa manière d'écrire, il reſſemble plus à Sénèque & à Pline, qu'à Cicéron. Quelquefois même il a des tours & un peu de la manière de Tacite. Ses expreſſions ont alors quelque choſe de hardi, de vague, & de profond qui ne déplaît pas. L'endroit le plus éloquent de cet éloge, eſt la peinture de la tyrannie de Maxime, vaincu par Théodoſe. Maxime étoit un général des troupes romaines en Angleterre, qui révolté contre Gratien, l'avoit joint à Paris, lui avoit enlevé ſon armée ſans combattre, & l'avoit enſuite fait aſſaſſiner à Lyon. Ce meurtrier uſurpateur domina cinq ans dans les Gaules; c'eſt-à-dire que pendant cinq ans, il uſa de ſon pouvoir pour commettre impunément des crimes. L'orateur parle avec éloquence de tous les maux que nos ancêtres ont ſoufferts ſous ce tyran. Il peint les brigandages & les rapines; les riches citoyens proſcrits; leurs maiſons pil-

lées ; leurs biens vendus ; l'or & les pierreries arrachées aux femmes ; les vieillards ſurvivants à leur fortune ; les enfans mis à l'enchère avec l'héritage de leurs pères ; le meurtre employé comme les formes de juſtice ; pour s'enrichir ; l'homme riche invoquant l'indigence, pour échapper au bourreau ; la fuite, la déſolation, les villes devenues déſertes, & les déſerts peuplés ; le palais impérial, où l'on portoit de toutes parts les tréſors des éxilés, & le fruit du carnage ; mille mains occupées jour & nuit à compter de l'argent, à entaſſer des métaux, à mutiler des vaſes ; l'or teint de ſang, peſé dans les balances, ſous les yeux du tyran ; l'avarice inſatiable engloutiſſant tout, ſans jamais rendre, & ces richeſſes immenſes perdues pour le raviſſeur même, qui dans ſon économie ſombre & ſauvage, ne ſavoit ni en uſer, ni en abuſer ; au milieu de tant de maux, l'affreuſe néceſſité de

paroître encore ſe réjouir ; le délateur errant, pour calomnier les regards & les viſages ; le citoyen qui de riche eſt devenu pauvre, n'oſant paroître triſte, parce que la vie lui reſtoit encore ; & le frère dont on avoit aſſaſſiné le frère, n'oſant ſortir en habit de deuil, parce qu'il avoit un fils.

On trouve encore dans ce diſcours un morceau plein de force ſur la lâcheté du tyran, qui vaincu & ſans reſſource, n'avoit pas eu, dit l'orateur, aſſez de courage pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Cette idée, comme on voit, tenoit à l'ancien préjugé romain, qui mettoit de la gloire dans le ſuicide ; erreur juſtement condamnée aujourd'hui par la religion & par les loix. On peut obſerver que la doctrine du ſuicide, qui étoit celle des ſtoïciens, & qui ſembloit devoir être adoptée à Rome par un peuple libre, ne commença cependant à s'introduire que dans Rome

eſclave. Le Romain fier & courageux, voyant approcher les tyrans, choiſit la mort pour barrière. Alors il crut avoir trouvé une reſſource contre le malheur; & par un ſentiment bizarre, mais vrai, le pouvoir de ſe donner la mort, fit braver la mort même. L'exemple avoit commencé par les Brutus, les Caſſius & les Caton; il continua ſous les empereurs. On vit plus d'une fois ce genre de fermeté, dans des ames amollies par les plaiſirs. Othon paſſa preſque pour un grand homme, pour avoir ſu mourir; & Pétrone, l'homme le plus voluptueux de ſon ſiècle, ſe donna la mort avec plus de tranquillité que Caton. Dans la ſuite tous ceux qui formèrent de grands projets, & qui échouèrent, tous ceux qui aſpirèrent au trône & qui furent vaincus, choiſirent le même aſyle. Survivre à ſa défaite, eût paſſé pour une lâcheté; & le ſuicide fut preſque un devoir d'hon-

neur pour les malheureux. La religion chrétienne changea ces idées. Elle enchaîna l'homme, qui rentra tout entier dans la dépendance des loix. L'homme plus éclairé, apprit que le courage étoit de ſouffrir, & que l'honneur n'étoit pas de prévenir la mort, mais de ſavoir l'attendre. On voit par ce panégyrique, que la révolution n'étoit pas encore faite à la fin du quatrième ſiècle.

Tout vainqueur eſt sûr d'être loué. Après la victoire de Théodoſe ſur Maxime, parurent pluſieurs autres panégyriques latins en l'honneur de ce prince. Nous venons d'en voir un d'un orateur Gaulois ; un autre Gaulois, né à Bordeaux, & diſciple d'Auſone, qui à vingt-cinq ans commença par être Conſul, & qui après avoir occupé au capitole la place des Fabius & des Emile, entra dans l'égliſe, fut prêtre, enſuite évêque, & obtint après ſa mort l'apothéoſe que

la religion accorde aux vertus, St. Paulin compoſa auſſi un panégyrique de cet empereur. Nous ne l'avons plus; nous ſavons ſeulement que Théodoſe y étoit beaucoup plus loué comme chrétien que comme prince *. On croit que S. Auguſtin, alors profeſſeur d'éloquence à Milan, prononça un diſcours public ſur le même ſujet. Le célèbre Symmaque, préfet & ſénateur de Rome, & le Ro-

---

* *Ut in Theodoſio non tam imperatorem quam Chriſti ſervum, non dominandi ſuperbiâ, ſed humanitate ſamulandi potentem, nec regno, ſed fide principem, &c. prædicarem.* PAUL. Ep. 9. ad Sulp. Sev.

S. Hieron. Epiſt 13 *ad Paul.*

Librum tuum quem pro Theodoſio principe prudenter ornateque compoſitum tranſmiſiſti, lubenter legi. Felix Theodoſius qui à tali Chriſti oratore defenditur! illuſtraſti purpuras ejus; & utilitatem legum futuris ſæculis conſecraſti.

Quelques Critiques ont penſé que ce panégyrique n'avoit été écrit qu'après la défaite du tyran Eugène.

main le plus éloquent de ſon temps, fit l'éloge de Théodoſe, comme Cicéron avoit fait l'éloge de Caton, & Xénophon celui d'Agéſilas.

A ſa mort, ſon oraiſon funèbre fut prononcée dans Milan par S. Ambroiſe. Cet ouvrage eſt parvenu juſqu'à nous, & il a en grande partie les défauts de ces temps-là. Mais l'évêque qui oſa reprocher au Maître du monde le meurtre de Theſſalonique, & commanda à ſon empereur d'expier devant les hommes & devant Dieu, un crime que des courtiſans féroces avoient conſeillé, & que des courtiſans lâches n'avoient pas manqué d'applaudir, mérite bien grace pour des défauts de goût, & pour quelques phraſes peut-être ou foibles ou barbares.

Les hommages ſuivirent Théodoſe juſqu'au-delà du tombeau. Il fut ordonné que ſon anniverſaire ſeroit célébré tous les ans, par un éloge public

prononcé dans Conſtantinople. S. Jean Chriſoſtôme qui alors étoit l'orateur le plus fameux du chriſtianiſme & de l'Orient, & qui avoit tout à la fois l'éloquence de ſa religion, de ſon caractere, & de ſon génie, prononça en 339 cet éloge, dont une partie nous a été conſervée *. Enfin, pour qu'il ne manquât rien à ſa gloire, les arts lui élevèrent des ſtatues, des obéliſques, & une colonne ſemblable à celle de Marc-Aurèle & de Trajan.

A examiner en général le règne de ce prince, ſes ſuccès, ſes triomphes, ſon application au gouvernement, enfin le mérite qu'il eut, & qu'il partagea avec ſi peu de ſouverains, de devenir meilleur en montant ſur le trône, il paroît avoir mérité une partie de ces hommages. Preſque tous les hiſtoriens de l'empire l'ont peint

* Œuvres de S. Chriſoſtôme, tome 12, édit. des Benédict.

comme un grand homme, qui donna l'exemple du courage & des mœurs, ſe fit reſpecter des Barbares, ſoutint l'éclat des victoires par celui des vertus, & jamais n'avilit dans le palais l'Empereur qui avoit vaincu ſur les champs de bataille. On le voit exerçant la main de ſes fils encore jeunes, à écrire les graces qu'il accordoit aux criminels; on le voit ouvrant les priſons, & ſe plaignant au ciel de ce qu'il ne peut ouvrir les tombeaux. Enfin il publia cette loi célèbre par laquelle il défend aux Juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si l'accuſé, » dit-il, a parlé par légéreté, il faut » le mépriſer; ſi c'eſt par folie, il faut » le plaindre; ſi c'eſt pour nous faire » outrage, il faut lui pardonner ». Cette loi paroît être l'ouvrage de la grandeur d'ame & de l'humanité unies enſemble.

Quoi donc; eſt-ce le même homme,

homme qui, pour punir quelques ſéditieux, fit égorger une ville entiere ? l'homme qui, ſous prétexte d'un ſpectacle, fit raſſembler tous les habitans dans le cirque, afin que dans la paiſible ſécurité des jeux ſe trouvant ſans défenſe, on pût les égorger plus aiſément ; afin que mieux réunis ſous les poignards, le carnage fût plus rapide, & qu'on n'eût qu'à frapper ? L'homme, qui, pour prévenir tout ſentiment de pitié, & étouffer d'avance les impreſſions, que la foibleſſe, les cris, les larmes pouvoient faire ſur les aſſaſſins même, donna l'ordre exprès de ne rien épargner, & de maſſacrer tout ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Comment concilier tant de vertus & de fureur ?

Il n'eſt que trop prouvé par l'hiſtoire, que Théodoſe avoit reçu de la nature un caractère violent. La réflexion, le ſang froid, & les conſeils mêlèrent quelquefois des mœurs plus

douces à l'emportement d'un guerrier, & à la fierté d'un Prince: mais ſouvent le lion rompoit ſa chaîne, & cette fois-là il fut terrible. On ſçait qu'il ſe repentit; c'eſt à la poſtérité à juger s'il y a des remords qui puiſſent effacer un pareil crime. Quoi qu'il en ſoit, avant de prononcer tant de panégyriques en l'honneur de ce Prince, il eût fallu peut-être en demander la permiſſion aux enfans, aux pères & aux épouſes de tous les malheureux que ſes ſoldats avoient aſſaſſinés par ſon ordre. Mais depuis long-tems on eſt accoutumé à pardonner aux hommes leurs crimes en faveur de leurs vertus. Trop heureux, quand ils daignent en avoir

Gratien qui eut de la foibleſſe & du zèle, qui poſſéda peut-être le courage militaire, mais à qui le courage d'eſprit & les talens manquèrent, que les écrivains d'un parti ont comparé aux meilleurs princes, que ceux du parti contraire ont comparé à Néron, Gra-

tien dont le plus grand mérite peut-être eſt d'avoir élevé Théodoſe à l'empire, & qui apres un règne de huit ans, mourut à vingt-quatre, vaincu à Paris & aſſaſſiné à Lyon, eut auſſi ſes panégyriſtes. Le plus célèbre eſt Auſone. Il naquit à Bordeaux qui étoit alors l'Athènes des Gaules. Son père étoit Médecin; & lui fut poëte & orateur. Il préféra l'art qui amuſe & ſéduit l'imagination des hommes en leur parlant, à l'art utile & ſouvent trompeur qui promet de les guérir. Nous ſavons qu'il enſeigna l'éloquence avec éclat. On eſt intéreſſé en tout pays, à chercher les hommes célèbres pour l'éducation des princes. Valentinien le donna pour précepteur à ſon fils. Gratien ſur le trône le fit d'abord Préfet des Gaules & d'Italie, & enſuite Conſul. En le nommant à la ſeconde place de l'empire, il lui écrivit: *j'acquitte ce que je dois, & je dois encore ce que j'acquitte.* Auſone pour

remercier ſon bienfaiteur, ſon élève & ſon prince, prononça alors le panégyrique de Gratien. Il s'en faut de beaucoup qu'il vaille celui de Théodoſe que nous avons cité : il ſembleroit qu'entre les deux il y a l'intervalle d'un ſiècle. L'ouvrage n'a aucun mérite pour le fond ; & à l'égard du ſtyle, il eſt quelquefois ingénieux ; mais ſans goût, ſans harmonie & ſans grace. Ce n'eſt preſque partout que des ſons briſés & heurtés les uns contre les autres, un choc éternel de petites phraſes qui ſe repouſſent, des déclamations, des figures incorrectes, de l'exagération, enfin nulle nobleſſe dans les ſentimens. On diroit que l'orateur eſt accablé ſous le poids de l'honneur qu'il a reçu. Il ne ſavoit pas qu'il y a une fierté généreuſe, qui honore le bienfaiteur même, & une baſſeſſe de reconnoiſſance qui peut l'avilir. Par exemple, au milieu de ſon diſcours, il fait un long commentaire ſur la lettre

que Gratien lui a écrite, ſur chaque mot dont il s'eſt ſervi, ſur la robe qu'il lui a envoyée; enfin ſur ce qu'en le nommant Conſul, il l'a nommé le premier & non pas le ſecond. Je ſais bien qu'il y a dans Cicéron même de ces petits détails de vanité. Mais dans l'orateur romain, ces foibleſſes d'amour propre, ſont relevées par la beauté du ſtyle, par une éloquence harmonieuſe & douce, par une certaine fierté de ſentiment républicain qui s'y mêle, enfin par le ſouvenir de ſes grandes actions, & le parallèle qu'il fait ſouvent de lui-même & de ſes travaux, avec ces Grands de Rome, endormis ſous les images de leurs ancêtres, fiers d'un nom qu'ils déshonoroient, inutiles à l'Etat & prétendant à le gouverner, rejettant tous les travaux, & aſpirant à toutes les récompenſes. Il ſemble qu'un orgueil noble donne du reſſort à la vanité, & lui communique un peu de ſa grandeur. Mais ici on ne

trouve rien de pareil. C'eſt un eſclave peu éloquent qui remercie ſon maître à genoux. On n'a d'autres dédommagements que quelques épigrammes & des jeux de mots. Du reſte tout eſt petit, foible & barbare. Il faut plaindre un ſiècle où avec de pareils ouvrages, on parvient cependant à être célebre.

CHAPITRE XXIII.

Des Panégyriques en Vers, compoſés par Claudien, & par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, Roi des Goths.

TANDIS que dans l'Occident tout penchoit vers ſa décadence, tandis que les malheurs de l'empire, les invaſions des barbares, le mêlange des peuples, le deſpotiſme ou l'incapacité des princes, la terreur des ſujets, l'eſprit d'eſclavage, le contraſte même de l'ancienne grandeur, qui ajoute toujours à la petiteſſe préſente, corrompoient le goût & retréciſſoient à la fois les eſprits & les ames; on vit paroître un homme né avec une imagination brillante & forte, & à qui peut-être, pour avoir les plus grands talens, il ne manqua que d'être né dans un autre ſiècle. C'étoit Claudien. Je le nomme

ici, parce qu'il a été l'Auteur de plusieurs panégyriques en vers. Il naquit à Aléxandrie, beaucoup plus renommée alors par ſon platoniſme & ſon commerce, que par ſes poëtes. D'Egypte il paſſa en Italie, & s'y acquit bientôt une grande réputation. Le ſénat de Rome lui fit élever une ſtatue ; & il eut du crédit à la Cour d'Honorius. Il avoit pour ami ce célèbre Stilicon qui fut douze ans le protecteur de ſon maître, & qui las de régner au nom d'un fantôme qu'il mépriſoit, voulut enfin régner pour lui-même, & périt. Alors l'amitié d'un grand homme devenu coupable, fut un crime, & Claudien quitta la cour. On croit qu'il paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite & le malheur. Ce fut dans le temps de ſa proſpérité qu'il compoſa cette foule de panégyriques que nous avons de lui. Car l'enthouſiaſme pour les hommes puiſſans, n'eſt guère que la maladie des gens heureux.

On conçoit comment il put louer Stilicon qui n'étoit pas à la vérité un citoyen, mais qui étoit à la fois & un miniſtre & un général; mais Honorius qui toute ſa vie fut, comme ſon frère, un enfant ſur le trône; qui mené par les événemens, n'en dirigea jamais aucun; qui ne ſut ni ordonner, ni prévoir, ni exécuter, ni comprendre; empereur qui n'avoit pas même aſſez d'eſprit pour être un bon eſclave; qui ayant le beſoin d'obéir, n'eut pas même le mérite de choiſir ſes maîtres; à qui on donnoit un favori, à qui on l'ôtoit, à qui on le rendoit; incapable d'avoir une fois du courage, même par orgueil; qui dans la guerre & au milieu des périles, ne ſavoit que s'agiter, prêter l'oreille, fuir, revenir pour fuir encore, négocier de loin ſa honte avec ſes ennemis, & leur donner de l'argent ou des dignités au lieu de combattre; Honorius qui vingt-huit ans ſur le trône,

fut pendant vingt-huit ans près d'en tomber ; qui eut de ſon vivant ſix ſucceſſeurs, & ne fut jamais ſauvé que par le haſard, ou la pitié, ou le mépris ; il eſt aſſez difficile de concevoir comment un homme qui a du génie, peut ſe donner la peine de faire deux mille vers en l'honneur d'un pareil prince. Pour excuſer le panégyriſte, il faut pourtant convenir, que ces éloges ont été écrits pendant la vie de Stilicon ; & qu'alors, ſi l'empereur n'étoit rien, l'empire eut du moins de la grandeur. Le talent du miniſtre couvroit l'enfance du prince. On peut dire qu'Honorius & ſon frère reſſembloient aux idoles des Indes, dont la réputation dépend de leurs prêtres. Il eſt impoſſible de lire avec intérêt des éloges démentis à chaque inſtant par l'hiſtoire ; cependant ceux de Claudien offrent en eux-mêmes de beaux détails. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homère, des

expreſſions de génie, de la force quand il peint, de la préciſion toutes les fois qu'il eſt ſans images, aſſez d'étendue dans ſes tableaux, & ſurtout la plus grande richeſſe dans ſes couleurs; voilà ſes beautés. Peu de goût, ſouvent une fauſſe grandeur, une majeſté de ſons trop monotone, & qui à force d'être impoſante fatigue bientôt & aſſourdit l'oreille, enfin trop peu d'idées, & ſurtout aucunes de ces beautés douces qui repoſent l'ame; voilà ſes défauts. En général on voit un homme d'un grand talent, qui à chaque ligne lutte contre ſon ſujet & contre ſon ſiècle; mais trop ſouvent ſon ſiècle le gâte, & ſon ſujet l'endort. Il eſt du nombre des écrivains qui ont fait des enthouſiaſtes, mais qu'on aime mieux encore eſtimer que lire.

Après lui on trouve Sidoine Appollinaire qui n'eut ni ſes beautés, ni ſes défauts: il étoit trop au-deſſous des unes; peut-être même ne pouvoit-il

atteindre aux autres. Né à Lyon en 430, Evêque de Clermont en 472, il mourut en 482. Il fut aimé de trois empereurs, fit leurs panégyriques ſelon l'uſage de tous les ſiècles; & pour ſe conformer au ſien, les fit en vers plats, durs & barbares. Il ne manqua pas d'être admiré, & il eut de ſon vivant des ſtatues, honneur qui ne fut rendu à Virgile qu'après ſa mort. De plus, il fut créé Patrice & Préfet de Rome. Les dignités & les honneurs relèvent quelquefois aux yeux de ſon ſiècle la médiocrité intriguante ou heureuſe, mais ne font jamais illuſion aux ſiècles ſuivans. Cette pompe étrangère diſparoît; & jamais la faveur des princes n'a corrompu la poſtérité ſur des ouvrages. Colletet penſionné par un miniſtre, n'en eſt pas moins ridicule; & le Cid perſécuté n'en vaut que mieux. Les panégyriques de Sidoine Appollinaire, ſi bien récompenſés, ſont reſtés obſcurs; ils n'ont de prix

que comme ces monuments gothiques qui ſervent à faire connoître un ſiècle, & empêchent un vuide dans l'hiſtoire des arts.

Tout tomboit alors ; bientôt l'empire d'Occident, ébranlé pendant trois ſiècles, diſparut. Les conquérans du nord qui avoient ſi ſouvent pillé Rome, mêlèrent enfin la politique à la fureur, & voulurent s'établir dans cette ville qu'ils avoient ravagée. Le dernier monument que nous ayons de l'éloquence romaine, eſt le panégyrique d'un de ces barbares. Il eſt vrai que ce barbare étoit un grand homme. C'eſt le célèbre Théodoric, contemporain de notre Clovis, & Roi des Goths. Elevé à Conſtantinople où il avoit été livré comme ôtage, il y prit les connoiſſances des Grecs, & leur laiſſa leurs vices & leur molleſſe. Renvoyé dans ſa patrie, le ſpectacle d'un peuple fier & libre acheva ſon éduca-

tion. Il devint conquérant & homme d'Etat, protégea Biſance, ſubjugua Rome, la répara & l'embellit après l'avoir conquiſe, joignit partout les lumières au courage, établit différents tribunaux pour juger les Italiens & les barbares, & fit en même temps une multitude de loix ſages pour réunir les deux nations diviſées, à peu-près comme le vainqueur de Darius eut le projet de réunir les Grecs & les Perſes. Il eſt affreux qu'il n'y ait preſque pas un prince célèbre qui n'ait des taches. Alexandre fut déshonoré par le meurtre de Clitus & le ſupplice bien plus barbare de Caliſthène ; Auguſte par les proſcriptions ; Veſpaſien par ſes rapines & le meurtre d'Helvidius Priſcus ; Trajan par ſes excès dans le vin; Adrien par ſes mœurs; Conſtantin par le meurtre de preſque toute ſa famille ; Julien par ſes ſuperſtitions ; Théodoſe par le maſſacre de Theſſa-

lonique, & Théodoric dont nous parlons, par le meurtre de Simmaque : tant parmi les hommes, & ſurtout ceux qui ont le malheur d'être puiſſans, on trouve peu de vertus qui ſoient pures, & de grands caractères ſans foibleſſes! Heureuſement dans les grandes ames, pour ſuppléer aux vertus, le ciel a placé les remords. Théodoric dans les derniers moments de ſa vie, croyoit voir, dit-on, la tête ſanglante de Simmaque qui le pourſuivoit. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bonheur du genre-humain, que cette hiſtoire fût vraie, & qu'après les grands crimes, des ſpectres vengeurs pourſuiviſſent du moins ceux qui par leur place & leur pouvoir ſont au-deſſus des loix.

Tel étoit ce Théodoric ſur lequel nous avons un panégyrique latin. Souvent les panégyriques valent mieux que les rois : ici c'eſt le contraire. L'orateur, comme tous ceux que nous

ayons cités depuis le règne de Dioclétien, étoit originaire des Gaules. Il naquit en 473, & se nommoit Ennodius. Il se maria, entra dans le clergé du vivant de sa femme, se rendit célebre dans les lettres, fut Evêque de Pavie en 510, entreprit deux voyages en Orient pour réunir les deux Eglises, & n'y réussit point. On dit qu'Anastase, Empereur de Constantinople, le renvoya dans un vaisseau à demi brisé & prêt à faire naufrage, avec défense de le laisser aborder dans aucun port de la Grèce. Cet assassinat de la part d'un lâche qui veut faire périr l'objet de sa haine, & qui n'ose le faire ouvertement, étoit bien digne de la cour de Bizance, où de tout temps l'esprit général fut un mêlange de cruauté & de foiblesse. Quoi qu'il en soit, Ennodius échappé au danger, mourut trois ans après en 521. Il étoit historien, poëte, orateur; & sa réputation

le fit choiſir pour prononcer l'éloge du conquérant & du pacificateur de l'Italie. Cet ouvrage, comme je l'ai dit, eſt parvenu juſqu'à nous; mais ces ſortes de lectures reſſemblent aux voyages des Antiquaires parmi des ruines. On ne ſait dans quelle langue il eſt écrit. La douce harmonie du langage des Cicéron & des Virgile a diſparu. Déja on ſent partout l'influence des dialectes ſauvages du nord. Chaque phraſe eſt preſqu'une énigme à deviner. On voit qu'alors, c'eſt-à dire au commencement du ſixième ſiècle, l'éloquence étoit en proie aux barbares comme l'Italie. Ainſi dans l'eſpace de près de cinq cents ans, les loix, les mœurs, les arts, le gouvernement, la religion, le langage même, tout avoit changé; & dans le pays où Céſar & Caton, Cicéron & Auguſte avoient parlé aux maîtres du monde, en atteſtant ſouvent les dieux de l'empire

& près de l'autel de la Victoire, un Gaulois Chrétien & Evêque, haranguoit en langage barbare, un Roi Goth venu avec sa nation des bords du Pont-Euxin, pour régner au capitole.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. *De la Louange, & de l'Amour de la gloire.* Page 3

CH. II. *Des Eloges Religieux, ou des Hymnes.* 19

CH. III. *Des Eloges chez tous les premiers peuples.* 30

CH. IV. *Des Eloges funèbres chez les Egyptiens.* 51

CH. V. *Des Grecs, & de leurs Eloges funèbres en l'honneur des Guerriers morts dans les combats.* 59

CH. VI. *Des Eloges des Athlètes, & de quelques autres genres d'Eloges chez les Grecs.* 79

CH. VII. *D'Isocrate & de ses Eloges.* 89

CH. VIII. *De Platon, considéré comme panégyriste de Socrate.* 106

CH. IX. *Suite des Eloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque, & de Lucien* 125

CH. X. *Des Romains. De leurs Eloges du temps de la République. De Cicéron.* 147

CH. XI. *Des Eloges funèbres sous les Empereurs, & de quelques Eloges de Particuliers.* 176

CH. XII. *Des Panégyriques ou Eloges des Princes vivans.* 193

CH. XIII. *Eloges donnés aux Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan.* 203

CH. XIV. *Panégyrique de Trajan par Pline le jeune.* Page 220
CH. XV. *De Tacite. D'un Eloge qu'il prononça étant Consul; de son Eloge historique d'Agricola.* 237
CH. XVI. *Des Sophistes Grecs; du genre de leur Eloquence & de leurs Eloges. Panégyriques depuis Trajan jusqu'à Diocletien.* 251
CH. XVII. *De l'Eloquence au temps de Dioclétien. Des Orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien, & de Constance Chlore.* 277
CH. XVIII. *Siècle de Constantin. Panégyriques de ce Prince.* 294
CH. XIX. *Panégyriques, ou Eloges composés par l'Empereur Julien.* 312
CH. XX. *De Libanius, & de tous les autres Orateurs qui ont fait l'Eloge de Julien. Jugement sur ce Prince.* 334
CH. XXI. *De Thémiste, Orateur de Constantinople; & des panégyriques qu'il composa en l'honneur de six Empereurs.* 366
CH. XXII. *Des Panégyriques Latins de Théodose. D'Ausone, Panégyriste de Gratien.* 396
CH. XXIII. *Des Panégyriques en Vers, composés par Claudien, & par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, Roi des Goths.* 415

Fin de la Table.

ERRATA

Du premier Volume.

PAGE 273, ligne 14, ſatires, *liſez* ſaturnales.

Page 333, lig. 18, à deux mille, *liſ.* à deux mille lieues.

Page 417, lig. 18, périles, *liſ.* périls.

438289

LF
T4543.2

Thomas, Antoine Léonard
Oeuvres.
New ed., rev., cor. & enl.
Vol. 1.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET